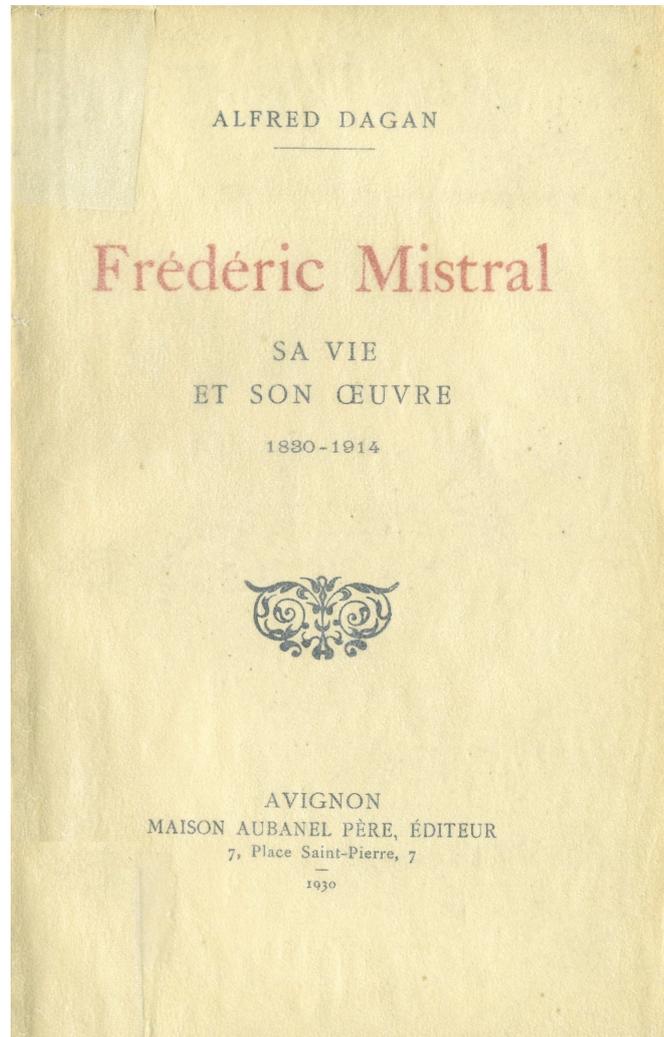


**ALFRED DAGAN**

**FRÉDÉRIC MISTRAL**

**SA VIE  
ET SON ŒUVRE**

**1830-1914**



**AVIGNON  
MAISON AUBANEL PÈRE, ÉDITEUR  
7, Place Saint-Pierre, 7**

**1930**

## PRÉFACE

### AVANT-PROPOS

*L'ouvrage que je livre au public a été écrit en 1915, l'année qui suivit la mort du Poète. Je l'écrivis pour le plaisir de revivre cette belle vie dont j'avais avec amour suivi les phases, et dont je tenais à fixer les impressions profondes qu'elle m'avait laissées.*

*Pour m'assurer de la justesse et de l'exactitude des faits que j'avancais et des appréciations que j'exprimais sur le sens de chaque œuvre, je crus devoir soumettre mon travail à Madame Frédéric Mistral, lui demandant de vouloir bien rectifier ce qui lui aurait paru inexact ou défectueux.*

*Voici la réponse que je reçus longtemps après l'envoi de l'ouvrage:*

*Maillane, le 2 juin 1916.*

*Monsieur,*

*Ne vous étonnez pas du temps que j'ai mis à vous répondre. L'étude que vous avez faite sur la vie et l'œuvre tout à la fois littéraire et sociale de mon illustre mari demandait à être lue entièrement. C'est ce que j'ai voulu faire.*

*Vous parlez du Maître de Maillane avec le langage d'un disciple convaincu et rempli de piété filiale.*

*On saisit et on partage votre admiration pour celui dont l'âme de la Provence fut la souveraine et puissante inspiratrice.*

*Il la glorifiée en effet sous toutes ses formes....*

*Très intéressée par votre étude si bien documentée et conçue dans le meilleur esprit, et dont le labeur mérite une sincère gratitude. Je me permettrai de vous prier d'ajouter, etc., etc.*

*(Suivent quelques observations de détail dont j'ai été très heureux de tenir compte).*

*Madame F. Mistral termine sa lettre:*

*Recevez, Monsieur, l'expression de ma reconnaissance.... Je n'hésite pas à vous engager à ne rien négliger pour travailler à la diffusion de votre noble et belle étude. Tous mes souvenirs à vous et à tous les vôtres.*

*Signé: M. F. MISTRAL.*

*Cette lettre encourageante me faisait une obligation de publier l'ouvrage que je n'avais pas écrit en vue de la publicité.*

*Loin de Paris, retenu par mes fonctions et par la pensée que les esprits étaient uniquement tournés vers les douloureuses préoccupations de la guerre, je laissai dormir mon œuvre dans mes cartons.*

*Puis, la paix enfin revenue, le nom de Frédéric Mistral surnagea. Des écrivains renommés lui consacrèrent des études qui m'amènèrent insensiblement à me persuader que le modeste travail d'un inconnu n'ajouterait rien à la gloire de l'auteur de Mireille.*

*Et cependant Madame Mistral, à chaque occasion, continuait à me rappeler qu'elle n'avait pas oublié mon ouvrage, et me pressait de le publier.*

*Les fêtes du centenaire de la naissance du Poète me font, semble-t-il, un devoir de faire sortir de l'ombre un travail qui ne fut inspiré que par mon amour de la Provence et mon affection pour son Poète dont j'ai gardé au cœur le souvenir toujours vivant.*

*Mon ouvrage que je publie tel que je l'ai écrit peu après la mort du Poète et en pleine guerre porte, par endroits, la marque du temps. Il peut avoir un intérêt rétrospectif.*

*S'il vient un peu tard après les travaux remarquables de Léon Daudet, Charles Maurras, J. Vèran, José Vincent, P. Devoluy, Pierre Julian, P. Fontan, F. Mistral neveu,*

*François Poncet, Emile Ripert, Marius André, Jouveau et de tant d'autres, je m'excuse auprès du public, en alléguant qu'on n'écrira jamais assez pour glorifier le Poète qui n'est pas seulement une gloire de la Provence et de la France, mais qui honore l'humanité.*

*A. D.*

\* \* \* \* \*

**FRÉDÉRIC MISTRAL**

**Sa Vie et son Œuvre**

## I

### COUP D'ŒIL SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE DU MIDI... C'EST-A-DIRE LA LITTÉRATURE D'OC AVANT FRÉDÉRIC MISTRAL.

Jusqu'au XII<sup>me</sup> siècle, de Nantes à Lyon, s'étendait au-dessous de la Loire un pays qui jouissait d'une grande prospérité et qui était justement fier de l'éclat projeté par sa brillante civilisation. Toulouse était la capitale de cette riche contrée ou, sous le gouvernement des Raymond-Berenger, les fêtes succédaient aux fêtes.

Assurément sa littérature n'était pas profonde; mais elle était gracieuse et gaie. Elle était l'écho des sentiments qui dominaient dans toutes les classes de la société. Elle chantait l'amour et la joie de vivre au sein de la nature.

La langue qui servait d'instrument à ces chansons était directement issue du latin. La race qui la parlait était bien latine. Elle aimait les fêtes et les plaisirs.

Elle ne songeait pas que dans les contrées qui s'étendaient au-dessus de la Loire les éléments d'une race bien différente dans son ensemble, amoureuse des combats, se groupaient peu à peu sous un chef puissant, héritier de la domination de deux grandes familles (mérovingienne et carlovingienne) issues de races germaniques.

Car, si la race des Capétiens était sortie de l'Ile de France, elle n'en possédait pas moins les goûts et les mœurs de ses devancières.... De là son ambition d'absorber tout ce qui était autour d'elle.

Après avoir dominé les familles féodales du Nord, elle ne devait pas hésiter à profiter de la première occasion pour étendre le réseau de sa puissance sur toutes les contrées méridionales.

L'occasion, ou le prétexte, ce fut l'hérésie albigeoise. Le caractère indépendant des gens du Midi, amis des plaisirs et portés au relâchement des mœurs, devait les amener à faire bon accueil à la secte orientale des manichéens et à ne pas ménager leurs attaques à certains dogmes de l'Eglise.... Ils allèrent, dit-on, jusqu'à contester les droits et l'existence même du Saint-Siège.

Nous n'avons pas à juger ici la conduite de la Papauté dans cette affaire religieuse. Ce que nous avons à retenir c'est que Simon de Montfort, après avoir étouffé l'hérésie albigeoise, fit si bien les affaires du Roi de l'Ile de France que, cinquante ans après son invasion dans le Midi, les chanteurs appelés *troubadours*, qui avaient jusque-là égayé les châteaux et les cités, cessèrent de faire entendre leurs chansons.

Peu à peu la langue et la littérature du Nord submergèrent la langue et la littérature des pays d'oc, où l'on dut parler la langue du Roi.

Certes, la Centralisation administrative ne s'opère pas encore officiellement. Les Provinces du Midi conservent encore longtemps leurs mœurs et leur langue. Mais du moment que la puissance administrative vient de Paris, c'est sur Paris que tout tend à se modeler. Par suite la vie proprement littéraire s'affaiblit dans les grands centres méridionaux.

Toutefois c'est surtout du jour où François 1er décréta que tous les actes administratifs devaient être rédigés en français que les dialectes locaux des Provinces du Midi achevèrent de perdre leur prestige.

Si jusqu'au XII<sup>me</sup> siècle, dans le Midi, avant le désastre de Muret et la défaite de Toulouse, virent le jour de belles œuvres littéraires, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Avant que la civilisation du Nord ait commencé à poindre, la civilisation du Midi, continuateur du génie latin, avait donné de si grandes preuves de sa vitalité qu'elle rayonnait sur l'Europe.... Mais à la suite des douloureux événements qui firent sombrer cette civilisation en plein épanouissement, les monuments littéraires furent de plus en plus rares. On ne chanta plus! Que pouvait-on chanter après les derniers chants de deuil?

Il nous faudra arriver au XIX<sup>me</sup> siècle pour voir renaître triomphalement cette vieille littérature.

## II

### **COUP D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE DU NORD, C'EST-A-DIRE LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE D'OÏL, JUSQU'AU XV<sup>me</sup> SIÈCLE.**

Pendant que se mourait la littérature d'oc, la langue d'oïl, la langue des vainqueurs, progressait et devenait, de siècle en siècle, de plus en plus apte à exprimer les fortes pensées et les sentiments délicats.

Les historiens chroniqueurs Villehardouin, Joinville, Froissard, les poètes Ollivier Basselin, Eustache Deschamps, Villon, les auteurs de comédies et de drames, Adam de la Halle, Arnould Gréban, les poètes des innombrables couplets du *Roman de la Rose*, Guillaume de Loris et Jean de Meung, les lyriques qui déplorèrent les malheurs de la France pendant la guerre de Cent ans, écrivirent dans une langue qui se distingue par la souplesse, la grâce, la vivacité, l'esprit....

Jusqu'au XV<sup>me</sup> siècle cette littérature paraît sortir, à peu près pleinement l'on peut dire, du sol gaulois, exception faite pour quelques écrivains, en particulier pour les auteurs du *Roman de la Rose*, qui paraissent subir déjà l'influence de la littérature latine. Le goût de l'abstraction, l'analyse subtile du sentiment de l'amour portent l'empreinte de l'*Art d'aimer* d'Ovide.

### III

## LA LITTÉRATURE D'OÏL DU MILIEU DU XV<sup>me</sup> SIÈCLE A L'AVÈNEMENT DE FRÉDÉRIC MISTRAL

A côté de ces écrivains qui, d'instinct, tiraient le plus souvent leurs écrits de la langue du peuple, des lettrés, continuant les traditions latines, cultivaient savamment les œuvres antiques. Ces continuateurs des lointains ancêtres, marqués de l'empreinte latine, accueillirent avec enthousiasme les chefs-d'œuvre émigrés de Constantinople leur arrivant par l'Italie!

Ils ne devaient pas tarder à faire entrer dans une voie nouvelle la langue et la littérature nationales.

Trouvant par trop vulgaire et commun le vêtement littéraire légué par leurs prédécesseurs, ils se hâtèrent de l'embellir en le modelant sur le costume plus ample, plus élégant et plus luxueux que leur présentaient les contemporains de Périclès et d'Auguste.

Faisant revivre les genres antiques, ces savants nourris des Grecs et des Latins ne virent pas le danger de délaissier les conceptions originales du passé et le parler naïf des ancêtres.

Un certain antagonisme devait se produire. La nouvelle littérature n'était pas accessible à tout le monde.

Malherbe réagit bien un peu. Puis Molière et La Fontaine s'efforcèrent à leur tour de se rapprocher de la langue du peuple.

L'élan était donné.

La littérature baignait de moins en moins dans les milieux populaires.

La langue et la littérature sorties des salons et de la société polie tendirent vers une forme purement intellectuelle. Madame de Rambouillet, éloignant de la campagne les amateurs de belles-lettres, amena ceux qui s'amusaient à la peindre à représenter les bergers avec des houlettes d'or conduisant au pâturage des moutons enrubannés de roses.

Toutefois, si la littérature intellectuelle et aristocratique prévalut, rendons justice à cette belle langue française qui a été forgée par Montaigne, Rabelais, Ronsard, Descartes, Pascal, Bossuet, Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, La Bruyère, Fénelon, transmise à Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Beaumarchais, magnifiquement renouvelée par Lamartine, Victor Hugo... et leurs illustres émules, mais reconnaissons que cette langue n'a que rarement exprimé avec vérité le sentiment de la nature familière et champêtre.

Car, lorsque ce sentiment commença à se manifester, soit sous l'influence du grec mieux compris, soit sous l'influence de J.-J. Rousseau, soit sous l'influence des littératures du Nord, anglaise ou allemande, ce ne fut pas sans quelque altération,

chaque poète suivant sa propension, aimant la nature et la dépeignant en haine de quelque chose ou pour se consoler de quelque déboire.

Après l'épanouissement de la littérature romantique, au milieu des manifestations de la littérature réaliste de la seconde moitié du XIX<sup>me</sup> siècle, en sentiment de la nature familière et champêtre qui naîtra de l'attachement sincère au foyer ancestral et aux traditions locales, nous allons le trouver, avec toute la naïveté antique, sous la plume de celui que Lamartine saluera comme un nouvel Homère.

## IV

### MISTRAL EN FACE DE LA LITTÉRATURE D'OÏL

Nous voilà amené à analyser les circonstances mystérieuses auxquelles nous devons ce poète....

Les considérations précédentes nous ont paru nécessaires pour mieux faire comprendre Mistral. Ne fallait-il pas le placer lui, provençal de race, en face de cette langue et de cette littérature qui durent, dès l'abord et toujours, lui paraître si différentes de la langue et de la littérature que son génie allait ressusciter?

Car ils s'abuseraient étrangement ceux qui croiraient que Mistral a écrit toutes ses œuvres en langue provençale par pur dilettantisme ou pour attirer l'attention... sur sa personne.

Ils s'abuseraient encore plus ceux qui croiraient que Mistral n'est qu'un paysan de génie qui a écrit en provençal parce qu'il ne lui aurait pas été possible d'écrire autrement.

Mistral n'est ni un dilettante, ni un poète ignorant de la langue française. Nous espérons montrer qu'il a été amené à écrire en provençal par un instinct de race.

Il faut qu'il ait été effectivement dominé par une puissance mystérieuse, invincible, pour que les influences aussi nombreuses que diverses devant, semblait-il, agir sur son esprit, ne l'aient pas fait dévier, un instant, de la voie où il a été comme emporté.

Mistral, écrivant en provençal, nous paraît être l'écho, le son sublime que rend la Provence, comme Voltaire est, dit-on, l'écho du génie français. Et de même que l'on dit:

— Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est Monsieur Tout le Monde, de même pourrait-on dire:

— Il y a quelqu'un qui est plus provençal que Mistral, c'est la Provence.

Mais cela signifierait précisément que la Provence existe toujours et que Mistral était destiné à en être l'expression originale et vivante.

Donc nous nous représenterons Mistral dans le mas où il est né, nous le suivrons dans l'école de son village, puis à Saint-Michel de Frigolet où il fit ses premières études.

Nous le suivrons en Avignon chez le gros Monsieur Millet, puis à la pension Dupuy. Nous le verrons faisant d'excellentes humanités au Collège Royal d'Avignon. Nous l'accompagnerons à Nîmes où il va passer son baccalauréat, puis à Aix où il est envoyé pour faire ses études de droit, comme les fils de grands bourgeois... et nous croirons juste de penser que partout les belles choses qu'il entendait dire en langage français lui paraissaient bien pâles en comparaison du joli parler de son coin de Provence et des charmantes légendes qui avaient bercé son enfance.

Et il nous semblera vrai d'affirmer qu'une force invincible l'a ramené dans son village et à son mas en face de ses paysages familiers, puis l'a fixé dans sa maison de Maillane et lui a commandé de chanter en langue provençale tout ce que renfermait de beau, de noble et de glorieux la vieille Provence, muette en quelque sorte depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, muette du côté des écrivains et des poètes, mais non pas muette du côté du parler populaire que la Provence a conservé et conserve *per fas et nefas*.

Tous les menus faits que nous raconterons sur la vie du poète et sur ses parents depuis sa naissance jusqu'à la publication de *Mireille* sont tirés des *Mémoires* très sincères que Mistral a publiés; tous les renseignements que nous donnerons sur la vie du poète après la publication de *Mireille*, sur les ouvrages qui ont suivi ce chef-d'œuvre, la plupart des appréciations et des commentaires qui parsèmeront notre travail, naîtront de renseignements précieux que nous avons obtenus, ayant eu le rare bonheur, en qualité de compatriote, de converser fréquemment avec le poète qui nous honorait de son amitié.

## V

### NAISSANCE ET ENFANCE DU FILS DE MAÎTRE FRANÇOIS MISTRAL AU MAS DU JUGE (MAILLANE).

Le voyageur qui, de Tarascon monte vers Avignon en suivant la voie du chemin de fer, traverse une belle plaine qui lui permet de reposer sa vue à droite et à gauche sur de vastes étendues de prairies et de jardins, séparés par des arbres de hautes futaies, cyprès, platanes et peupliers agitant leurs branches sous le souffle du vent qui vient tantôt du Rhône et tantôt de la mer.... Là-has, vers la gauche, il peut se représenter le Rhône se hâtant dans la direction d'Arles, pressé d'aller mêler ses eaux à la mer... Sur la droite se dresse dans l'air bleu la longue chaîne des Alpilles.

Un peu avant d'arriver à la première gare qui, depuis quelques années, porte le nom de *Graveson-Maillane*, sur la gauche le paysage change: une montagnette vallonnée, complantée d'oliviers et d'amandiers et parsemée de thym et de romarins, cache dans une de ses vallées profondes le vieux monastère de Saint-Michel de Frigolet dont nous aurons à parler, puisque c'est dans ce monastère, abandonné après la Révolution

et converti un moment sous Louis-Philippe en pensionnat, que Mistral commença ses études.

Parallèlement à la montagnette, sur la droite, se perd dans la verdure le village de Graveson, à quelques kilomètres duquel, par un chemin ombragé de platanes, le touriste, amoureux de la littérature provençale, peut se rendre à Maillane, village natal du poète.

C'est bien, en effet, sur le registre de l'état-civil de Maillane qu'est inscrite la naissance de Frédéric Mistral, le 8 septembre 1830. Mais c'est dans un mas, nommé le *Mas du Juge*, situé à une demi-lieue du village, sur la route de Saint-Rémy, que naquit l'illustre auteur de *Mireille*.

Sa venue au monde est entourée de circonstances touchantes.

Son père, veuf d'une première femme, était occupé, aux environs de la Saint-Jean, à surveiller le travail des nombreux moissonneurs qui coupaient ses blés. Derrière les lieuses, qui serraient et nouaient les gerbes, s'avançaient, à une certaine distance, des jeunes filles qui glanaient les épis échappés aux râteleurs.

Maître François Mistral adressa gentiment la parole à une de ces jeunes glaneuses pour lui demander à quelle famille elle appartenait, quel était son nom.

Celle-ci lui répondit:

— Je suis la fille de Poulinet. Je m'appelle Delaïde.

— Comment? répliqua François Mistral étonné. La fille d'Etienne Poulinet, le maire de Maillane, glane?

— Mon père a du bien, dit la jeune fille. Mais nous sommes huit enfants à la maison, six filles et deux garçons, et quand nous demandons à notre père des toilettes et des parures il nous répond: — Gagnez-en, et voilà pourquoi je glane.

Touché de tant de simplicité, François Mistral, peu de temps après, demanda en mariage la main de la jeune fille.... Il avait cinquante-six ans.

De ce mariage biblique naquit celui qui devait être un jour la plus grande gloire de la littérature provençale.

Sa mère avait songé à l'appeler Nostradamus, parce qu'il était né le jour de Notre-Dame de Septembre. Mais comme le célèbre astronome n'était pas encore parmi les saints du calendrier, on appela l'enfant Frédéric, du nom d'un jeune garçon qui, avant que le mariage fût accompli, portait les commissions de Maître François à sa promise.

Frédéric Mistral fut allaité par sa mère et, dès le berceau, réchauffé sur le sein maternel. Il grandit dans son mas, au milieu des valets de labour et des bergers, n'allant guère au village que le dimanche pour assister à la messe et aux vêpres et ne parlant et n'entendant parler que le langage provençal.... C'est le cas de dire qu'il suçait le provençal avec le lait.

De bonne heure il sentit s'éveiller en lui un sentiment de révolte contre tout ce qui n'était pas langue et mœurs provençales. Nous en donnerons comme preuve cette première anecdote.

Son père avait pour voisin de propriété le marquis de Barbentane. Le marquis et la marquise, qui était sœur du général, marquis de Gallifet, venaient assez souvent au mas avec leur voiture.

Or Maître François Mistral qui, d'ordinaire, appelait sa femme "la maîtresse" (en provençal *la mestresso*), en s'adressant au noble couple la nommait *ma mouié* (du latin *mulier*).

De plus, quand il conversait avec ces gros personnages, il s'exprimait en français.

Le jeune Frédéric, qui avait alors cinq ans, demanda à son père pourquoi il nommait sa mère la *mouié* et pourquoi il ne parlait pas provençal.

Le père lui répondit que c'était parce que ces gens-là étaient des *moussu*, des messieurs.

Le jeune Frédéric répliqua que lui ne voulait pas être un *moussu*.

Et il tint si bien parole que, chaque fois que le marquis et la marquise venaient au mas, il courait se cacher dans le foin.

Ses parents avaient beau l'appeler, il ne sortait de sa cachette que lorsqu'il entendait, à son départ, le roulement de la voiture.

Et pourtant le marquis et la marquise ne venaient jamais sans apporter pour lui quelques friandises.

Le jeune Frédéric reçut plus d'une petite fouettée pour n'avoir pas été plus aimable avec les messieurs, attentionnés pour lui.

Il n'y a peut-être dans cette anecdote qu'une sauvagerie d'enfant de la campagne. Mais de la part de celui qui était destiné à être l'incarnation de la race, cette conduite est caractéristique. Car elle est comme le prélude de l'attitude que notre futur poète va observer jusqu'à la fin de sa vie.

Jusqu'à l'âge de huit ans, il ne connut d'autre livre que le livre de la nature, qui était toujours ouvert, vaste et varié, devant ses yeux....

Il a raconté dans ses *Mémoires* une gracieuse aventure de son enfance.

Voulant cueillir des fleurs rares qui poussaient au milieu d'un fossé plein d'eau dérivant du puits à roue, il tomba deux fois dans le fossé et il reçut deux raclées successives de sa mère qui dut le changer deux fois de vêtement. Et quoique le troisième vêtement dont on dut le couvrir fût celui des grandes fêtes, il alla faire un troisième plongeon sans être parvenu à cueillir les fleurs précieuses. Cette fois, faute de vêtement, on dut le mettre au lit.

Mais, à son réveil, il trouva sur son lit les fleurs que son père était allé lui cueillir lui-même.

Au moment où il commençait à prendre conscience des charmes de la vie rustique, tantôt à côté des laboureurs qu'il suivait dans les sillons, tantôt au milieu des pâtres et des brebis qu'il accompagnait au pâturage, vers l'âge de huit ans ses parents l'envoient à l'école du village avec son cartable et sa besace qui renferme quelques provisions.

## VI

### MISTRAL AU PENSIONNAT DU MONASTÈRE DE SAINT-MICHEL DE FRIGOLET

La fréquentation de l'école du village présentait quelques difficultés.... L'enfant devait revenir chaque soir au mas pour en repartir d'assez bon matin. De plus notre écolier aimait à polissonner avec les enfants du village. Un jour, notamment, il se mit dans l'idée de faire l'école buissonnière en grand. Il quitta la maison paternelle en vue de plusieurs jours d'absence. On appelait cela *faire un plantié*. La famille avait les moyens de faire donner à l'enfant une éducation bourgeoise.

Toutes ces raisons réunies eurent pour conséquence que, vers l'âge de dix ans, le jeune Frédéric fut envoyé comme pensionnaire au monastère de Saint-Michel de Frigolet, dans la montagnette que nous avons décrite, qui se trouve à quelques kilomètres à l'ouest de Maillane.

Ce vieux monastère, occupé autrefois par les Bénédictins (c'était au Moyen Âge le sanatorium des moines de Montmajour), fut confisqué par le gouvernement révolutionnaire.... Les biens qui l'entouraient ayant été vendus pour quelques assignats, le monastère resta vide avec sa chapelle en ruine et devint le refuge des maraudeurs, des bêtes sauvages et des bergers qui gardaient les troupeaux dans la montagne.

Vers 1832, quelques Frères quêteurs avaient essayé de faire revivre le monastère. Ils avaient mis une cloche dans le vieux clocher roman pour attirer les populations à leur église. Mais la cloche sonna en vain. Les Frères s'en allèrent.

Quelque temps après, un certain Monsieur Donnat, de Cavaillon, acheta le monastère à crédit et y ouvrit une institution avec un personnel des plus réduits et des plus modestes. Monsieur Donnat, pour obtenir des élèves, allait les racoler dans les villages et les fermes en proposant aux familles de payer en nature, en denrées ou en travail. Le jeune Frédéric était parmi les rares pensionnaires qui payaient en argent.

C'est donc là que notre écolier fit ses premières études. Il y passa environ deux ans. Il suivait dévotement les offices religieux dans une chapelle qui était en dehors du monastère et qui avait été préservée par des braves gens contre les dévastations des vandales de la Révolution. Mistral nous raconte que lorsqu'on chantait les antiennes, c'était lui qui faisait les solos. Les campagnards, le dimanche, admiraient sa voix claire de jeune fille.

Trois aventures de son séjour sont racontées dans ses *Mémoires*. Il avait pour aumônier un nommé Monsieur Talon, qui aimait à lever le coude.

Le bon vin blanc de Frigolet agit à tel point qu'un jour de grande procession à Boulbon, où on l'avait chargé de porter le Saint Sacrement, il se mit à tituber, tenant toute la rue.

Quand il fut arrivé dans l'église, on le conduisit à deux dans la sacristie.

Autre aventure.

Un soir, M. Donnat étant en train de surveiller le travail des élèves, entendit du dehors une voix sépulcrale qui criait :

— Donnat, rends-moi ma cloche.

On devine le grand émoi des élèves. Ce n'était pas une hallucination. C'était le frère Philippe, un des quêteurs ayant posé la cloche, qui venait la réclamer à M. Donnat.

Pour la troisième aventure nous renverrons notre lecteur aux *Mémoires*. Elle est savoureusement contée en provençal.... Trop scabreuse pour être contée ici, nous ne la mentionnons que parce qu'elle eut pour conséquence la débandade et la fermeture de la modeste institution dont Mistral garda d'agréables souvenirs, non point pour y avoir acquis beaucoup d'instruction.

Ce qui lui plaisait dans cet internat, c'est que le jeudi, ainsi qu'aux heures de récréation (et ces heures étaient très multipliées), les écoliers pouvaient se répandre librement dans les vallons de la montagnette.

Là, comme des lapins de garrigues, ils couraient et gambadaient. Mistral s'est toujours souvenu avec délices de ces jours de son enfance passés à Frigolet, où il grimpait aux arbres pour aller voir les petits oiseaux dans leur nid, où il grapillait les quelques raisins qu'une maturité tardive avait laissés aux souches, où il cueillait les amandes oubliées sur les amandiers.

Il nous raconte que lui et ses camarades revenaient de ces récréations mouvementées les souliers en lambeaux, les vêtements déchirés, qui les faisaient ressembler à de petits bohémiens. Aussi est-ce avec une pénible émotion qu'il dit un dernier adieu à cette demeure solitaire, perdue dans la montagne, mais où son existence de pensionnaire avait peu différé de sa vie libre dans son mas.

Mistral revint plus tard à Saint-Michel de Frigolet. Mais alors c'était pendant les années brillantes du Second Empire et les dix premières années de la République. L'ancienne abbaye, abandonnée, avait été achetée en 1854 par un Père Blanc, le Père Edmond, qui y restaura l'Ordre des Prémontrés, et en quelques années, grâce aux prédications, aux quêtes et aux dons, y construisit une église luxueuse, entoura le monastère de murailles crénelées, l'embellit de jardins ombragés.

Il réussit à faire de cette solitude monastique un lieu de rendez-vous où les Provençaux de la région se réunissaient en très grand nombre aux jours des fêtes solennelles, pour assister aux cérémonies religieuses célébrées avec une grande pompe. Nos pèlerins, après avoir exalté leur âme au son des orgues et au chant des voix argentines qui faisaient songer à la Chapelle Sixtine, récréaient joyeusement leur corps par un succulent repas qu'ils s'offraient sur le gazon des allées ombragées par des arbres touffus. Plus d'une fiançaille provençale s'ébaucha dans ces fêtes catholiques où le mysticisme n'excluait pas le réalisme.

La destinée de cette abbaye si populaire fut celle des autres monastères que la République radicale dispersa... par la violence, en appliquant les lois contre les Congrégations.

Mais dans le cas particulier qui nous occupe, n'oublions pas que nous sommes en Provence, près de Tarascon, et qu'au pays de Tartarin les choses ne se passent pas d'une façon vulgaire. Toutefois, dans la circonstance, on ne saurait dire si Tartarin est représenté par le Gouvernement ou par la Gent provençale.

Ce qui est à retenir c'est qu'un beau jour on vit, dans la montagnette, une armée entière avec ses cavaliers, son infanterie et tout son attirail de guerre, s'avancer pour investir le monastère où une nombreuse population de paysans et de bourgeois, avec leurs femmes et leurs enfants, s'était enfermée uniquement pour protester contre l'intolérance du radicalisme.... Ces pacifiques adversaires du Gouvernement n'opposèrent d'autre résistance aux armées de la République que le chant populaire *Prouvençau e Catouli*.

Inutile de rappeler que la victoire remportée par le Gouvernement s'effectua sans effusion de sang. Mais si Mistral avait eu l'esprit tourné au burlesque il avait là le sujet d'un magnifique poème héroï-comique qui aurait fait pâlir la réputation du fameux *Siège de Caderousse* de l'abbé Favre. Notre poète, qui était depuis longtemps entré dans la gloire, n'avait pas le temps de s'arrêter à cette aventure. Il dut se contenter d'en rire.

Mais n'anticipons pas et revenons à notre jeune Frédéric, que nous allons suivre pendant ses études classiques.

## VII

### MISTRAL A LA PENSION MILLET

A Saint-Michel de Frigolet, Mistral avait peut-être appris quelques bribes de latin. Mais il ne devait réellement commencer à s'initier à cette langue, ainsi qu'à la langue grecque, qu'à la pension Millet, d'Avignon, rue Pétramale, où il séjourna jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Dans le courant de la première année qu'il passa chez Millet, il fit très pieusement sa première Communion. Il nous conte dans ses *Mémoires* qu'il éprouva pour la jeune fille qui était sa voisine de catéchisme un amour mystique comparable à celui que Dante dut éprouver pour Béatrice, aux jours de son enfance. Il la vit s'approcher de la sainte Table comme une épousée. Puis il ne la vit plus. Ce fut, dans sa jeune existence, comme une apparition céleste qui s'évanouit comme un songe dans lequel on voit un coin du ciel.

L'année suivante, pour que l'enseignement de la pension Millet fût plus efficace, les pensionnaires furent conduits au Collège Royal d'Avignon, qui était tout près. C'est ainsi que le jeune écolier continua dans d'assez bonnes conditions ses études classiques, qu'il devait pousser jusqu'au baccalauréat.

Il nous dit, dans ses *Mémoires*, qu'il n'eut pas pour professeurs de brillants normaliens, tels que ceux qui, de nos jours, remplissent les établissements d'enseignement secondaire.

Toutefois, aux commentaires des textes anciens, quelquefois un peu maigres, il dut suppléer par intuition. Ce qui est certain, c'est que cet enseignement, qui avait pour but de faire oublier aux enfants leur langue et leurs traditions provinciales, n'éloignait pas Mistral de ses origines. Tandis qu'il traduisait Homère et Virgile, sa langue provençale était sans cesse présente à son esprit. Aussi fut-il transporté de joie lorsqu'il lut par hasard, dans un journal, des vers de Jasmin. Pris d'un bel enthousiasme, il écrivit au poète d'Agen une épître admirative. Mais, pauvre criquet, il attendit en vain la réponse. Mistral avoue que ses vers d'apprenti n'en méritaient guère. Toutefois ce dédain lui fut sensible. C'est peut-être à cause de la peine que lui fit ce silence dédaigneux qu'une fois célèbre il ne refusa jamais une réponse aux jeunes poètes qui lui adressaient des épîtres. Il fit plus, nous devons le dire à sa gloire: il répondit à toutes les lettres qu'on lui écrivit.

Pour en revenir à sa passion persévérante pour la langue provençale, elle ne l'empêcha pas de tirer de ses études tout le profit possible.

Il nous raconte, dans ses *Mémoires*, qu'une année il remporta tous les prix, y compris le prix d'excellence. Mais il n'embourgeoisa pas son esprit, qui devait être constamment tourné vers son mas. Loin d'être pris par le goût du monde, comme la plupart des enfants des classes les plus humbles, loin d'aspirer à se muer en Monsieur, il aurait désiré vivre dans la solitude. Ces vagues aspirations cénobitales furent telles qu'il s'échappa, un beau jour, de la pension Millet avec la ferme intention d'aller demander aux moines de Valbonne de le recevoir dans leur retraite. Mais, à peine eut-il marché une demi-journée qu'il songea à la douleur de sa mère qui l'aurait cherché toute en pleurs, comme autrefois la mère de l'ermite saint Gent chercha longtemps son fils avant de le découvrir dans la solitude du Bausset. Il revint sur ses pas et se dirigea vers son mas. Ses parents, étonnés de sa fugue, lui en demandèrent les raisons. Il expliqua, en pleurant, qu'il ne voulait plus retourner à la pension Millet, où on ne lui faisait manger que des carottes. Il n'exagérait pas.

Pour le consoler ses parents lui promirent de le changer de pension une fois l'année finie, et le ramenèrent chez Millet.

Avant de suivre le jeune Frédéric à la pension Dupuy, d'où il continua à suivre les classes du Collège Royal, il nous paraît important de dire ce qu'était saint Gent, dont le souvenir l'arrêta dans son escapade vers le couvent de Valbonne.

Saint Gent était un petit paysan de Monteux qui vivait aux environs du XII<sup>me</sup> siècle. Un beau jour, il disparut de la maison paternelle. Sa mère, désolée, après l'avoir longtemps cherché dans les régions solitaires qui s'étendent au pied du Luberon, arriva enfin à la montagnette du Bausset, à six kilomètres de Saint-Didier-les-Bains. Comme la pauvre femme, exténuée de fatigue, était dévorée par la soif, son enfant, de ses deux doigts, piqua le rocher et en fit jaillir deux sources, l'une d'eau, l'autre de vin. La source de vin est tarie, mais l'autre laisse toujours couler un mince filet d'eau que les pèlerins recueillent pieusement, parce qu'elle a la vertu de guérir des fièvres. Le jeune ermite fit un miracle plus important.

Il labourait son champ avec deux vaches. Un jour un loup, sortant du bois, étrangla une des vaches. Saint Gent, pour le punir, l'attacha à côté de l'autre vache et, à partir de ce jour, il laboura docilement.

Voilà ce que raconte la légende. Aussi le pèlerinage de saint Gent au Bausset est-il très populaire dans la région. Deux fois par an, aux mois de mai et de septembre, les populations du Comtat et de la Provence s'y rendent en foule, empilées dans leur charrette recouverte d'une tente, en chantant des cantiques, parmi lesquels le plus fameux est le *cantique de saint Gent*, dont Gounod a introduit la musique dans l'opéra de *Mireille*, au tableau des Saintes-Maries.

Le jeune Frédéric, miné par la fièvre qui ne le quittait pas, vers l'âge de treize ans, pendant les vacances de septembre fut conduit lui aussi par ses parents au pèlerinage de saint Gent... et il nous raconte qu'il en revint guéri.

## VIII

### MISTRAL A LA PENSION DUPUY.... SA RENCONTRE AVEC ROUMANILLE.... SON BACCALAURÉAT A NIMES.

A la pension Dupuy où on le plaça à sa sortie de chez Millet, et d'où il termina ses classes au Collège Royal d'Avignon, il eut, pour employer une expression pittoresque dont il s'est servi, *le museau dans le sac*. Ce qui veut dire qu'il tomba dans le milieu qui lui convenait et qu'il allait être encouragé, de toutes les façons, dans l'œuvre qu'il entrevoyait peut-être déjà.... Nous devons noter d'abord que Monsieur Dupuy était un Carpentrasien amoureux du provençal, et ensuite que Mistral eut le bonheur d'avoir pour surveillant un jeune poète provençal, qui ajoutait à cette qualité celle d'être un compatriote, un enfant de Saint-Rémy, ville voisine de Maillane: j'ai nommé Roumanille.

Les trois années que Frédéric Mistral va passer à la pension Dupuy seront donc décisives. Nous avons dit que rien ne le détournait de sa Provence. Désormais nous allons voir que tout l'y ramène. Il s'y plonge.

Un jour, pendant un exercice religieux, son surveillant Roumanille le trouva affairé à écrire au crayon sur son livre de messe. Il confisqua le travail du jeune écolier.

Quel ne fut pas son étonnement de lire des vers provençaux traduits d'un verset du psaume de la Pénitence!!

*Que l'isop bagne ma caro  
Sarai pur: lavas-me lèu  
E vendrai pu blanc encaro  
Que la tafo de la nèu....*

Le surveillant montra ces vers à Monsieur Dupuy, qui jugea que cette vocation poétique devait être encouragée. Désormais le surveillant et l'élève se lièrent d'amitié. Et quoique le maître fût de douze ans l'aîné, ils songèrent déjà à établir ensemble les bases de l'œuvre future.

— Voilà, dit Mistral dans ses *Mémoires*, l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière.

Roumanille lui lut les vers qu'il avait composés. Mistral remarqua aussitôt que Roumanille écrivait la langue provençale avec une grâce et une délicatesse qu'on avait oubliées depuis longtemps. Car le provençal n'était habituellement employé que lorsqu'on voulait raconter des plaisanteries grossières.

De plus cette langue avait été, pour ainsi dire, embourgeoisée: au lieu de parler la bonne langue traditionnelle, on avait insensiblement provençalisé un très grand nombre de mots français, pour la seule raison qu'on trouvait grossier l'ancien vocable, pourtant très pittoresque. Il fallait donc reconstituer le vieux parler.

L'orthographe avait été également altérée. De ce côté encore il convenait de revenir au vieux génie national et à l'usage des anciens troubadours.

Mistral et Roumanille décidèrent d'unir leurs efforts pour réaliser pleinement toutes ces réformes. Roumanille écouta plus d'une fois les propositions hardies de son très jeune émule, auquel il avait lui-même ouvert la voie.

Ainsi, pour revenir à la pure langue des ancêtres, on supprima certaines lettres qui ne concordaient pas avec la prononciation provençale:

l'*r* de l'infinitif, le *ch* de certains mots *fach*, *dich*, l'*s* du pluriel, le *t* des participes. Quelques rimailleurs protestèrent, luttèrent de toutes leurs forces. Mais Mistral et Roumanille, après vingt ans d'efforts, restèrent maîtres du champ: de bataille.

Donc, même avant de quitter le collège, Mistral a déjà préparé l'instrument dont il se servira plus tard. Nous comprenons pourquoi Mistral, allant passer son baccalauréat à Nîmes, parut plus heureux de se trouver à l'auberge du Petit-Saint-Jean, au milieu des jardiniers de Saint-Rémy et de Châteaurenard, que d'entendre de la bouche de ses examinateurs la nouvelle de son succès.

On lit avec plaisir, dans ses *Mémoires*, ces quelques pages délicieuses où il raconte comment il passa bachelier.

Il ressort de ce récit, où la *galejado* se donne libre carrière, que Mistral, après avoir appris, dans ses huit années de collège, tant de sciences diverses, ne se croit pas, pour cela, de beaucoup supérieur aux paysans qui l'entourent. Il laisse même voir qu'il éprouve une secrète admiration pour ces braves gens, qui n'ont pas besoin de tant de science pour se conduire dans la vie et réaliser du bonheur.

Il les montre obéissant à de bons vieux principes que leurs pères ont transmis d'une génération à l'autre. Ils luttent, sans se plaindre, pour arracher à la terre nourricière ses produits, et s'estiment heureux de pouvoir prendre, de temps en temps, quelques heures de joie à la table de l'auberge, après avoir bien ou mal vendu les légumes de leur jardin qui leur ont coûté tant de sueur.

## IX

### RETOUR DE MISTRAL A SON MAS APRÈS SON BACCALAURÉAT

Reçu bachelier, Frédéric Mistral revint à son mas vers la fin de l'année 1847. Il raconte qu'il éprouva une grande joie en revoyant la ligne azurée des Alpilles qui se dessinait là-bas dans le lointain. Quel bonheur pour lui de se retrouver au milieu des pâtres, des laboureurs et des moissonneurs, de reprendre langue avec ses camarades d'enfance, de leur entendre raconter les événements qui s'étaient passés pendant son absence, son éloignement du pays! Cependant il avoue qu'il était, en quelque sorte, dépaysé au milieu d'eux. Il sentait qu'il lui était difficile de prendre le même intérêt qu'eux aux choses qui l'entouraient. Lui, l'étudiant instruit, fils d'un gros agriculteur, retrouvant ces jeunes gens qui n'avaient jamais été qu'à l'école de leur village, et qui déjà à la promenade, le dimanche, échangeaient sans la moindre gêne de gais propos avec leur promise, précocement coiffée du gracieux diadème provençal, envoyait secrètement leur bonheur. Car si, d'aventure, il s'avisait de risquer une innocente plaisanterie devant quelque jeune fille du pays, on ne l'écoutait pas. On lui faisait sentir qu'il était d'un rang trop élevé.

Sur ces entrefaites éclata la Révolution de 1848....

Elle ramena dans le village les divisions et les haines de l'époque révolutionnaire, qui s'étaient beaucoup apaisées depuis le commencement du siècle et surtout pendant le règne de Louis-Philippe.

Quoique élevé par un père attaché aux traditions monarchiques, le jeune Frédéric Mistral accueillit avec enthousiasme l'ère de liberté annoncée par le programme de la seconde République. Il était donc du parti des Rouges. Il alla jusqu'à faire la farandole avec la jeunesse républicaine, en chantant la *carmagnole*, à telles enseignes que dans le pays on l'appelait *peau retournée*.

Toutefois il ne négligeait aucune occasion de faire entendre qu'il répudiait les atrocités commises pendant la première République, laissant voir qu'il adoptait les idées républicaines parce qu'elles lui donnaient d'espérer une ère de paix et d'union. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que s'appliquer à faire cesser les haines qui divisaient le pays c'était du temps perdu. Il entendait les Rouges se complaire à reprocher aux Blancs les excès qui suivirent la chute de Robespierre, et les Blancs s'étendre, avec un malicieux plaisir, sur les crimes de Jourdan Coupe-Têtes en Avignon.

Il renonça donc aux espérances de réconciliation qu'il avait rêvées.

Gardant au cœur certaines idées libérales, il revint franchement aux traditions monarchiques et se défendit de se mêler aux luttes des partis pour favoriser, autant que possible, l'union au sein des défenseurs des traditions provençales, qui réunissaient des gens de toute opinion.

Reconnaissant certains bienfaits de la Révolution, il en répudiait ouvertement les excès regrettables.

Notamment, en sa qualité de provençal, il ne pardonna point à la Révolution son esprit de centralisation à outrance qui tendit à supprimer toutes les traditions locales, y compris celle de la langue, et par son sectarisme prétendit établir un nivellement dont la conséquence était de ruiner tous les charmes, toute la poésie du passé.

Or son attachement au passé provençal il lui fut facile de le voir partagé autour de lui par les esprits les plus attachés aux principes politiques de la Révolution. On est forcé de convenir qu'en Avignon et dans le Midi provençal, ce qui avait de bonne heure contribué à créer un courant contre-révolutionnaire c'était moins le désir d'une restauration monarchique avec son cortège d'inégalités et de privilèges d'antan (inégalités et privilèges dont la Provence fut toujours l'adversaire puisqu'elle envoya Mirabeau à l'Assemblée nationale) que le regret de voir disparaître ses traditions locales et surtout sa langue.

Aussi Mistral, fidèle à lui-même, renonça-t-il à toute action politique afin de se consacrer complètement à la défense des traditions provençales; et au lieu de porter ses regards vers l'avenir il les tourna vers le passé, considérant le passé comme le fondement, le garant de l'avenir.

Et pour commencer son œuvre de traditionaliste, dès l'année de 1848 il collabora au travail de la moisson et de la rentrée des récoltes.

## X

### MISTRAL AU SEIN DE LA VIE RUSTIQUE

Il allait se retremper au sein de la vie rustique. Or, en vivant de la vie du paysan provençal il dut se sentir, en quelque sorte, transporté au sein de la vie du paysan grec et du paysan romain. Ses études classiques, avons-nous dit, ne le détournèrent pas de son mas. Il nous sembla bien, au contraire, qu'elles devaient l'y ramener. Car il était plus que tout autre prédisposé à sentir Homère, l'Homère de l'Odyssée, dont les peintures lui montraient la vie du paysan de son pays.

Il avait été bien placé pour sentir également Théocrite et Virgile qui, dans leurs descriptions et leurs scènes pastorales, lui remettaient sous les yeux tout ce qu'il voyait dans le cadre où il vivait. Ce sont sans doute autant les lectures des anciens qui ont peint la nature que son amour instinctif et profond de la campagne, qui l'ont poussé à décrire les bergers et les pâturages, *pastores et pascua rura*.

Le poète André Chénier, amoureux de la simplicité antique, a écrit:  
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Mistral allait faire des vers antiques, semblables à ceux d'Homère, de Théocrite et de Virgile, non point sur des pensers nouveaux, mais d'après des modèles semblables à ceux qu'avaient vus les anciens.

N'est-il pas comme un coin de la Grèce, ce pays provençal où vit notre poète, avec ses oliviers, ses figuiers, ses petits bois montagneux où vont paître les troupeaux? Ne fait-il pas rêver à la Lombardie de Virgile, ce coin de Provence avec ses grandes prairies arrosées, ses marécages où pousse le jonc, avec ses belles étendues de blé et ses grasses brebis? Mistral n'a-t-il pas écrit lui-même qu'en assistant à ses moissons il croyait vivre la vie romaine du temps de Caton et de Virgile?

En effet, en son temps, on n'avait pas encore introduit dans nos champs, pour couper le blé, ces grandes machines qui ressemblent à de colossales araignées, machines qui, tout à la fois, coupent, râtelent, mettent les gerbes en bottes et les laissent sur le champ toutes liées. On n'avait pas encore amené, pour dépiquer le blé, ces grosses machines mues par la vapeur ou l'électricité qui, en un clin d'œil, avalent la gerbe, la triturent, jettent d'un côté le grain, de l'autre le *poussié*, et rejettent la paille complètement dépouillée, brisée et liée en bottes.

La moisson se faisait comme au temps de Caton, avec la grande faucille, *falce recurvâ*; et le battage s'effectuait au moyen des pieds des chevaux qui tournaient dans l'aire. Les moissonneurs accomplissaient, avec des gestes nobles et graves, l'œuvre divine de la moisson. C'est également avec un pas rythmé et cadencé que sur l'aire, pendant que les bêtes tournaient à la voix encourageante du gardien, les paysans secouaient la javelle avec leurs fourches recourbées, pour en faire tomber le grain précieux. Tout ce monde, bruyant et gai, qui travaillait en chantant, semblait accomplir un office religieux et ramenait l'imagination vers les fêtes antiques de la blonde Cérés.

Au mas de Mistral, dont le tènement était assez important, puisqu'il exigeait quatre paires de bêtes de labour et, par conséquent, un assez nombreux personnel, le père du poète jouait en quelque sorte sur son domaine le rôle d'un petit roi des îles grecques au temps d'Homère. Il nous fait songer, toute proportion gardée, à Alcinoüs dans la petite île des Phéaciens.

Au mas de Mistral en effet, comme au temps d'Homère, le maître vit au milieu de ses valets de ferme, de ses moissonneurs, de ses bergers, partageant leur fatigue, donnant la main à tout, parlant leur langue et présidant à leurs repas au beau bout de la longue table où s'asseyaient les travailleurs occupés aux différents emplois.

Il nous est aussi agréable que nécessaire de nous représenter le jeune Frédéric Mistral, à l'âge de dix-huit ans, après ses fortes études classiques, mêlé lui aussi à cette vie rustique.

Il nous raconte que l'année qu'il passa à son mas, en 1848, il se sentait heureux au milieu de ses champs, lorsqu'avec son mulet il portait les vivres aux moissonneurs

dans des cabas de sparterie. Voyons-le donc assistant à toutes les phases de la journée de la moisson et des travaux qui l'accompagnent et nous comprendrons ses joies intimes.

Transportons-nous d'abord au milieu des moissonneurs. Ils sont une vingtaine, armés de leur grande faucille, suivis de leur lieuse. Les champs les ont vus dès l'aube, faisant tomber les épis dorés. Le soleil paraît avec sa gerbe de rayons resplendissants. Aussitôt le *capoulié*, le chef des moissonneurs, se redressant salue d'un large geste de sa faucille l'astre du jour en s'écriant encore un!...

Les autres moissonneurs font le même geste et se remettent ardemment à l'œuvre.

Ils interrompent leur travail pour faire, à l'ombre des arbres, au bord d'une source limpide, leurs quatre repas, à sept heures, à dix heures, à deux heures et à quatre heures.

Pendant que s'accomplit ce travail, Mistral voit là-bas, dans le champ moissonné, brûlé par le soleil, les gerbes dorées s'empiler et s'amonceler sur de grandes charrettes. Puis il les suit des yeux tandis qu'avec leur chargement les charrettes se dirigent vers le mas, semblables à des navires de haut bord.

Quelques jours après voici Mistral devant l'aire, où les chevaux blancs de la Camargue tournent sur les gerbes qu'ils piétinent.

La paille dorée sera bientôt entassée artistement devant le mas. Et Mistral sera fier de voir le grand tas s'élever sous ses yeux.

Car sa masse imposante signifiera l'abondance de la moisson amoncelée dans le grenier.

Et le soir tous les robustes travailleurs qui ont participé à ces différentes œuvres achèvent gaîment leur pénible journée en prenant leur repas devant le mas, sous les grands arbres, tous assis autour de la longue table de pierre. Le futur auteur de *Mireille* s'égaie de leurs réflexions pittoresques et plaisantes, auxquelles il donne gaillardement la réplique.... Il s'intéresse à leurs récits, auxquels ils mêlent le plus souvent le merveilleux.

Mais avant d'assister ainsi et de prendre part aux travaux de la moisson, Mistral a participé, du mois de mai au mois de juin, au gracieux travail de l'élevage des vers à soie: *li magnan*.

Il est allé chercher aux champs les troussees de feuilles de mûrier et il a entendu rire et jacasser les jeunes filles qui s'esclafaient dans les arbres en cueillant la feuille. Plus tard il s'est mêlé aux propos des commères et des jeunes filles tandis qu'il les aidait à tirer les cocons des branches de genêts.

Pendant la saison des *magnan*, au mois de mai, il a été bien des fois témoin d'un spectacle qu'il n'oubliera pas, auquel il saura donner une belle place dans son premier poème. Il a vu partir pour la montagne les grands troupeaux de brebis, précédés de leurs béliers aux larges cornes, escortés de leurs gros chiens blancs faisant bonne garde, suivis des ânes porteurs de leurs cabas de sparterie destinés à recevoir les agneaux naissant en cours de route.

Puis, les récoltes étant rentrées, les troupeaux revenus de la montagne et chaudement remisés dans leurs étables, l'hiver venu, pendant les longues veillées à la lumière du

*calèu* suspendu à la cheminée, il a entendu raconter par les anciens les histoires de revenants qu'on s'est transmises de père en fils et auxquelles l'imagination fertile des bons villageois savait bien en ajouter de nouvelles.

Nous connaissons maintenant les maîtres de Mistral et les sources de son inspiration. Ce sont les moissonneurs, les laboureurs, les bergers, les champs et les contes des veillées d'hiver.

Aussi, dès cette année 1848 s'essayait-il à composer ses *Georgiques*. Et de même qu'autrefois Virgile, au milieu de la paix des champs, s'affligeait sur les troubles qui déchiraient les grandes villes, Mistral, en commençant son œuvre, déplorait les bouleversements civils qui faisaient choir les trônes et déchaînaient des tempêtes.

Mais ce poème ne vit pas le jour. Mistral sentait qu'il n'avait pas trouvé le ton auquel il aspirait à se hausser.

## XI

### MISTRAL ÉTUDIANT EN DROIT A LA FACULTÉ D'AIX

Les observations précédentes nous permettent de nous représenter le travail qui se fait dans l'esprit de Mistral au sein de la solitude reposante de son mas.

L'œuvre mystérieuse et sacrée est en train de couvrir lentement. Elle naîtra à son heure.

En attendant de la voir surgir, suivons Frédéric Mistral dans une nouvelle et dernière étape de sa vie d'études qui, certes, aurait pu le détourner de l'œuvre qu'il rêvait, si quelque chose avait pu l'en détourner.

Ses parents, après avoir fait de leur fils un bachelier, ne pouvaient pas s'arrêter en si bon chemin. Pour être un jeune homme complet, il fallait bien, comme tant d'autres fils de bourgeois, que Frédéric Mistral passât par l'Ecole de Droit. Après lui avoir fait prendre ses grades à la Faculté, Maître François Mistral pouvait bien espérer que son fils serait notaire, avoué ou même avocat. Il voyait peut-être déjà en imagination plaidant au tribunal de Tarascon. Voilà sans doute de secrètes ambitions bien légitimes.

Quant à Frédéric, quelle pouvait être alors son arrière-pensée? Il n'est pas déraisonnable de supposer qu'il n'était pas fâché d'avoir les moyens de se réserver une voie pour l'avenir. Car s'il rêvait de poésie, il savait que la poésie nourrit rarement son homme.

Il ne nous dit rien dans ses *Mémoires* de ses professeurs de droit. De sa vie à Aix, il ne nous conte rien qui nous révèle en lui un étudiant désireux de s'instruire sur les arcanes du Code. Il nous dit seulement qu'à travers la gravité de ses professeurs en

robe et le grand air de ses hôtels nobiliaires, régnait à Aix une gaieté de race qui remontait aux traditions laissées par le bon roi René (XV<sup>me</sup> siècle)... et il nous cite certains conseillers qui, dans leur salon et leur bastide, jouaient du tambourin.

Il nous raconte que le docteur d'Astros, frère du cardinal, lisait à l'Académie des compositions de son cru en joyeux parler provençal.

Il rappelle que Portalis, le grand jurisconsulte du Code Napoléon, avait écrit une comédie en provençal.

Il rappelle également que le fameux historien Mignet venait à Aix jouer à la boule.

Bref, ce qui l'égaie, durant son séjour à Aix, c'est ce qui se rattache au passé provençal. Aussi nous conte-t-il qu'une de ses grandes joies était d'aller à la cathédrale de Saint-Sauveur entendre exécuter en grande pompe le Noël:

*De matin ai rescountra lou trin....*

Il lui est agréable de se rappeler qu'il vit sortir pour la dernière fois les jeux de la Fête-Dieu, le Roi de la Basoche, l'Abbé de la Jeunesse, les Tirassons, les Diables, le Guet, la Reine de Sabbat, les chevaux Frus.

Il se souviendra de ces fêtes quand il les décrira plus tard dans son poème de *Calendal*, où il ressuscitera avec enthousiasme le vieux passé provençal.

Mais ce qui ajouta un charme particulier et personnel à son passage dans l'austère cité, ce fut la présence de son condisciple et ami Anselme Mathieu, qu'il avait connu au Collège Royal d'Avignon et qui vint à Aix, non point pour y étudier le droit, mais parce qu'il y était attiré par le plaisir de retrouver son ami Frédéric Mistral. Les aventures amoureuses de ce gai compagnon, qui se prit d'amour pour une baronne, épouse d'un vieux noble, leurs promenades au Thoronet, où ils allaient savourer le vin blanc en échangeant des propos gaillards, contribuèrent à faire oublier à Mistral les sévérités du langage juridique. Ainsi ces trois années d'études passèrent rapidement.

## XII

### NOUVEAU RETOUR DE MISTRAL A SON MAS APRÈS SA LICENCE EN DROIT

Voilà donc Mistral licencié en droit, comme tant d'autres. Il est intéressant de lire dans ses *Mémoires* les circonstances de son retour dans sa famille. Il arrive au mas, un soir, au moment où l'on allait souper sur la table de pierre, sous la tonnelle, au frais, aux derniers rayons du jour. Il salue toute la compagnie et, debout, il raconte aux travailleurs des champs qui l'écoutent ébahis sa dernière suée.

Puis son père lui déclare qu'il est désormais maître de choisir sa vie.

Et Mistral nous dit lui-même (ici nous citons textuellement la traduction de ses *Mémoires*):

“ Le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux tournés vers les Alpilles, en moi et de moi-même je pris la résolution premièrement de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles, secondement de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays à laquelle ces écoles font une guerre à mort, troisièmement de rendre la vogue au provençal par l'influence et la flamme de la divine poésie. ”

Certains esprits ont peut-être cru qu'il y a eu en lui un moment de lutte intérieure, que Mistral, voulant se consacrer aux lettres, s'est demandé s'il irait à Paris, comme tous les écrivains de profession, pour y faire sa trouée. Ceux qui ont eu cette pensée peuvent l'abandonner sans crainte. La décision de Mistral, son serment d'Annibal, devrions-nous dire, est l'aboutissement logique de toutes les sensations, de tous les sentiments qu'il a éprouvés depuis son enfance, de toutes les observations qu'il a faites, de toutes les réflexions auxquelles il s'est abandonné. Après tout ce que nous avons dit du poète, si Mistral avait seulement songé à écrire ses œuvres en langue française, s'il avait eu la moindre pensée de fuir son mas, en un mot, de se déraciner, il nous aurait trompés.... Cela ne pourrait pas être.

En décidant de rester à son mas pour se consacrer à la poésie, Frédéric Mistral ne suivra aucune école, quoiqu'il les connaisse toutes. Son école sera assurément celle des Troubadours des XII et XIII<sup>me</sup> siècles, dont il se proposera de renouer les traditions en écrivant tous ses poèmes en langue provençale.

Il s'estimera heureux de pouvoir être indépendant de toutes les manières, et surtout de sentir qu'il ne sera pas obligé, du moins pour le moment, de plier son échine pour assurer sa subsistance.

## XIII

### LE POÈME DE MIREILLE

En 1851, quand Mistral est rentré à son mas, son père est sur le point de perdre la vue. Frédéric est donc forcé de le remplacer pour diriger l'exploitation. Au milieu de ses champs, il commença donc son premier poème, qui sera l'immortel chef-d'œuvre *Mireille*.

Le titre, les personnages, le plan de l'ouvrage furent bientôt trouvés. Le nom de *Mireille* était sans cesse dans la bouche de Nanon, sa grand mère maternelle. Quand elle voulait gracieuser quelques-unes de ses jeunes filles, elle disait:

— C'est Mireille, la belle Mireille mes amours.

Et la mère de Mistral, en plaisantant, disait parfois de quelque fillette:

— Tenez, la voyez-vous, Mireille, mes amours....

Mais quand Mistral questionnait ses parents sur Mireille, il ne pouvait obtenir aucune explication.

Ces réflexions et exclamations sur Mireille étaient-elles inspirées par quelque aventure malheureuse arrivée à une jeune fille des champs?... Mystère. Dans tous les cas, cette aventure, si elle n'existait pas, Frédéric Mistral l'imagina.

Ce fut tout simplement celle d'une jeune fille d'un riche mas de Provence, amoureuse d'un pauvre vannier et contrariée dans son amour par ses parents qui, naturellement, après avoir amassé beaucoup de biens, rêvaient pour leur enfant une union mieux assortie à leur fortune et à leur condition.

Les personnages du poème furent également vite trouvés. Il les avait sans cesse devant les yeux. Son père, maître François Mistral, lui servit de modèle pour peindre et faire vivre maître *Ramon*....

Des *Mireille* amoureuses à quinze ans il en avait à foison autour de lui dans son village de Maillane. Elles lui apparaissaient radieuses, le dimanche, dans leur gracieux costume provençal. Les amoureux ne leur manquaient pas. Les *Vincent* pullulaient à Maillane et ailleurs. A l'âge de Vincent et de Mireille tout est beau dans la vie. On nage dans l'azur.

Frédéric Mistral partit donc sans plan bien arrêté. Le poème était porté sur les ailes de l'inspiration. Mais le génie du poète lui a fait trouver le plan qui convenait à l'œuvre.

Celle-ci est à la fois pastorale et mystique. Elle est le reflet des mœurs du joli coin de Provence où a vécu Mistral. Elle est donc, comme un vrai poème épique, l'expression naïve de la foi d'un peuple dont elle reproduit, avec l'âme religieuse, les vieilles légendes, les aspirations, les travaux, les amusements et les coutumes.

Toutes ces légendes, tous ces travaux, Frédéric Mistral les a fait entrer dans son poème sans effort en les jetant à la place qui les appelait.

Une analyse précise de l'œuvre nous permettra de le montrer.

L'action du poème, divisé en douze chants, commence au printemps, au moment où tout aime dans la nature, et finit au cœur de l'été. Elle commence au mas des Micocoules, dans la Crau d'Arles, et se termine aux Saintes-Maries-de-la-Mer.



## CHANT I

### LE MAS DES MICOCOULES

Après avoir annoncé qu'il *chante en provençal une fille de Provence*, le poète invoque le Christ, *le Dieu qui naquit parmi les pâtres*. Puis il entre dans son sujet.

Vincent, jeune vannier de Valabrègues, qui tresse des corbeilles avec les osiers des bords du Rhône, allant de mas en mas, arrive un soir, accompagné par son père,

maître Ambroise, au mas des Micocoules au moment où maître Ramon avec son nombreux personnel, se préparait à se mettre à table autour de la longue pierre placée devant le mas sous les grands arbres. Mireille, la jeune et gentille fille de maître Ramon, était en train d'apprêter le souper. On s'assied autour de la table.

Déjà les laboureurs tirent à *plein cueiller de buis les fèves*....

Maître Ramon invite à prendre part au repas maître Ambroise et son fils, qui s'étaient mis à l'écart, Vincent étant occupé à tresser une corbeille....

Après le souper on invite à chanter maître Ambroise qui s'exécute, non sans s'être excusé à cause de son grand âge. Il chante une vieille chanson qui raconte une victoire navale à laquelle il a pris part sous le commandement de l'amiral Bailli de Suffren. Ce chant, qui respire le plus vigoureux patriotisme, est applaudi avec transport.

Les laboureurs quittent la table pour aller abreuver leurs bêtes, tout en fredonnant les couplets de la chanson.

Mais Mireille, qui est restée seulette auprès de Vincent, invite le jeune homme à lui conter quelques-unes de ses aventures. Puisque déjà il a traversé beaucoup d'endroits, il doit savoir beaucoup de choses. Il raconte un de ses pèlerinages aux Saintes-Maries. C'était l'an du grand Miracle, par lequel les Saintes rendirent la vue à une enfant aveugle. A ce propos le jeune homme conseille à la jeune fille, si jamais un grand malheur lui survient, d'aller implorer les Saintes....

Il raconte ensuite une émouvante course des hommes à Nîmes, dans laquelle il faillit gagner le prix. La jeune fille émerveillée sent naître son amour.

Déjà avant d'arriver au mas le jeune vannier, après avoir vanté les charmes et les richesses de la ferme, a dit à son père que ce qui lui plaisait par dessus tout *c'était la fille du mas*. Nous nous expliquons pourquoi il a parlé avec tant d'enthousiasme. C'est l'amour qui a enflammé son imagination dans ses charmants récits.

## CHANT II

### LA CUEILLETTE

Au commencement du chant II le poète nous fait assister à la cueillette des feuilles de mûrier pour les vers à soie. Les *magnan* sont dans leur troisième mue, donc nous sommes à la fin du mois de mai. Les mûriers sont pleins de jeunes filles.

Tandis que Mireille est à la cueillette toute seule, Vincent vient à passer et lui offre son aide. Là, Mistral nous présente une scène des plus gracieuses. Le jeune couple échange de doux propos au milieu desquels Vincent décoche à Mireille sur sa beauté les plus jolis compliments, qui lui attirent à plusieurs reprises ce mot délicieux:

— Oh! ce Vincent! *O d'aquèu Vincen!!*

Mais le travail n'avance pas.

Honteux d'avoir perdu leur temps, tout en riant dans le mûrier ils se mettent au travail avec ardeur. C'est à qui des deux cueillera le plus de feuilles.... Tout à coup Vincent, dans un creux de l'arbre, aperçoit un nid de mésanges. Mireille, comme un enfant, éclate de rire et ajoute qu'un ancien proverbe dit que lorsque deux amoureux trouvent un nid, l'année ne se passe pas sans que l'Eglise les unisse. Mais, fait Vincent, cet espoir peut se fondre si, avant d'être en cage, *s'échappent les petits*. Grande raison pour Mireille de ne pas les laisser échapper. Aussi Vincent les prend-il avec précaution. Il propose à Mireille de les serrer dans son corsage.

Un à un les petits oiseaux descendent sous le fichu, le long de la poitrine de Mireille, qui crie:

— Aïe, aïe, ils se débattent, ils me griffonnent, *me grafignon!*

On les sort donc avec soin et Vincent les recueille dans son bonnet de marin. Tout d'un coup la branche sur laquelle ils se tiennent éclate et se rompt. Mireille se suspend au cou de Vincent. Ils tombent enlacés l'un dans l'autre. Ils ne tardent pas à se dégager.

Ils s'asseyent sur un talus et là, pudique et songeuse, les yeux baissés, Mireille déclare son amour à Vincent qui, pauvre vannier, affecte de croire que Mireille se joue de lui.

Il n'ose se juger digne de tant de bonheur, Mireille dit à Vincent qu'elle le trouve beau et que cela suffit.

Vincent, alors, ivre de joie, ouvre son cœur et déclare à la jeune fille que, pour lui être agréable il irait, s'il le fallait, décrocher une étoile pour la pendre à son cou, et il se compare au figuier qui pousse dans le rocher de la fontaine de Vaucluse et que l'eau de la source désaltère une fois par an. A lui, Vincent, il suffirait une fois par an de venir se désaltérer à la fraîcheur de son amour.

Tandis que Mireille écoute palpitante de joie cette déclaration, elle entend une voix qui crie: — Mireille! Mireille!

C'est sa mère qui l'appelle, se plaignant que les *magnan* réclament leur nourriture. Tristement le couple amoureux se sépare.

### CHANT III

#### LE DÉPOUILLEMENT DES COCONS. *LA DESCOUNADO*

Le troisième chant nous transporte au milieu de jeunes filles et de commères occupées à faire la *descounado* au mas de Mireille. La récolte a été abondante. En très grand nombre les vers à soie sont montés dans les touffes de chêne-nain et de romarin et se sont enfermés dans leur prison dorée.

Aussi le dépouillement est-il une véritable fête. Marie-Jeanne, l'orgueilleuse mère de Mireille, fière de sa fille, préside le travail. Mireille va détacher les branches de romarin semblables à des palmes d'or.

Les corbeilles s'emplissent au milieu des conversations des dépouilleuses, parmi lesquelles se trouvent des jeunes filles amies de Mireille et aussi quelques commères, voisines du mas des Micocoules. L'une de celles-ci, Iseult, se plaint de la pauvreté de la récolte à Marie-Jeanne, qui nage dans la joie à la vue de la réussite de l'année.

Une autre commère, qui va jouer un rôle important dans le poème, la vieille Taven, une sorcière qui habite dans une caverne des Baux, explique à Iseult que quelquefois l'envie vient tout bouleverser

— Une voisine que vous faites monter pour admirer vos vers à soie vous adresse ses compliments, mais en sortant de chez vous darde sur vos vers à soie une œillade venimeuse qui les brûle et les noue.

A Iseult, qui doute des maléfices que l'œil lance, Taven cite des exemples d'ensorcellement:

— Les oisillons sont ensorcelés par la chouette; au regard du serpent tombent les oies.

Elle termine en disant qu'il n'est pas étonnant que sous l'œil ardent du jeune homme, lorsqu'il en jaillit l'amour, une vierge ne soit pas assez savante pour s'en défendre. Les jeunes filles aussitôt la traitent de couleuvre! Elles déclarent avec force que les garçons peuvent venir. Elles sauront les recevoir, elles n'en veulent à aucun prix et elles prennent Mireille à témoin:

— N'est-ce pas, Mireille? s'écrient-elles.

Mireille, pour cacher sa rougeur, court chercher une bonne bouteille afin de fêter la récolte des cocons. Pendant ce temps les jeunes filles font leurs châteaux... en Provence. L'une d'elles assure qu'un prince se présentât-il, elle le ferait attendre sept ans à ses pieds.

Aussitôt les autres de s'écrier à l'envi que, ma foi, elles se marieraient volontiers avec un prince! L'une, en imagination, se voit reine des Baux, qu'elle restaure très gaîment. Une autre, si elle était reine, voudrait instituer un tribunal composé de sept belles demoiselles qui favoriseraient l'union des couples contrariés dans leur amour. Elle ajouterait sept poètes qui écriraient les lois d'amour. Mireille interrompt ces charmants propos en apportant une bouteille d'un elixir qu'elle a fabriqué elle-même avec trois herbes de montagne. On interroge à son tour Mireille sur ce qu'elle pense de l'amour. Et comme elle se hâte de répondre qu'elle n'y songe nullement et qu'elle est heureuse dans son mas, une jouvencelle raconte qu'elle l'a vue dans la feuillée conversant avec le vannier Vincent. Et les rires de fuser. On plaisante Mireille de si mal placer son cœur.

Aussitôt la vieille Taven les arrête en leur disant qu'il ne faut pas juger sur l'habit. Et Mireille d'ajouter que plutôt que de se joindre à un mari elle se ferait nonne. Ce qui provoque de nouvelles explosions de rire et remet en mémoire l'histoire de *Magali*.

Et Nore est invitée à chanter la chanson de *Magali* qui, pour échapper à l'amour, se fait pampre, oiseau qui vole, rayon qui brille... et qui tombe pourtant amoureuse à son tour. Le chant de Nore ravit la compagnie....

On invite Mireille à aller cueillir des pommes de Saint-Jean et l'on va goûter sous les micocouliers.

## CHANT IV

### LES PRÉTENDANTS

Après nous avoir fait assister à la cueillette des feuilles de mûrier, au dépouillement des cocons en Provence, Mistral va mettre sous nos yeux le départ pour la montagne des grands troupeaux transhumans et les immenses pacages de la Camargue où paissent en liberté chevaux blancs et taureaux noirs sauvages; et tous ces tableaux le poète nous les montre tout en faisant avancer l'action par l'entrée en scène des riches prétendants à la main de Mireille.

Car la jeune fille du mas des Micocoules est connue et recherchée. C'est d'abord un jeune pâtre, beau comme le roi David, qui vient la demander en mariage. Il possède de nombreux troupeaux de brebis qui, chaque année, au mois de mai, partent pour aller brouter l'herbe fraîche des montagnes des Alpes, accompagnées des ânes porteurs de lourds fardeaux, des grands béliers, des gros chiens protecteurs et des agneaux aux bêlements plaintifs. Alari (c'est le nom du berger) se présente lui-même. Pour la voir il s'était éloigné de ses bêtes qu'il conduisait à la montagne.... Cependant, ému, timide, quand il fut devant elle, il lui demanda le sentier le plus court pour traverser les collines. D'un mot Mireille, pour lui indiquer sa route, décrit les *Antiques* de Saint-Rémy qui montrent deux généraux de pierre là-haut dans les airs.

Ces *Antiques* sont en effet sur le bord de la route que doit suivre le pâtre.

Alors le jeune homme lui explique que ses mille bêtes doivent demain monter et qu'il les précède pour leur marquer les pacages, la couchée et aussi le chemin. Il vante ses bêtes et il ajoute que si Alari avait l'heur de lui plaire et qu'elle voulût accepter sa livrée, il lui offrirait un vase de buis qu'il a artistement sculpté lui-même. Mireille, après avoir examiné la livrée, lui réplique, tout en partant d'un bond, que son amoureux a une livrée plus belle, c'est son amour!

Puis vient Véran, le gardien des Cavales. Plus de cent bêtes blanches courent dans ses pacages et, l'été venu, trottent sur les aires. Lui se présente à maître Ramon, qui l'a accueilli avec joie. Car il a connu le père et le grand-père du jeune homme qui ont, autrefois, amené *li rosso* pour battre le blé sur les aires. Maître Ramon, avant de répondre à sa demande, appelle la jeune fille dont il importe d'avoir le consentement. Mais Mireille répond finement qu'il lui serait trop pénible de se séparer de ses parents qu'elle aime.

Le gardien de Cavales éconduit, se présente peu de temps après, Ourias, *le gardian* de taureaux sauvages. Et le poète nous dépeint la grandeur du spectacle des *ferrades* dans les vastes plaines de la Camargue. Il met sous nos yeux l'adresse et la vaillance des robustes toucheurs qui, devant un public enthousiasmé venu de tous les points de la plaine d'Arles, renversent les jeunes taureaux et leur impriment la marque rouge.

Or Ourias s'était fait, à ce jeu traditionnel, un nom glorieux. Mais ni ses richesses, ni sa vaillance ne charment la jeune fille, qui lui répond qu'il aura son amour quand son trident jettera des fleurs.

## CHANT V

### LE COMBAT....

Au chant V nous assistons à toutes les phases d'un duel à coups de poing. Comme on peut bien le penser, Ourias s'éloigne de Mireille avec la rage au cœur, en nourrissant des désirs de vengeance. L'occasion d'attaquer son rival ne peut tarder à s'offrir. Tandis qu'il s'avance à travers champ sur sa bête blanche, voici que se présente devant lui Vincent, l'âme encore toute transportée des paroles d'amour qu'il vient d'entendre de la bouche de Mireille. Ourias l'entreprend aussitôt en le traitant de fils de prostituée et en l'accusant d'avoir ensorcelé Mireille.

Les deux adversaires, comme autrefois les héros de l'Iliade, avant d'en venir aux mains s'insultent longuement dans leur langage cru et pittoresque. Ourias traite Vincent de déguenillé, *espeia*, de maraudeur, *raubo galino*, de grand porc, de bohémien, de poursuivant de cuisine, *bóumian*, *calignaire d'armàri*. Vincent donne à son adversaire l'épithète de long goinfre, *long galapian*, et autres semblables.

Puis, comme deux taureaux qui luttent pour une génisse dans un pré, ils fondent l'un sur l'autre. Ourias a reçu le premier horion. Mais aussitôt Vincent sent sur sa joue s'abattre un énorme soufflet. Puis ils s'attrapent, ils s'accotent. Tout d'un coup ils se séparent.

Et allez.

Les poings se ferment. Vincent se défend bien...

En lisant la description on croit entendre les coups.... Ourias attrape Vincent sur son épaule et, le faisant voler en l'air, l'envoie au milieu de la plaine comme on fait voler le blé avec la pelle. Vincent se relève à la hâte et allonge dans la poitrine d'Ourias un mortel coup de poing qui le renverse. Vincent tient maintenant son adversaire sous ses pieds. Il pourrait l'empêcher de se relever. Mais il est généreux! Générosité funeste!

Ourias, furieux d'avoir été vaincu, vole vers son trident et il en frappe son adversaire comme il pique ses taureaux.

Et il prend la fuite.

Voilà Vincent étendu dans la plaine.

La tranquillité de la Crau contraste avec la tristesse du tableau. Les fourmis se promènent déjà sur le corps du malheureux jeune homme, qui passe la nuit à la belle étoile.

Ourias, avec sa cavale, dévale vers le Rhône et demande à des pêcheurs de le passer sur leur barque. Il attache à la barque sa cavale qui suit en nageant et lui se place sur

la poupe. Mais le pilote sent bientôt qu'il porte un poids mauvais. La barque chancelle. Le pilote trouve à cet étrange phénomène une explication. C'est la nuit de saint Médard. Les noyés sortent du gouffre et font la procession un cierge à la main. Suit la peinture des différentes catégories de noyés. Les uns se rachètent par les bonnes œuvres qu'ils ont accomplies sur la terre.... Quant aux autres.... C'est à cette catégorie qu'appartiendra Ourias qui, au débarcadère, disparaîtra dans le gouffre.

Les pêcheurs étaient des *Trêves*. Elles se mettent à danser sur le pont de Trinquetaille.

## CHANT VI

### LA SORCIÈRE

Après la punition du coupable qui s'accomplit par une intervention merveilleuse, nous allons voir la guérison de Vincent également s'opérer par une action mystérieuse.

Dès l'aube, des porchers retour du marché de Saint-Chamas, attirés par des gémissements, relèvent Vincent, que la fraîcheur de la nuit a éveillé, et le portent avec précaution au mas le plus voisin, qui se trouve être le mas de Mireille.

Avant d'aller plus loin et de raconter la guérison du jeune homme, que nous verrons se produire bientôt, le poète, qui au début a invoqué le Christ, arrivé au milieu de son poème invoque, cette fois, ses amis, ses collaborateurs dans son action provençale, Roumanille, Aubanel, Crousillat, Anselme Mathieu, Paul Tavan, Adolphe Dumas et Garcin et leur demande de soutenir son inspiration.

On se représente le désespoir de Mireille au spectacle qui s'offre à ses yeux. Après qu'on a donné au blessé les premiers soins, Marie-Jeanne donne ordre qu'on le porte au *Trou des Fées*, dans le vallon d'Enfer, où habite la vieille Taven, la sorcière des Baux, qui déjà a dit son mot au dépouillement des cocons.

Ce *Trou des Fées*, les touristes qui visitent les Baux ne négligent pas d'aller le voir.

Il se cache dans cet affreux cahos de pierres monumentales où Dante, dit-on, trouva l'inspiration pour la description de son *Enfer*.

Les porteurs laissent Vincent dans la gorge étroite de la caverne se couler par glissade, et avec lui ne s'aventure que Mireille. Par ses enchantements, dont il faut lire la description dans l'original, la sorcière guérit Vincent qui sort de la grotte avec la jeune fille.

Ce goût du merveilleux et de l'incognoscible que nous montre le chant VI, nous le constaterons chez Mistral non seulement encore dans ses œuvres postérieures, mais aussi dans les conversations familières qu'il avait avec ses visiteurs.... Reconnaissons en ceci la parenté intellectuelle du poète avec Victor Hugo, le plus illustre de ses contemporains.

Les deux enfants sortent par le *Trou de Corde*, qui communique avec le *Trou des Fées*, et sont ravis de voir apparaître à leurs yeux les ruines de l'Abbaye de Montmajour.

## CHANT VII

### LES VIEILLARDS

Après le merveilleux nous allons retomber dans le réel. Le lecteur attend avec une légitime impatience la demande en mariage. Vincent a pressé son père de demander la main de Mireille. Le vieil Ambroise s'est bien efforcé d'écarter de l'esprit de son fils une ambition aussi démesurée qu'il s'est mise en tête. Enfin, puisque c'est Mireille elle-même qui le veut ainsi, d'après le dire de Vincent, il se résigne à la pénible mission malgré la perspective redoutable d'un refus.

— Voici donc les deux vieillards l'un en face de l'autre. La scène est digne de Molière. Maître Ambroise se fait modeste. Il n'approuve pas les prétentions ridicules de son fils. Toutefois il vante ses qualités. Il travaillera, respectera les vieillards.

Maître Ramon vante ses richesses et repousse les propositions d'Ambroise sur un ton dédaigneux et hautain.

Mireille intervient pour affirmer son amour; Marie-Jeanne, sa mère, lui reproche durement de vouloir associer sa vie avec un *bóumian*... Le vieux Ramon s'emporte et, frappant du poing sur la table, il donne sa parole que sa fille ne verra plus le jeune homme. Il va jusqu'à insinuer que maître Ambroise et son fils pourraient bien avoir machiné ce rapt... L'honnêteté de maître Ambroise se révolte. L'homme qui, au premier chant, faisait applaudir son courage patriotique, déplore que ses grands services et son travail modeste soient dans sa vieillesse si mal récompensés.

Dans ce chant la psychologie des paysans est justement observée et bien vivante. Nous connaissons maître Ambroise.

Quant à maître Ramon il est représenté comme un homme rude, sobre, sévère pour lui-même, dirigeant son train comme un petit roi gouverne son domaine.

Mais, à côté de cette scène un peu sombre dans sa justesse, nous trouvons la grâce et le charme que Mistral répand dans la peinture de l'époque de la Saint-Jean, pendant laquelle se passe la scène.

Il nous fait un tableau réjouissant des blés dorés ondulant dans les plaines de la Crau, des moissonneurs descendant des monts avec leur faucille en carquois, de la joie du vieux maître Ramon qui les reçoit avec transport et les invite à s'asseoir autour de la pierre du mas pour manger le goûter.

Puis, pour clôturer cette peinture plantureuse, le poète nous montre le feu de la Saint-Jean flamboyant le soir devant le mas qu'il éclaire de ses rouges reflets. Contraste douloureux!

C'est à la lueur de cette flamme, au milieu des cris d'allégresse qu'elle suscite, que maître Ambroise, le cœur serré, s'éloigne de ce mas des Micocoules qu'il ne reverra plus.

## CHANT VIII

### LA CRAU

Au chant VIII, avec Mireille courant implorer les Saintes-Maries, nous allons traverser la Crau et la Camargue.

Le poète, après avoir comparé Mireille à une lionne à laquelle on a ravi son lionceau, nous la représente, pendant la nuit, dévorée par la douleur et le désespoir, maudissant ses parents avarés, détestant sa fortune, enfin bondissant de sa couche où elle ne peut trouver le sommeil, ouvrant à la hâte ses armoires et se parant de ses plus beaux atours de provençale depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'elle orne du gracieux diadème qui lui va à ravir...

Mais, avant de quitter sa chambre, elle oublie de se munir de son grand chapeau de soleil qui l'aurait préservée des rayons ardents de la Crau.

Silencieuse, elle descend, ses souliers à la main pour n'éveiller personne. Devant les pâtres en train de traire les brebis elle passe en disant:

— Personne d'entre vous ne veut venir aux Saintes? et elle disparaît comme une ombre. Les chiens, qui la connaissent, n'aboient pas. Et la voilà s'enfonçant dans la nuit sous les étoiles. Elle voit l'aurore empourprer le sommet des Alpilles. Puis, sous le soleil ardent, elle traverse la Crau qui naquit, dit la légende, de la grêle de pierres que le Tout-Puissant fit pleuvoir sur les géants révoltés qui voulaient, mettant le Ventoux sur les Alpilles, escalader le ciel.

Dévorée par la soif, elle invoque saint Gent qui, pour étancher la soif de sa mère, fit jaillir du rocher l'eau et le vin. Le Saint l'exauce, puisqu'elle aperçoit aussitôt, dans le lointain, un puits auprès duquel un enfant se reposait, après avoir amassé ses escargots. Elle invite cet enfant à l'accompagner jusqu'au Rhône, qu'elle veut passer au plus tôt.

— Vous tombez bien, lui dit l'enfant, mes parents sont pêcheurs. Vous passerez la nuit dans notre cabane et ils vous passeront demain matin.

Et comme Mireille, pressée d'arriver, insiste, l'enfant, pour la dissuader, lui fait craindre d'être entraînée, cette nuit, dans le gouffre du *trou de la cape*. Chemin faisant, il lui raconte l'histoire de ce trou où s'engloutit toute l'airée d'un riche cultivateur de la Crau. Sur l'aire, il faisait tourner les bêtes sans leur donner un moment de répit.

Les journaliers suaient, sans repos, pour secouer la paille. Un beau jour tout s'effondra, bêtes et gens. Un étang silencieux a pris la place du champ de travail, et

quand on se penche sur l'eau on entend les grelots des bêtes qui tournent et. les jurons de leurs gardiens.

Les parents du jeune Andreloun (c'est le nom de l'enfant) sont heureux de recevoir la jeune fille dans leur cabane, où Mireille passe la nuit.

Ce qui fait la beauté de ce chant c'est que, sans nous faire oublier la malheureuse Mireille, le poète nous y donne la vision des plaines de la Crau.

## CHANT IX

### L'ASSEMBLÉE

Le chant IX nous transporte au milieu de l'assemblée des faucheurs, des laboureurs et des bergers que maître Ramon a fait venir en hâte au mas après avoir donné ordre de suspendre tout le travail. Car on se figure le désespoir du vieillard et de sa femme à leur réveil. Que s'était-il donc passé?... Comme cela arrive quelquefois en Provence, se disent-ils, la jeune fille se serait-elle enlevée avec ce vaurien?

Tandis que, désolés, maître Ramon et sa femme échangent leurs réflexions désespérées, arrive des champs l'échanson qui vient chercher les œufs et le grand boire (petit repas que les moissonneurs font vers dix heures). Aussitôt Ramon lui donne l'ordre de courir dans toutes les directions pour faire venir au mas tous les gens du travail.

Ici s'anime sous nos yeux une fois de plus et sur un autre ton le mas allègre et joyeux au milieu de ses occupations rustiques.

Nous voyons d'abord l'herbe fraîche tomber sous la faux des vigoureux faucheurs. Nous voyons, dans le même tableau, les râteleurs et les faneuses. Le charretier nous apparaît aussi debout sur la charrette où il empile artistement le foin. Il voit au loin s'avancer à grands pas l'échanson. Il s'écrie aussitôt:

— Faucheurs arrêtez-vous, il y a quelque trouble.

L'échanson rapporte les paroles textuelles du maître. Et le voilà se dirigeant en hâte vers les moissonneurs. Et nous voyons les quarante moissonneurs faisant tomber la moisson d'or, suivis de près par les lieuses empressées et, plus loin, par les gracieuses glaneuses, les jupes retroussées.

Ce grand tableau ne le cède en rien aux plus belles peintures d'Homère et de Virgile.

L'échanson répète donc de nouveau les paroles du maître.

— Il court plus loin vers l'endroit où les bergers font paître leurs troupeaux. C'était l'heure où les brebis reposaient, ruminant à l'ombre. Aux bergers, qui faisaient la méridienne, l'échanson, comme autrefois les messagers fidèles du temps d'Homère, pour la troisième fois fait entendre les paroles textuelles de maître Ramon.

Et voilà les faucheurs, les râteleurs, les quarante moissonneurs et leurs lieuses, ainsi que les bergers, réunis sur l'aire, en présence de maître Ramon qui les interroge sur ce qu'ils peuvent savoir au sujet de Mireille.

Le capitaine de la faucille, le vieux Laurent, de Goult, chef des moissonneurs, raconte qu'au premier coup de faucille, ce qui ne lui était jamais arrivé, il s'était coupé profondément les doigts. C'était un mauvais présage.

Jean Bouquet, un maître faucheur, a découvert un nid de francolin. Les pauvres petits étaient dévorés par les fourmis: autre signe de malheur.

Le Marsan, un solide laboureur, vient, qui raconte que ses bêtes ne voulaient pas labourer.

Enfin s'avance le vieil Antelme, qui raconte qu'il a vu avec terreur son troupeau se pelotonner... puis une âme passe. Il entend aussitôt une voix crier:

— Qui veut venir aux Saintes-Maries?

— C'était Mireille, dit le pâtre.

Immédiatement la pauvre mère désolée ordonne qu'on prépare la charrette et qu'on parte pour les Saintes-Maries, afin d'aller arracher à la mort qui la menace la malheureuse Mireille.

## CHANT X

### LA CAMARGUE

Au chant X, c'est la Camargue que le poète nous fait traverser sur les pas de Mireille, à laquelle Andreloun a fait passer le Rhône, le Rhône qui, à cet endroit, dévale calme et mélancolique vers la mer. La jeune fille, sous le soleil brûlant, court, court vers les Saintes, dans la plaine immense, à travers les savanes, les soudes, amères prairies des plages maritimes où errent les taureaux noirs et les chevaux blancs.

La jeune fille, énervée par la chaleur dans cette plaine désolée, a dégagé les bouts de son fichu, ôté l'épingle de sa casaque. Qu'il ferait bon de se reposer à l'ombre! Mais il faut aller toujours! Le scintillement du soleil lui fait voir une ville. Elle allait crier miracle! Mais, hélas! ce clair tableau s'éloigne de ses yeux à mesure qu'elle avance. Sous les aiguillons du soleil elle s'affaisse et tombe frappée à mort. Un essaim bourdonnant de moucherons faisant violon avec leurs petites ailes la réveille, et la mer de ses fines gouttelettes arrose son visage.

Dolente elle gémit:

— Aïe de ma tête, et de salicorne en salicorne aux Saintes elle arrive chancelante.

La voilà maintenant frappant sa tête infortunée sur les dalles de la chapelle et implorant les Saintes-Maries:

— Je suis une jouvencelle qui aime un jouvenceau; le beau Vincent, je l'aime, chères Saintes, de tout mon cœur.... O Saintes, qui pouvez en fleurs changer nos larmes, inclinez vite l'oreille devers ma douleur.

Au milieu de ces invocations, qui font perler les larmes aux yeux du lecteur, elle a des éblouissements. Elle croit voir s'entr'ouvrir le Paradis. Dans une extase les Saintes lui apparaissent.

Par un sentier de fines étoiles elles descendent du ciel. Elles lui parlent. Elles la consolent dans son malheur. A la jeune fille qui cherche ici-bas le bonheur, elles montrent qu'il n'habite nulle part. Elles lui font une peinture vivante des épreuves qui, sur la terre, attendent l'homme riche, l'accouchée, la fiancée.

Elles lui disent que le peu de bonheur qu'on peut obtenir s'achète au prix de la souffrance et que ceux qui savent se résigner, pleurer et souffrir ici-bas, seuls seront heureux un jour. Bref, nous entendons le *Sermon sur la Montagne* mis en des strophes telles qu'en peut imaginer notre poète, qui termine ce dixième chant en nous préparant à entendre de la bouche des Saintes le récit pathétique des tribulations qui leur ont mérité les béatitudes éternelles.

## CHANT XI

### LES SAINTES

Au commencement du chant XI, le récit des Saintes nous fait assister à la mort du Christ, à la désolation du peuple qui voit bien qu'il était son Dieu celui qui avait soulevé le couvercle pour se montrer à ses disciples et qui, peu après, s'était élevé au ciel.

Les Saintes font revivre la rage des persécuteurs jaloux qui, depuis Etienne, s'efforcèrent d'éteindre le nom du Christ. Elles racontent leur fuite avec leur servante Sarah, en compagnie de Martial, Saturnin, Trophime, Maxime, Lazare et des autres sur la barque qui, par la protection divine, vint s'échouer là où des mains pieuses les ensevelirent après qu'elles eurent accompli la mission que Dieu leur avait confiée.

Après leur débarquement miraculeux, ces navigateurs échappés à vingt naufrages, les Saintes nous les montrent apercevant les tours d'Arles.

Le poète trouve là une belle occasion de célébrer la capitale Provençale qui, alors, avait été vêtue de neuf par ses empereurs et qui, aujourd'hui encore, s'enorgueillit des monuments rappelant son ancienne splendeur.

Les Saintes racontent qu'elles et leurs compagnes trouvent la ville dans les joies de la vie païenne. Une foule en délire célébrait une fête en l'honneur de Vénus. Mais Trophime, le vêtement encore trempé de sel, harangue la foule arlésienne et la fait renoncer à ses idoles. Arles se fait baptiser. Les Saintes, alors poussées par l'Esprit de Dieu, poursuivent leur œuvre. L'une d'elles fait cesser le fléau qui dévore le pays tarasconnais. Martial va à Limoges, Saturnin à Toulouse, Eutrope à Orange, Lazare à Marseille, sainte Madeleine à la Sainte-Baume. La Provence chante la gloire de Dieu en attendant de s'endormir dans le sein de la France.

Ici le poète, pour prouver que son amour de la Provence et de la langue provençale ne l'empêche pas de mettre la France par dessus tout, entonne un hymne en l'honneur de la France! Il souhaite qu'elle se dirige, avec sa sœur la Provence, vers un avenir glorieux.

Dans ce chant le poète place la tempête que doit offrir une épopée digne de ce nom. La description, qui peut affronter la comparaison avec celles d'Homère et de Virgile, ne diffère de celles des poètes anciens qu'en ce que ce n'est plus Neptune qui apaise les flots: c'est Jésus qui, du haut des cieux, a aperçu Lazare et a voulu l'arracher une seconde fois à la mort.

Après avoir achevé leur récit, les Saintes remontent vers le ciel pour préparer la place glorieuse qu'elles réservent à Mireille.

## CHANT XII

### LA MORT

Puisque les Saintes appellent à elles Mireille, il ne nous reste plus qu'à assister à la mort de la jeune fille.

Tandis que les Saintes s'envolaient au ciel, que Mireille rêve agenouillée, ses parents, qui l'ont enfin découverte, arrivent stupéfaits sur le porche de l'église.... La jeune fille veut s'avancer, elle tombe sur la dalle. Sa mère, le visage en larmes, s'abandonne à tous les accents du désespoir. Le vieillard, suffoqué par la douleur, cherche à réchauffer les mains inanimées de Mireille. Les Saintains accourent et crient qu'on la monte à la chapelle haute, où sont les Châsses miraculeuses. On monte la malade. Le prêtre, en surplis blanc, pousse la porte. Toutes les voix invoquent les Saintes. Maître Ramon joint sa voix à celle des Saintains...

Et Mireille gisait en vue de la mer. Du portail, où on l'avait déposée pour que la brise la ravivât, on peut voir l'immense étendue que le poète, par une éclatante peinture, étale à nos yeux avec toute la variété qu'elle présente.

Mireille prononce quelques paroles vagues:

— Du côté de la terre et du côté de la mer je sens venir deux haleines: l'une est fraîche, l'autre est pantelante et imprégnée d'amertume.

On regarde dans la plaine et l'on voit accourir Vincent, Vincent qui, ayant appris de son père que la fille de maître Ramon ne serait pas pour lui, était parti comme un trait pour la voir encore une fois. Apprenant qu'elle était aux Saintes, il a dirigé sa course à travers la Crau, le Rhône, la Camargue; et maintenant il pousse des cris de désespoir à faire pleurer la foule qui entourait Mireille.

Cependant les Saintains ne cessent d'implorer les Saintes en chantant leurs cantiques:

Reines du Paradis, maîtresses de la plaine d'amertume, vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets, mais à la foule pécheresse, qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de nos landes salée, si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la.

Les Saintes soufflent un peu de vigueur à la jeune fille, qui éprouve à la vue de Vincent une joie indicible. Elle lui rappelle le temps où ils échangeaient leurs propos sous la treille. Mais elle le console en l'assurant du bonheur qu'elle ressent dans son cœur. Elle entrevoit le chœur des Anges du bon Dieu. Elle lui dit que les Saintes lui ont fait entendre des choses ravissantes. Ces Saintes, elle les aperçoit de nouveau dans le lointain, qui viennent sur la mer dans leur robe de lin. Le prêtre lui donne la Communion, puis l'Extrême-Onction. Une dernière fois elle veut toucher la main de ses parents, car les Saintes approchent et lui font signe de venir vers elles. Maître Ramon et Jeanne exhalent leurs dernières lamentations.

Vincent crie qu'il ne comprend pas que les Saintes laissent ainsi mourir son amante. Mais Mireille les console tous en leur disant qu'elle ne meurt pas, qu'elle monte déjà dans la nacelle qui, avec les Saintes, va la conduire en Paradis. Maintenant elle est morte! Et les sanglots éclatent autour de son visage livide et de ses bras roidis. Et les Saintains finissent le cantique:

*A la foule pécheresse qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de nos landes salées, si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la....*

Mireille est morte. Mais elle est entrée dans l'immortalité. Belle fille des champs, tu as aimé dans tes quinze ans, tu as souffert au point d'être considérée comme une martyre de l'amour. Tu n'as fait que passer sur cette terre. Mais en quittant cette vallée de douleurs tu rejoins dans l'Empyrée tes sœurs immortelles qui t'ont précédée dans la vie, dans la souffrance et dans la mort prématurée, Antigone de Sophocle, Marguerite de Faust, Juliette, Elvire! Comme elles tu seras toujours pleurée! Malheur à ceux qui n'auront pas senti ta douleur et n'auront pas versé quelques larmes sur tes infortunes!

\* \* \* \* \*

## XIV

### COMMENT LE POÈME DE MIREILLE ARRIVA A LA GLOIRE

Cette œuvre merveilleuse ne tarda pas à conquérir la destinée ou, pour mieux dire, la gloire qu'elle méritait.

Certes, le poète était loin d'aspirer pour elle à l'admiration mondiale qui lui échet bientôt. Mistral écrivit *Mireille* en face de son mas, *au vent large*, pour se complaire à lui-même et charmer quelques amis qui étaient passionnés pour la langue provençale. Il n'avait d'autre ambition que de voir son œuvre applaudie en Arles, ancienne capitale romaine, où le génie provençal avait survécu, résistant à la rage de centralisation qui emportait tout. Mais voilà que *Mireille*, en peu de temps, fut traduite non seulement dans tous les dialectes du Midi de la France, mais encore en vers français par le premier Président d'Aix, Rigault. Puis elle fut traduite en allemand, en anglais, en espagnol, en catalan, en danois, en hongrois, en polonais, en russe, en suédois, en tchèque, et transcrite en braille pour les aveugles.

Il n'est pas sans intérêt de raconter les circonstances auxquelles elle dut de rayonner bientôt comme une étoile de première grandeur.

Donc l'œuvre s'acheminait vers sa fin, dans le silence, accompagnée par le bruit des faux des moissonneurs, le chant des cigales, le bêlement des troupeaux, le claquement des fouets des laboureurs, les chansons des magnananelles, lorsqu'un jour un poète, homme de lettres parisien, déraciné de sa Provence, Adolphe Dumas, originaire de Cabannes, qui eut son heure de célébrité, vint à Maillane pour la fête de sainte Agathe, en 1856, et alla faire une visite à Mistral qu'il savait être amateur de poésies provençales.

C'est en simple curieux, en dilettante et sur un ton quelque peu protecteur qu'il s'adressa à lui pour lui demander de lui indiquer les chants populaires provençaux qu'il pourrait recueillir afin d'être agréable au ministre Fortoul, qui les réclamait. Mistral, au cours de la conversation, se risqua à lui chanter les couplets de *Magali*.

Adolphe Dumas, émerveillé, lui demanda où il avait trouvé cette perle. Quand Mistral lui eut dit que ce chant était de lui et qu'il l'avait inséré dans un poème en douze chants qu'il venait d'achever, A. Dumas raila le jeune provençal qui s'obstinait à écrire dans cette pauvre langue. Il lui conseilla d'écrire plutôt en français:

— C'est en français, dit-il, qu'il faut désormais chanter les légendes et les occupations rustiques des paysans provençaux.

Mistral, qui avait conscience d'avoir vêtu comme une demoiselle la pauvre langue en haillons, invité par Dumas, n'hésita pas à lui lire un morceau de *Mireille*.

A. Dumas, cette fois, rendit les armes et dit à Mistral que puisqu'il jouait de cet instrument, il ne lui restait plus à lui, Dumas, désormais qu'à se taire. Il vit dans la langue qu'écrivait Mistral une langue à la fois pittoresque et harmonieuse qui pouvait donner la main à la langue de Dante et de Pétrarque.

Mistral comprit le parti qu'il pourrait tirer bientôt de cette entrevue, qui s'était produite bien à propos.

A quelque temps de là un jeune Marseillais qui fréquentait Fontségugne, Ludovic Legré, lui dit un jour:

— Je vais à Paris.... Veux-tu venir avec moi?

L'occasion était bonne.

Voilà notre rustique poète faisant son entrée dans la capitale avec son poème provençal dans sa valise.

Après quelques jours de farniente, lorsqu'on eut visité les principaux monuments, Mistral alla rendre à Adolphe Dumas la visite que l'écrivain parisien lui avait faite à Maillane. Dumas, charmé de revoir son poète provençal, lui demanda si son poème était terminé....

Et Mistral lui proposa de lui donner lecture des premiers chants.

Dumas qui, dans son enfance, avait vécu au sein des paysages que le poète faisait passer sous ses yeux dans son idiome enchanteur, laissa voir, dès la lecture des premières pages du manuscrit, les émotions qu'elle lui suscitait.

Après le quatrième chant il arrêta le poète en disant:

— Demain nous poursuivrons cette lecture; mais si votre poème s'en va toujours avec ce souffle, vous pourrez gagner une palme plus belle que vous ne pensez.

Les jours suivants s'acheva la lecture, pendant laquelle Dumas dut aller d'émerveillement en émerveillement. Car c'est certainement sous l'empire de l'impression profonde que le poète avait faite sur son âme qu'il écrivit au directeur de la *Gazette de France* la lettre que voici:

*La Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles: mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion.

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains; il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité qui n'a que l'ambition d'être juste.

Cette lettre ébouriffante, dit Mistral lui-même, fut accueillie par des lazzis:

— Allons, disaient certains journaux, le mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème nous verrons si ce sera autre chose que du vent.

Mistral, avant de quitter Paris, alla saluer A. Dumas qui, heureux de constater que la bombe qu'il avait lancée avait produit son effet, engagea son poète à retourner en Avignon pour faire imprimer son poème.

Mais, avant de le laisser partir, il l'avait présenté à Lamartine qui, à cette époque, ne faisait plus que des travaux de critique littéraire.

Il rédigeait, pour vivre, son *Cours familier de littérature*.

Le poète des *Méditations* ne tardera pas à raconter, dans son *40me Entretien*, l'impression produite sur lui par la visite du poète et la lecture de sa grande œuvre.

Rentré à Maillane, Mistral porta son poème à la librairie Seguin et envoya à Lamartine un exemplaire de sa première édition. Inutile de dire l'accueil qui fut fait à l'épopée provençale par les poètes provençalisans et... par les autres.

Ce fut bientôt le tour de Lamartine qui avait enfin lu et relu avec avidité, sans le quitter un instant, le poème qu'il avait attendu avec un sentiment de curiosité.

Il avait été charmé dès la première entrevue par l'aspect de ce jeune paysan, dont l'abord simple contrastait avec la majesté de la taille, la grâce de la conversation et l'élévation naturelle des sentiments. La conversation s'était prolongée longuement tant le poète des *Méditations*, dont les minutes étaient précieuses, avait été captivé par l'étrange personnage que la Provence lui envoyait.

La lecture de l'œuvre attendue n'avait pas déçu ses espérances. Aussi la longue étude qu'il lui consacra dans son *40me Entretien* fut-elle comme le coup de clairon qui éveille les troupes endormies et rappelle celles qui sont dispersées. Il disait qu'au milieu de notre poésie artificielle affadie, de notre société utilitaire qui semblait ne plus laisser aucune place aux accents de la nature, un Homère était né qui avait, en Provence, enfanté une nouvelle *Odyssée*. Il insinuait que c'était désormais à cette source fraîche qu'il allait falloir s'abreuver.

La faible analyse que nous avons présentée et qui n'a d'autre prétention que de rappeler au lecteur un poème qui lui est familier, peut servir à prouver que la qualification d'*Odyssée* provençale n'est nullement exagérée.

Car, de même que lorsque nous voulons revivre toute la vie grecque intime et familiale du Xme siècle avant Jésus-Christ, c'est l'*Odyssée* que nous relions, de même, un jour, quand le temps, cet insigne larron, aura bouleversé nos traditions, nos mœurs, nos croyances, c'est dans *Mireille* qu'on les retrouvera....

Alors on écrira des volumes sur chacune des strophes. Mistral me répétait souvent:

*Quand saren mort, gravataran.*

On n'attribuera pas un mince honneur à Lamartine pour avoir crié à la France étonnée que la Provence lui avait donné un grand génie.

Et si les œuvres d'Adolphe Dumas s'effacent de la mémoire des hommes, son nom survivra parce que, comme le dit Mistral, il a fourni à *Mireille* le billet de passage entre Avignon et Paris.

En publiant sa seconde édition à la librairie Lemerre, Mistral dédia son œuvre à Lamartine, et plaça en tête ce quatrain extrait de la longue épître qu'il lui envoya:

Je te consacre Mireille. Elle est mon cœur, elle est mon âme  
C'est la fleur de mes ans.  
C'est un raisin de Crau qu'avec toute sa rame  
Te présente un paysan.

Maillane (B-du-R.), 8 septembre 1859.

Quand le grand poète mourut en 1869, Mistral exhala sa douleur dans des strophes aussi touchantes que belles. Nous les analyserons plus loin.

## XV

### POURQUOI MISTRAL SE FAIT LE DÉFENSEUR DE LA LANGUE DU TERROIR

Avant de continuer à étudier l'œuvre de Mistral, il convient de se poser cette question:

— Pourquoi a-t-il écrit en provençal? Pourquoi s'est-il fait le défenseur de la langue du terroir?

Mistral a voulu écrire en provençal parce que c'est en provençal qu'il a bégayé les premiers mots qu'il a été capable de prononcer, parce que c'est en provençal qu'il a toujours entendu parler autour de lui. Cela lui indiquait suffisamment que le provençal était la suite, la continuation d'une tradition ininterrompue. Il en résultait que cette langue donnait aux choses qui l'entouraient un relief qu'aucun autre langage ne pouvait rendre. Puisque c'est dans cette langue que tous les objets, toutes les idées, tous les sentiments avaient toujours été désignés et exprimés avant lui et autour de lui, pouvait-il emprunter à un autre le moyen de les exprimer?

Puis il voulait, par son exemple, que l'on continuât à parler et à écrire dans ce langage, parce qu'il y a dans les mots de notre dialecte une magie mystérieuse qui fait que nous nous attachons au pays qui les a produits. Et ce que le poète souhaitait c'est qu'on voulût, le moins possible, se séparer de ce pays. Or c'est de cet attachement particulier de chaque individu à son pays natal, au pays des ancêtres, qu'est faite la patrie: *terra patria*... la terre des pères....

Ainsi Mistral, en faisant revivre la langue, conservait le sentiment patriotique.

Il préparait les générations futures à mieux défendre le sol natal.

De plus il accomplissait une œuvre profondément littéraire. On sait que si la branche produit le fruit, c'est la racine qui nourrit la branche. Il ne faut donc pas laisser se dessécher la racine. Or la racine des langues est dans le sol qui les crée: c'est le sol qui leur conserve la vie, comme le sol conserve la vie de toutes les choses. Les paysans, enfants du sol qu'ils cultivent, alimenteront éternellement les langues. Grâce à l'intérêt qu'ils portent aux choses et à la vivacité de leurs impressions, ils éprouvent le besoin de traduire leurs sentiments d'une manière pittoresque.

Mistral comprenait que si les enfants du pays cessaient de parler leur langue, ils cessaient, du coup, de traduire exactement les impressions des phénomènes de la nature. C'est bien ce qui s'est produit peu à peu.

Il a dit bien souvent (et nous le lui avons entendu répéter), que les enfants de sa génération savaient les noms de toutes les espèces d'oiseaux, d'animaux, d'arbres, de plantes qui se trouvaient autour d'eux. Il constatait, au contraire, que les enfants élevés dans les écoles où l'on ne devait parler que français, ne savaient plus exprimer aucune de ces choses et désignaient les objets non plus par leur nom, mais par un terme vague quelconque....

Mistral, en écrivant en provençal, en défendant les dialectes provinciaux, aboutissait à sauver la littérature d'une décadence irrémédiable.

Donc fidélité aux traditions, ambitions patriotiques et littéraires, tels étaient les sentiments qui étaient au cœur du poète. On sera forcé de reconnaître que c'est grâce à ces sentiments que son œuvre a exercé une influence profonde. Car ces sentiments il les a entretenus autour de lui dans l'âme de ceux qui les possédaient déjà et les a fait renaître dans l'âme de ceux qui les avaient oubliés.

## XVI

### **ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES PROVENÇAUX QUI SE PRODUISENT PARALLÈLEMENT A LA COMPOSITION DE MIREILLE, DE 1850 A 1855. — PARTI QUE MISTRAL SAIT EN TIRER GRACE A SON GÉNIE. — MOUVEMENT LITTÉRAIRE PROVENÇAL QU'IL VA PROVOQUER.**

Nous avons vu Mistral à Aix (de 1849 à 1851) provençalisant avec son ami Anselme Mathieu. Pendant qu'il continue à s'initier au Gai-Savoir, Roumanille, en Avignon, donne aux amateurs de provençal ses *Pâquerettes* et publie un journal, *La Commune*, qu'il remplit de dialogues satiriques anti-républicains, et il invite tous les jeunes à alimenter de leurs productions provençales le rez-de-chaussée de sa feuille.

De ce rez-de-chaussée est sortie une anthologie, *Les Provençales*, dont Saint-René Taillandier, professeur de littérature française à la Faculté de Montpellier, écrivit la préface quand l'ouvrage parut en 1852.

A quelque temps de là un congrès de poètes provençaux se réunit à Arles. L'idée de ce congrès naquit d'une correspondance que les poètes, parmi lesquels le jeune Mistral, ne cessaient d'entretenir sur la langue provençale et ses productions. C'est Roumanille et Gaut qui le provoquèrent. Il se tint dans une salle de l'ancien archevêché, sous la présidence du docteur d'Astros, doyen d'âge des troubadours de ce temps. Là firent connaissance Aubanel, Aubert, Bourelly, Cassan, Crousillat, Désanat, Garcin, Gaut, Gelu, Giéra, Mathieu, Roumanille et d'autres. Au congrès fut

invité Moquin-Tandon, professeur à la Faculté de Toulouse. On voit que l'œuvre commençait à s'étendre. Moquin-Tandon était chargé par Roumanille d'inviter Jasmin, le grand poète gascon d'Agen.

Or voici ce que répondit Jasmin:

— Puisque vous allez à Arles, dites-leur qu'ils auront beau se réunir quarante et cent, jamais ils ne feront le bruit que j'ai fait tout seul, paroles qui donneraient à croire que Jasmin, avec son génie incontestable, n'était dans le fond qu'un inconscient et qu'il ne voyait pas l'importance de l'œuvre qu'entreprenaient Mistral et les poètes du Midi provençal. S'il en avait senti toute la portée, il se serait sans doute hâté de se joindre à cette pléiade de provençaux, au lieu de ne voir dans ce congrès qu'une occasion pour les poètes de faire du bruit.

Mistral, dans sa vieillesse, en écrivant ses *Mémoires*, rappelle qu'après ce congrès, quand il vit le jour renaître il était dans le ravissement.

— Dans ses yeux de jeune homme resplendissaient déjà les *sept rayons de l'Etoile*.... Ce congrès avait trop bien réussi, nous dit Mistral lui-même, pour ne pas se renouveler. Cette fois l'assemblée se tint à Aix, sous l'impulsion de Gant, poète d'Aix. Elle porta le nom de *Festival des Trouvères*. Il fut deux fois plus nombreux que celui d'Arles; le barde breton Brizeux lui adressa son salut dans des vers touchants. Le barde, qui chantait les légendes de *Merlin* l'enchanteur, unissait sa voix à celle des résurrecteurs de l'idiome provençal pour encourager et célébrer le triomphe de la décentralisation provinciale.

Il s'écriait:

Non, tu ranimeras l'idiome sonore,  
Belle Provence, à son déclin;  
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore  
La voix errante de Merlin.

La fête fut des plus solennelles. On chanta en provençal:

Trouvères de Provence  
Pour nous tous quel beau jour!  
Voici la renaissance  
Du parler du Midi....

Le président d'Astros ouvrit la séance en langue provençale. Les poètes chantèrent et récitèrent les meilleurs morceaux de leur cru. Mistral récita: *La Fin du Moissonneur*. Emile Zola, alors jeune écolier à Aix, assistait à la séance.

Et plus tard, en 1892, à la Félibrée de Sceaux, prononçant un discours il rappelait l'impression profonde que ce Congrès d'Aix avait laissée dans son âme.

Ces faits, auxquels Mistral fut simplement mêlé et dans lesquels il n'a joué qu'un rôle effacé à cause de sa jeunesse (il avait à peine vingt-deux ans), nous ne les racontons que pour montrer comment il va bientôt savoir en tirer parti. Car nous allons le voir grouper toutes ces forces qui, sans lui, seraient restées dispersées.

Ces réunions furent, en quelque sorte, la préparation à la réunion de Font-Ségugne, où furent jetées, grâce à Mistral, les assises de l'œuvre de résurrection que, jusqu'ici, on n'entrevoit que vaguement.

## LA REUNION DE FONT-SEGUGNE

(21 mai 1854)

Font-Ségugne est une jolie bastide sise près de Gadagne. Son nom lui vient d'une source qui coule près du castel: endroit délicieux, dit Tavan, pour aimer. C'est dans ce nid d'amour que devait éclore, un beau jour du mois de mai, la poésie provençale. C'est là que se trouvèrent réunis, le 21 mai 1854, Paul Giéra (un esprit railleur qui signait Glaup, anagramme de Paul G.), Roumanille, qui avait été le premier conseiller de Mistral, Aubanel, qui allait publier sa *Grenade*, Anselme Mathieu, le troubadour chevaleresque toujours amoureux de l'idéal et des jolies filles, Brunet, qui rêvait de voir sur la terre le Paradis terrestre, le paysan Tavan, qui chantait en suivant sa charrue, et Frédéric Mistral.

A table on revint sur le chapitre tant de fois ressassé des moyens à employer pour rendre la gloire à l'idiome provençal délaissé et méprisé. On regretta que les deux congrès précédents n'aient abouti à aucun résultat satisfaisant.

Les sept poètes de Font-Ségugne décidèrent donc de prendre à eux seuls la direction du char qui, jusque-là, était allé cahin-caha et menaçait de s'embourber dans les ornières; car les réformes proposées auraient été mal accueillies.

— Mais puisque nous faisons corps neuf, s'écria Glaup, il nous faut un nom nouveau. Trouvères, troubadours, s'ont des termes décatis.

Mistral trouva l'enseigne nouvelle. Il raconta une vieille légende qui dit que la quatrième douleur que la Vierge Marie souffrit pour son fils, c'est quand elle le perdit et le trouva dans le Temple en train de disputer avec les *sept félibres* de la Loi.

— Les *sept Félibres* de la Loi, mais c'est nous, s'écrièrent les convives.... Va... pour *Félibres*.

Glaup but à la santé des *Félibres*.

— Mais la Loi, qui la fera? dit Glaup.

— C'est moi, dit Mistral, quand je devrais y consacrer vingt ans de ma vie.

Nous allons donc voir Mistral s'atteler à la rude besogne de la confection du Dictionnaire qui porta le nom de *Trésor du Félibrige*, ou dictionnaire de la langue provençale.

Dans cette réunion fut décidée aussi la publication de l'*Almanach Provençal*, recueil d'anecdotes, de chansons, destiné à être le trait d'union des félibres avec le peuple.

Le 21 mai étant le jour de la fête de sainte Estelle, on la prit comme la patronne du Félibrige. Et de même qu'autrefois les mages, on salua l'*Etoile* qui devait conduire l'œuvre à sa mystérieuse destinée.

D'autre part, comme les félibres étaient au nombre de sept, l'*Etoile* à sept rayons fut l'emblème du Félibrige.

L'*Almanach* parut l'année suivante, en 1855, précédé du chant de triomphe, qui était la préface de l'œuvre. Nous citons en provençal la strophe refrain:

*Sian tout d'ami, sian tout de fraire*  
*Sian li cantaire dóu païs.*  
*Tout enfantoun amo sa maire*  
*Tout auceloun amo soun nis.*  
*Noste cèu blu, noste terraire*  
*Soun pèr nous autre un paradis, etc.*

On comprend que cette réunion, où s'élabora ce travail de géant, n'avait rien de triste. Et ce n'est pas seulement dans cette table de Font-Ségugne que se manifesta cette gaieté.... Que de fois les poètes provençaux se sont attablés chez Roumanille, sous sa treille de Saint-Rémy, chez Aubanel, chez Mistral, chez les autres!...

Là, à travers les propos les plus joyeux, se sont développées les idées les plus profondes.

C'est de ces agapes que sont sortis la plupart des contes charmants qui remplissent l'*Almanach Provençal*.

## XVII

### **COMPARAISON DU SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ LES POÈTES PROVENÇAUX, ET CHEZ MISTRAL EN PARTICULIER, AVEC LE MÊME SENTIMENT CHEZ LES ROMANTIQUES.**

De ce qui précède il résulte que les poètes provençaux n'étaient pas des mélancoliques et des pessimistes. Leurs œuvres n'étaient pas enfantées dans la tristesse et le désenchantement. Ceci nous amène à reconnaître que le sentiment de la nature qui est répandu dans leurs contes et leur poésie présente un caractère un peu différent de ce même sentiment chez leurs contemporains romantiques. Pour citer

particulièrement Mistral, comme exemple, il est agréable de constater qu'il aime la nature et la dépeint sans une arrière-pensée de regret et de mélancolie. Il l'aime parce qu'elle est belle et qu'elle nous donne, avec ses fruits et tous les autres aliments dont nous vivons, la joie et la gaieté. Il l'aime comme l'enfant aime sa mère qui lui donne son lait, ses soins et ses caresses.

Aussi est-ce la joie dans l'âme qu'on lit, dans *Mireille* et ses autres ouvrages, les moindres descriptions et réflexions que provoque chez lui la vue de la nature sous quelque aspect qu'elle se présente.

On s'y arrête avec plaisir. On les commente avec complaisance, le sourire aux lèvres. Et quand on quitte le livre on garde une sensation de fraîcheur. On éprouve un sentiment de calme. On a le cœur rasséréné.

En lisant les Romantiques, dont J. J. Rousseau nous offre comme le premier modèle, en lisant aussi les Parnassiens qui en sont issus, si nous sommes charmés d'y trouver le goût de la nature qui fait généralement défaut à la plupart des classiques de l'âge précédent, nous ne pouvons pas ne pas constater que les peintures de la nature n'y sont pas sans mélange. Elles laissent voir, à tout instant, une arrière-pensée d'amertume. Le philosophe du XVIII<sup>me</sup> siècle ne semble-t-il pas nous faire partager son aversion pour la vie en société? S'il se trouve si bien au sein de la solitude que lui offre la campagne, c'est qu'il pense beaucoup de mal des hommes. N'avons-nous pas le droit de douter des joies qu'il prétend éprouver? Ses déclamations, son exaltation lyrique nous empêchent de goûter pleinement les charmes de très riches descriptions. En lisant les descriptions analogues, — familiales ou exotiques — que nous offrent en mille endroits Chateaubriand, Lamartine, V. Hugo, Musset, A. de Vigny, Leconte de Lisle, ne sommes-nous pas assombris, assez souvent, par la tristesse qu'elles nous laissent dans l'âme?

A Chateaubriand la nature rappelle sans cesse la fuite éternelle des choses. De là vient en partie l'incurable ennui qu'il avoue, dont il souffre (*tædium vitæ*).

Ce sentiment, nous le retrouvons dans maintes poésies des autres romantiques, qui ont subi plus d'une fois son influence.

Ils s'affligent de constater que, tandis que nous passons, la nature est éternellement belle. Ce sentiment engendre chez quelques-uns des pensées attristantes. Lamartine, s'évertuant à chercher dans la nature quelque consolation après la mort d'Elvire, n'y trouve *ni charme ni transport*.

Il s'écrie bien un moment:

Viens, la nature est là qui t'invite et qui t'aime.

Mais nous sentons trop que ce cri est forcé.

Ne trouvons-nous pas des sentiments analogues dans V. Hugo et dans Musset, en lisant la tristesse d'*Olympio* et les *Nuits*?

Quant à A. de Vigny, ne se débat-il pas pour se prouver à lui-même que la nature ne saurait lui offrir un adoucissement à ses maux? Il proclame que la nature *est une tombe et non pas une mère*, et que le cri d'amour que certains de ses contemporains se

sont décidés quelquefois à pousser devant la nature il se refusera énergiquement à le faire entendre.

Ne semble-t-il pas partager ses sentiments, Leconte de Lisle, ne trouvant dans la nature, qu'il dépeint avec une indifférence affectée, ni joie ni tristesse:

Rien n'est triste ou joyeux?

(Poème: *Midi*).

Voilà pourtant les poètes qu'on loue d'avoir ramené dans notre littérature le sentiment de la nature qui nous charme chez les Anciens.

Mais que nous sommes loin avec eux de ce même sentiment vu dans Homère, Sophocle, Aristophane, Théocrite, Virgile et Horace, à côté desquels la littérature romantique nous apparaît comme une littérature malade!

Pour retrouver vraiment la santé des Anciens, il nous faut arriver à Mistral qui, ayant vécu, comme eux, au sein de la vie rustique, en a senti et décrit les charmes avec une touchante sincérité. Aussi son œuvre nous paraît-elle saine comme les paysans qui l'ont inspirée.

## XVIII

### MORT DU PÈRE DE FRÉDÉRIC MISTRAL

Nous voici en 1855. Pendant que les strophes du poème de *Mireille* se déroulent dans la joie, ce qui sera bientôt le *Félibrige* naît et commence à prendre corps.

Cependant cette année 1855 est pour le poète un sujet de profonde tristesse. Son père, qui était devenu complètement aveugle, meurt au mois de septembre.

Mistral raconte dans ses *Mémoires* avec une émotion pénétrante la fin de cet honnête homme qui s'éteignit pieusement après une longue vie de travail. Ayant reçu les derniers sacrements, à sa famille réunie autour de son lit, dit Mistral, il adressa ces dernières paroles:

— Mes enfants, allons, je m'en vais; et à Dieu je rends grâce pour tout ce que je lui dois: ma longue vie et mon labeur qui a été béni.

Ensuite il appela Frédéric et lui dit:

— Frédéric, quel temps fait-il?

— Il pleut, mon père....

— Eh bien, lui dit-il, s'il pleut il fera beau temps pour les semailles.

Et, dit Mistral, il rendit son âme à Dieu. Ainsi la dernière parole de maître François Mistral est une parole d'espérance à la pensée que le blé du bon Dieu germera copieusement et préparera une abondante récolte que les enfants moissonneront quand le père ne sera plus. Le paysan voit par delà la tombe.

Son œuvre de paix se continuera dans les champs féconds qu'il a arrosés de sa sueur.

La mort de son père causa à Mistral une grande douleur, d'abord parce qu'il avait pour lui une profonde vénération, ensuite parce que cette mort allait apporter dans sa vie de pénibles changements.

Ce mas du Juge, où il était né, où il avait éprouvé les plus douces émotions durant son enfance et sa jeunesse, où il avait été si heureux de vivre en compagnie des laboureurs, des moissonneurs et des pâtres, ce mas, où il avait conçu son grand poème de *Mireille*, il était obligé désormais de le quitter. Car, à la suite du partage du bien, il ne tomba pas dans son lot.

La douleur de cette séparation, la nostalgie du mas paternel, il les a exprimées dans ce vers de *Mireille*:

Comme au mas, comme au temps de mon père, hélas! hélas!

(*Mireille*, ch I).

Il vint donc habiter avec sa mère dans une maison de Maillane qui lui était échue. C'est dans cette maison, dite Maison du Léopard, qui se trouve à l'entrée du village, que nous allons le suivre. C'est là qu'il met la dernière main au poème de *Mireille*, dont nous avons mentionné la publication. C'est là que, quelques années plus tard, il composa *Calendal*.

## XIX

### LE POÈME DE CALENDAL

Après avoir fait revivre, comme il vivait en son temps, le coin de la Provence où il est né, Mistral éprouve le besoin de remonter plus haut et de faire entendre le chant de revendication de la Race.

Cette Race, Mistral en a senti la force, la vigueur, la puissante vitalité. Cette Race, malgré les efforts qu'on a faits pour l'altérer, a subsisté. Elle persévère dans son être. Elle ne regrette pas, certes, d'appartenir à la France. La France, elle l'a défendue maître Ramon et maître Ambroise, le père de Mireille et le père de Vincent, en sont des preuves vivantes. L'un a entendu gronder le canon, en suivant Napoléon dans les Grandes Guerres, l'autre, sur le pont de son navire, a affronté vaillamment la mort sous les ordres du bailli de Suffren. Mais, après avoir fait leur devoir de patriotes, ils sont revenus l'un dans son champ, l'autre sur les rives du Rhône, dans sa modeste cabane, pour vivre en provençaux fidèles à leur devoir.

D'où vient cette obstination? Le poème de *Calendal* va nous répondre.



## CHANT I

### LES PRINCES DES BAUX

Le poète, en commençant cette grande œuvre, invoque, cette fois, la Provence elle-même, dont l'âme l'inspirera. Car il admire la Provence d'avoir participé à la guerre des Albigeois... c'est-à-dire d'avoir compris que, dans cette lutte, il y allait de la liberté et de la civilisation méridionale, dont Toulouse était la capitale. La Provence vit clairement que l'hérésie était un prétexte, qu'en vérité le Nord, jaloux de la beauté et de la gloire du Midi, avait travaillé à l'asservir.

Après son invocation le poète annonce qu'il va raconter l'histoire héroïque d'un pauvre pêcheur de Cassis, devenu un héros parce qu'il a été dans tous ses actes porté par l'amour d'Estérelle. L'auteur nous représente celle-ci sous la forme d'une jeune fée, étourdissante de beauté, qui va d'escarpement en escarpement, les cheveux d'or dénoués et fouettés par la brise marine. Elle incarne la Provence. C'est donc l'amour de la Provence qui animera Calendal.

Celui-ci, assis à côté d'Estérelle sur le rocher de Cassis, raconte à sa belle les exploits qu'il a accomplis pour mériter sa main, qu'Estérelle paraît peu disposée à lui accorder.

Il espère enfin ébranler son cœur en lui disant que pour lui être agréable il lui offrirait, au péril de ses jours, les Comtés de Provence et de Forcalquier. Mais Estérelle lui déclare, le visage en larmes, qu'elle ne peut pas, hélas! accueillir comme elle le voudrait, malgré l'amour qu'elle a pour lui, sa proposition de mariage. Elle ne lui en dit pas la raison.

Elle se contente d'ajouter: — Va-t-en.

Alors le jeune amant, beau comme un dieu, se dresse fièrement et reproche à la fée Estérelle de l'avoir trompé. Si elle trouve bon d'affrioler les poursuivants pour les jeter ensuite dans le désespoir, il ne reste à Calendal qu'à se précipiter dans le sombre refuge de la mort. A cette résolution désespérée de l'amant, Estérelle s'élance à son cou pour l'empêcher de la réaliser. Au milieu des transports surnaturels que représente cette scène douloureuse, l'amant obtient l'aveu qui explique le refus. Elle est mariée.

— Mais qui es-tu? demande alors le jeune homme.

Sur ce mot, la jeune femme l'invite à le suivre. Calendal la suit d'un pas égal, mais de loin, comme on suit un Séraphin.

Les voilà maintenant sous une grotte splendide, qui est le palais d'Estérelle.

Commençant son histoire, elle dit à Calendal qu'il a dû voir sur la porte du Château de Cassis l'Astre qui y est gravé. Ce sont les armes traditionnelles des Baux, la première des grandes familles de Provence.

Race d'aiglons, jamais vassale  
Qui, avec les pointes de leurs ailes,  
Effleurèrent les hauteurs de tous les châteaux.

Ils comptaient parmi leurs aïeux le mage Balthazar. De là venait dans leurs armoiries la belle Etoile de seize rayons. Ils étaient en guerre toujours, toujours prêts à partir pour quelque conquête.

A leur retour, c'étaient des fêtes à n'en plus finir. Ici Estérelle décrit magnifiquement les fêtes de jadis elle ressuscite en imagination les illustres princesses d'antan et s'écrie dans son imagination:

Les thymes eux-mêmes ont conservé l'odeur  
De vos traces; et il me semble  
Que je vois encore guillerets,  
Courtois, coureurs et guerroyeurs,  
Que je vois à vos pieds chanter les troubadours.

Elle nous fait assister à une cour d'amour à laquelle prennent part Vidal de Castellane, Raimbaud d'Orange et d'autres. Nous croyons entendre chanter le charmant troubadour qui s'est arrêté au château.

Par la bouche d'Estérelle, Mistral exhale ici le regret de cette civilisation brillante où les troubadours chantaient la beauté des châtelaines dans cette langue harmonieuse dont un sort cruel a brisé l'essor au milieu de son plein développement. Nous le verrons dans d'autres poèmes, surtout dans la *Reine Jeanne*, renouveler l'expression de ses regrets. Ici il revêt ses sentiments des couleurs les plus chatoyantes de sa poésie, qui nous force à nous associer à ses pensées....

Estérelle rappelle en effet *les tensons*, *les pastourelles*, *les ballades*, *les sirventes*, dont les troubadours charmèrent autrefois châtelains et châtelaines.

C'est avec mélancolie qu'Estérelle reporte son imagination vers ce passé joyeux dont la disparition lui inspire quelques réflexions sur les vicissitudes des grandeurs humaines.

— De tel qui fleurit et qui porte sceptre demain la race mendiera vagabonde.

En effet, un beau jour les terres baussenques s'écroulèrent pour avoir voulu trop loin étendre leur domination. Car la destinée du Château était qu'il ne devait pas posséder plus de soixante-dix-neuf places fortes. Les seigneurs des Baux eurent le tort de lever l'étendard contre les Barcelonais. (La couronne de Provence échut au prince Barcelonais. Or une fille du roi d'Arles et comte de Provence de la dynastie des Bosons avait épousé un seigneur des Baux, tandis qu'une autre avait épousé Bérenger, comte de Barcelone). Ils furent vaincus. Maintenant ils dorment étendus sous les dalles des chapelles.

Un pauvre rejeton, une fille, reste de cette race chevaleresque, et cette fille c'est moi, dit Estérelle.

A ce mot, Calendal répond qu'il a compris qu'elle était née sur quelque cime lumineuse. Il veut savoir qui la fait souffrir, qui la contraint à cette vie errante. Le chant suivant va nous l'apprendre.

## CHANT II

### LE COMTE SÉVÉRAN

Elle raconte donc qu'elle vivait tranquille et solitaire au château d'Aiglun, seul reste de l'opulence de ses ancêtres.

Libre, elle parcourait à cheval les montagnes. Elle était recherchée par les nombreux galants, descendants des grandes familles, qui aspiraient à sa main. Un jour, un cavalier qui vint à passer à son château, au milieu des éclairs et des tonnerres, fut reçu par elle. Estérelle, qui avait été jusque-là inflexible, se laissa prendre aux airs conquérants du mystérieux jouvenceau qui l'enjôla par les paroles les plus étourdissantes. Il parlait si bien ce provençal! nous voulons dire qu'il exprimait brillamment sa pensée. Car il développait cette thèse trop commune que la Force prime le Droit et qu'il aimait mieux être loup. Mais dans cette circonstance le loup ne voulait manger la belle que de baisers. Estérelle dit que, dans son inexpérience, elle se laissa prendre aux phrases insensées du galant. Il se flattait, en effet, avec une armée de bandits, de faire la guerre au roi de France. Bref, le comte Sévérán (c'était son nom) était le chef d'une bande nombreuse de fameux contrebandiers qui, du comté de l'Argentière à Nice, détraoussaient les passants et vivaient de rapines. De fait, le ton présomptueux du bandit rappelle à Estérelle l'antique énergie de ses ancêtres des Baux, mais dans leur beau rôle, lorsqu'ils venaient exiger le redressement des torts devant l'empereur d'Allemagne.

Le comte Sévérán, dit Estérelle, lui fait croire qu'elle peut le relever, le rendre héroïque dans le bien comme ses ancêtres, si elle consent à s'unir à lui. Elle n'ose dire: non. On se marie.

Le Jour des noces, il désigne par leur nom les Convives. Ils portaient tous des noms bizarres. Le vin faisait tourner les têtes.

Au milieu des compliments et des discours qu'on adressait à Estérelle, un étrange personnage, vêtu en mendiant, entre dans la salle du festin. Il dit qu'il cherche son fils. (Son fils c'était le comte Sévérán). Le vieillard voulait connaître sa bru. S'adressant à celle-ci, il lui déclare qu'elle a épousé un capitaine de brigands.

Aussitôt elle quitte l'imposteur et sa bande, en les maudissant. Elle part, dit-elle, impétueuse, à la *desesperado*. La voilà en marche, en marche vers l'affranchissement. Elle décrit à Calendal ses courses éperdues à travers les monts et les vallées. C'est

ainsi qu'elle arrive au mont Girbal, près de Cassis, où l'a rencontrée Calendal. C'est là qu'elle a établi son séjour. La vue est belle et s'étend au loin. La forteresse est inaccessible et la grotte souterraine est d'une fraîcheur délicieuse l'été, et un abri agréable l'hiver. La princesse languit d'ennui. Mais elle est libre. Elle invite de nouveau Calendal à fuir.

Calendal, furieux, jure de la venger. Il fera périr le comte Sévéran ou il mourra. Il lui promet de ne commettre aucune action infâme et, s'il le faut, de mourir en brave! Calendal part pour affronter le brigand des forêts.

### CHANT III

#### CASSIS

Dans le chant III Mistral nous dépeint la marche de Calendal à travers la Provence, tandis qu'il se rend au château d'Aiglun.

Nous partageons sa joie d'aller mourir pour son amante ou de l'arracher aux griffes du tyran. Cette pensée lui fait trouver plus beaux les pays qu'il traverse et que le poète décrit avec transport en les caractérisant de quelques traits justes et ineffaçables. Mistral nous communique le sentiment d'admiration qu'il éprouve pour son pays de Provence. Nous n'hésitons pas à affirmer qu'aucun écrivain, romancier ou poète, n'a dépeint le pays du Var, que baigne la mer, avec autant d'enthousiasme poétique que l'a fait Mistral. Et, chose regrettable, ils sont rares assurément les habitants du Var qui connaissent les éclatantes peintures que Mistral a faites de leur pays. Mais tout vient à son heure. Le jour arrivera où, dans toutes les écoles, des morceaux choisis de Mistral mis entre les mains des enfants, apprendront aux générations futures les beautés du pays varois chanté par le poète.

Donc, tendant le jarret, Calendal continue à s'élancer dans l'inconnu, méditant la vengeance de l'honneur et l'écrasement de l'opprobre. Le voilà dans les gorges de l'Estéron. Aussitôt il fait retentir le vallon du mugissement de sa conque. Le comte Sévéran était en train de se récréer au plaisir de la chasse, tandis que ses compagnons et ses dames de joie, couchés dans un pré verdoyant, faisaient la méridienne sur l'herbette.

Au bruit de la conque on se retourne. On s'aborde, on se salue. Mais le comte Sévéran reproche à Calendal de s'être introduit dans son *défens*. Et Calendal de répliquer que les chemins sont au public.

Il s'ensuit une série de ripostes vives à la suite desquelles le capitaine des bandits, séduit sans doute par l'allure vive de l'étranger, lui propose de l'enrôler dans sa troupe, en lui vantant les charmes de la vie qu'il mène désormais.

A quoi Calendal répond qu'il vise plus haut.

Une gentille brunette de la troupe croit qu'il est amoureux. Le comte alors lui offre le choix parmi ses blondes et ses brunes. Calendal en fait fi... Le comte invite ses compagnons à chasser les oisillons. Puis on retourne et l'on prie le jeune damoiseau de raconter quelque histoire. Car on l'a retenu à souper. La proposition est acceptée. Et Calendal ne fait pas difficulté de commencer le récit de ses aventures, afin de prouver à Fortunette, la gentille brunette qui a deviné qu'il était amoureux, que, ma foi, il n'avait pas tort de ne pas vouloir se laisser séduire par les belles qui l'entouraient, parce qu'il avait une maîtresse plus belle encore.

Après avoir préparé son auditoire à prendre patience (car la séance devait être longue), au milieu du cercle qu'on fait autour de lui et que préside le comte, il commence par déclarer qu'il est *provençal*.

Grand mot... très grand mot, devons-nous ajouter, mot immense, indéfinissable! Car il veut dire que Calendal est la Race, la Race toujours vivante, qui va s'exprimer par sa bouche, et non seulement s'exprimer, mais agir! non seulement agir, mais faire des miracles, accomplir des merveilles d'héroïsme pour conquérir sa belle! Et sa belle, quelle est-elle? Elle est la survivance de la Provence, puisqu'elle est la descendante pure des princes des Baux qui ont versé leur sang pour défendre la Race!

Cette digression nous paraît nécessaire pour préparer le lecteur à bien comprendre le récit lyrique et épique de Calendal.

Écoutons-le bien. Calendal, l'âme collective de la Provence, va nous dire:

— On veut me tuer, mais je ne veux pas périr... et je ne périrai pas.

Calendal ajoute qu'il est de Cassis.

De Cassis il vante le terroir, quoique pauvre. Il en vante surtout le vin. De Cassis il célèbre le site magnifique en face de la mer luisante. Il en glorifie le petit peuple joyeux, surtout lorsque ses pêcheurs partent pour la pêche. Calendal nous décrit en effet les pêches abondantes que savent faire les Cassidiens avec les multiples engins qu'ils manient si habilement. Le chant se termine par la légende du *Poisson de saint Pierre*, si bon pour la bouillabaisse.

## CHANT IV

### LA FÉE ESTÉRELLE

Calendal, poursuivant son récit, parle de son père, qui fut consul des Martigues et prud'homme de Cassis, et qui lui prédit qu'il pourrait un jour revoir la gloire dont il se couvrit. Il raconte qu'à la veillée, tandis qu'on préparait les filets, son père, homme de savoir, lisait l'histoire de la Provence.

Grâce au récit du jeune homme nous parcourons les phases par lesquelles est passé le pays provençal, depuis les temps reculés des Ligures et des Cavares jusqu'aux temps modernes.

Nous revivons l'avènement à Marseille des Grecs de Phocée, la pénétration de la civilisation romaine, l'établissement du Christianisme, l'invasion des Barbares. Nous nous émerveillons avec le narrateur, en présence de l'éclat de la civilisation méridionale sous les Raymond Bérenger de Toulouse. Nous nous attristons en assistant à la persécution et à la chute de la littérature du Midi après la Croisade des Albigeois.

Mais, à travers ce récit douloureux, nous sentons bien que le sang de la race bout toujours dans les veines de Calendal.

Nous n'en donnons, comme preuve, que les strophes suivantes.

Calendal s'écrie:

O fleurs, vous étiez précoces. — Nation  
en fleur, l'épée trancha ton épanouissement!  
Clair soleil du Midi, tu dardais trop!  
Et les orages lourdement se formèrent.  
Détrônée, mise nu-pieds et baillonnée,  
La langue d'oc fière pourtant, comme toujours,

S'en alla vivre chez les pâtres et les marins.  
A son malheur, nous gens de terre et gens de mer,  
sommes restés fidèles.  
Brune aujourd'hui, elle manie la rame  
et le râteau. — Mais la nature est son palais.  
Pour couronne elle a les étoiles, — et pour miroir  
les ondes et pour rideau les pins.

Langue d'amour, s'il est des fats et des bâtards,  
Ah! par saint Cyr tu auras à ton côté les mâles  
du terroir — et tant que le mistral farouche  
bramera dans les roches, — ombrageux nous  
te défendrons à boulets rouges. — Car c'est toi  
la patrie, et toi la liberté!

Voilà la doctrine que Calendal se vantait de tenir de son père! Continuant son récit, il raconte qu'un jour, tandis qu'il parcourait le Girbal, il aperçoit une femme d'une grande beauté. Il veut l'atteindre. La vision s'était évanouie. Mais il ne se lasse pas jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée. Cette femme, c'est Estérelle.

Ce nom lui venait de ce qu'elle vivait *sauvage et retirée dans l'Estérel*.

— Ceux qui la voient, dit Calendal, sont pris du délire de l'amour. Ils en deviennent fous.

Voilà ce que racontent les laboureurs à Calendal cherchant Estérelle.

Quoiqu'il en fût, Calendal raconte qu'il courait d'escarpement en escarpement, poursuivant son rêve, et qu'il finit par retrouver la fée Estérelle.

— Ici le comte Sévéran l'interrompt pour l'interroger.

La jalousie le poind....

Calendal continuant, en dépit du mauvais œil que le comte jette sur lui, déclare qu'il se jette aux pieds de la fée, qui lui répond qu'il n'est ni assez fort ni assez fin pour mériter d'être aimé d'elle.... C'est alors qu'il jure de devenir, pour lui plaire, le *Fort des Forts!*... Il fait le serment d'obliger la belle à lui tomber dans les bras.

## CHANT V

### LA MADRAGUE

Enflammé par l'amour, le pêcheur de Cassis nous est représenté, au commencement du chant V, poussant son père à réaliser pour acquérir tout d'un coup la richesse un coup d'audace dont il prévoit le succès au prochain arrivage de thons.

Il lui persuade de jouer toute sa petite fortune sur la construction d'une madrague qui capturera sans difficulté et d'une manière sûre tous les thons à leur arrivée aux rivages méditerranéens. Le père, confiant dans l'esprit d'aventure de son fils, accueille avec enthousiasme la proposition, et le poète, par la bouche de Calendal, nous présente d'une manière vivante et poétique tous les détails de la construction de la grande embarcation dans l'anse de Port-mieu.... Puis nous la suivons sur la mer et nous la voyons s'élancer avec confiance au devant des innombrables poissons qui remplissent bientôt les filets de la madrague, soigneusement cachés et solidement établis. Nous sommes saisis par l'habileté du poète qui, en faisant parler Calendal, non seulement nous prouve la connaissance minutieusement technique de tous les engins qui servent à la pêche et de toutes les phases à travers lesquelles elle s'accomplit, mais les présente aux yeux d'une manière telle que nous croyons les voir.

L'embarcation rentre triomphalement dans le port et Calendal donne à son pays une grande fête pour célébrer la capture de plus de mille thons. Ce qui constitue une fortune. Cette pêche miraculeuse est bientôt, dit Calendal, convertie en bijoux précieux, perles rares, dorures de toute sorte, destinés à fléchir le cœur de l'amante rebelle.

Mais quelle n'est pas la déception de Calendal en entendant de la bouche d'Estérelle que ce n'est ni avec des parures, si belles qu'elles soient, ni avec des richesses, sous quelque forme qu'elles se présentent, que le glorieux pêcheur de thons vaincra sa farouche résistance. Ces présents, il faut les offrir à d'autres.

Mais celle qui, comme Estérelle, se contente pour sa couche d'un lit de feuilles, pour sa boisson de l'eau des fleuves, pour sa nourriture des fruits des broussailles, de tout le reste n'a cure. Elle rappelle au jeune amoureux que ce n'est pas de cette sorte qu'autrefois les troubadours se rendaient maîtres du cœur de leur belle.... Et elle reproche au beau marin d'être un descendant dégénéré des beaux trouvères. Elle raconte l'histoire du troubadour *Geoffroy Rudel*, prince de Blaye, qui partit pour une longue traversée afin de conquérir le cœur de la princesse de Tripoli et qui s'estima

heureux de mourir sous ses yeux après l'avoir vue une seule fois. On reconnaît le héros de la *Princesse lointaine*, d'Edmond Rostand....

Elle cite d'autres exemples d'amoureux modèles qui sacrifièrent leur vie à l'amour, et, comme une biche, dit Calendal, elle gagne les pins.

Le Cassidien raconte qu'il ne se laisse pas décourager par la rigueur d'Estérelle. Il se dispose donc à poursuivre son récit et à dépeindre au comte et à ses compagnons étonnés les nouveaux efforts qu'il fit pour fléchir le cœur de la vierge farouche.

## CHANT VI

### LA JOUTE

Dans le chant VI il décrit les fêtes qu'il donna aux Cassidiens. Il dépeint les jeux de l'Ancien Régime, dont quelques-uns ont survécu sans la moindre altération.

Il fait revivre les danses provençales, les *Cordelles*, les *Pastourelles*, les *Moresques*, les *Treilles*, les *Olivettes*, la *Farandole*, la *Jaretière*....

Ces fêtes et ces jeux étaient naturellement sortis des instincts du peuple agriculteur et marin du rivage méditerranéen, porté à donner aux choses de la vie, à ses occupations journalières, une forme poétique.

Qu'on nous permette, à propos de ces jeux décrits par Calendal, quelques réflexions personnelles:

N'a-t-on pas eu grand tort de laisser tomber en désuétude la plupart de ces fêtes et de ces jeux, ou de favoriser leur oubli? Ces fêtes (celles qui ont subsisté nous en donnent la preuve), ne contribuent-elles pas à faire aimer la condition dans laquelle on est né et, par conséquent, le pays où ces fêtes se sont développées? Quelle signification offrent les manifestations banales par lesquelles on a prétendu les remplacer: distribution de médailles, de primes en argent, discours pompeux, accompagnés des flonflons de la *Marseillaise*, par lesquels on amuse les paysans dans les concours agricoles? Les fêtes vraiment provençales ne présentent-elles pas plus de charme et de poésie? Ils ne me démentiront pas, les Provençaux qui ont vu la *Charrette de Saint-Eloi*, couverte de branchages verts ornés des fruits de la terre, attelée des plus beaux chevaux du village richement caparaçonnés, faisant le tour du pays au son du fifre et du tambourin jouant des airs rustiques.

Cette charrette ne symbolise-t-elle pas mieux le travail glorieux et fécond de la terre que tous les arcs de triomphe sous lesquels on reçoit un sous-préfet chamarré de galons d'or, apportant dans sa sacoche des décorations... et des promesses?

Ces réflexions nous sont suggérées par l'intention ironique de Mistral qui, en faisant revivre ces fêtes, raille le prosaïsme et la sottise de la société bourgeoise contemporaine affectant quelquefois de ne pas se mêler, quand ils ont lieu, aux jeux qui ont survécu grâce à l'intelligente ténacité des humbles classes laborieuses.

Avec la *Charrette de Saint-Eloi*, en terre d'Arles, les joutes sont les jeux qui ont particulièrement gardé, dans les petites villes maritimes du Midi provençal et languedocien, leur caractère traditionnel. Nous sommes amenés à en entretenir le lecteur d'après la peinture qu'en fait Calendal.

Ces joutes, dit Calendal, son père les présidait en sa qualité de chef des Prud'hommes. La peinture des spectateurs assis sur les berges et attendant avec impatience l'entrée en scène des jouteurs, le caractère différent des jouteurs accourus des villes voisines, la mise en mouvement des deux barques qui entrent en lice, le salut des embarcations, la chute à l'eau d'un des combattants, les embrassements des deux jouteurs tombant à l'eau en même temps, les applaudissements enthousiastes de la foule, tout revit sous nos yeux grâce à l'imagination du narrateur, c'est-à-dire du poète, qui n'omet aucun détail et surtout n'oublie pas d'éclairer le tableau des rayons éclatants du soleil méridional scintillant sur la mer.

Si l'auteur a scrupuleusement dépeint, d'après les documents de l'époque, les joutes de Cassis au XVIII<sup>me</sup> siècle, les joutes que nous voyons chaque année à Sète nous permettent de constater que rien n'est changé dans les mœurs des jouteurs. Voilà des traditions bien sauvegardées.

Les joutes se terminent par la victoire éclatante de Calendal, qui jette à l'eau le plus terrible des jouteurs de son temps, l'invincible Alphéran. Il reçoit des mains de son père la couronne de lauriers au son des tambours et des cymbales. Mais Alphéran, dépité, jaloux, soulève le peuple contre lui, en criant que Calendal veut exploiter, ruiner ses compatriotes, lui qui a commencé par dépeupler la mer de thons. Il crie: Mort au Madraguier!

Calendal sort de Cassis furieux, maudissant sa patrie. Il va vers la montagne, espérant trouver une consolation dans la solitude auprès d'Estérelle, à laquelle il est heureux d'offrir sa couronne de lauriers.

Cette fois-ci, se dit Calendal, la blonde Fée ne se plaindra pas que le vainqueur lui offre de l'or. Il raconte donc sa victoire, puis son découragement et sa fuite auprès d'elle....

Estérelle lui oppose le récit de Guillaume d'Orange, Guillaume au Court-Nez, qui, se voyant cerner par les Sarrazins dans les Aliscamps, vient se réfugier à la porte d'Orange et demande à sa femme de lui ouvrir. La femme se refuse à le laisser entrer, donnant pour raison qu'elle est seule avec ses femmes.

Guillaume court de nouveau sus à l'ennemi. Il revient à Orange en déclarant, cette fois, que toute la région est saccagée par les Sarrazins. Arles, Avignon ouvrent leurs portes. Guillaume va plier sous les coups des Mogrobins. Sa femme refuse encore de lui ouvrir. Elle ne reconnaît pas son mari. Guillaume, dit-elle, n'a jamais fui devant les Sarrazins.

Guillaume rebrousse chemin à bride abattue. Il tue quatre rois sur sept et repousse les Sarrazins jusqu'à la mer. Cette fois la vaillante comtesse fait entrer son mari par la grande porte et l'embrasse en pleurant. Calendal comprend la signification de cette histoire. Le courage doit se mesurer au revers. Il se promet de conformer sa conduite

à celle de Guillaume au Court-Nez. Il raconte donc qu'il quitte Cassis, âprement dédaigneuse, pour aller chercher l'occasion de nouveaux exploits.

## CHANT VII

### LES MELÈZES

Quoique Calendal ne soit pas arrivé au bout de ses aspirations, le comte Sévéran comprend qu'Estérelle désire le voir triompher de tous les obstacles qu'elle lui impose, et il se sent pris de jalousie... tandis que les belles auditrices, saisies d'admiration, souhaitent d'être aimées de lui. Pour lui permettre de prendre haleine, elles partagent avec lui une pastèque qui lui rafraîchit le gosier. Il peut reprendre son récit qui, cette fois, nous transporte sur le mont Ventoux, le mont sacré des Provençaux.

Le narrateur dépeint la vue splendide que le regard embrasse du haut de la montagne. Il décrit admirablement l'ascension essoufflante et périlleuse. Ce mont était couvert d'une noire forêt de mélèzes qu'aucun bûcheron n'osait se hasarder à défricher. La dame de Montbrun, propriétaire de la forêt, trouvera dans Calendal l'audacieux qui tentera l'aventure à lui tout seul. Il semblait impossible de grimper à la roche escarpée. Il brave le péril, mais, dit-il, le bon Dieu garda sa vie.

De ses pieds, de ses mains il finit par atteindre le bois, auprès duquel il tombe de fatigue et de sommeil. Cette description, comme toutes celles que nous présente le poète, est bien vécue. F. Mistral nous raconte, dans ses *Mémoires*, l'ascension qu'il fit du mont Ventoux. Mais c'est de sa descente mouvementée qu'il garda le souvenir. S'il lui fut pénible de descendre par le Nord, il lui fut facile de se représenter la difficulté qu'il eût éprouvée, s'il avait été obligé, comme Calendal, de monter à pic.

Le Cassidien nous fait maintenant assister à la destruction de la forêt, non sans avoir demandé pardon au bois sacré de dépeindre l'œuvre cruelle que sa cognée impitoyable dut accomplir.

Cette description ne le cède en rien à la belle peinture que nous fait Virgile des bûcherons qui descendent, à coups de cognée, les arbres gigantesques destinés à constituer le bûcher de Palinure. Qu'il nous suffise de citer cette strophe:

Tout à coup l'arbre craque — du faite à la racine gémit de branche en branche  
un sombre râlement — et de son trône l'arbre, au tond de la vallée tombe la tête  
la première.

— Aux profondeurs, c'est une trombe — qui roule son tonnerre en  
longuecommotion.

Cependant Calendal plaint les arbres séculaires que sa hâche précipite ainsi du haut du mont.

Frappant neuf jours consécutifs il acheva l'abattis. Toutefois il ne se laissa pas retenir par la dame de Montbrun qui voulait le faire festiner. Il va dans la vallée de la Nesque pour étouffer les ruches du rocher de Cire. Sur ce rocher, depuis des années innombrables, les abeilles faisaient leur miel, mais nul n'osait s'aventurer pour le cueillir. Calendal accomplit cette œuvre audacieuse pour se couvrir de gloire une fois de plus et pour offrir un rayon de miel à la dame souveraine de ses pensées.

Arrivé au sommet en grim pant à la corde qu'il a tendue, il a éprouvé une grande joie de voir les mille ruches aux rayons d'or. Mais, après les avoir dévalisées, quelles souffrances n'endure-t-il pas lorsque les abeilles assaillent sa face et son corps, bientôt tout boursoufflés! Quel danger ne court-il pas lorsqu'il se lance dans le vide et qu'il sent son corps balancé dans les airs, retenu qu'il est par la corde qui l'attache! Au-dessous, il voyait la gorge affreuse de la Nesque. Enfin il ressaisit la corde. Il grimpe. Le voilà respirant l'air des montagnes. Dans un tuyau de canne il porte triomphant son rayon de miel. Il retrouve sur le Girbal la fée Estérelle, lui conte comment a triomphé de la forêt. Mais la belle lui reproche durement d'avoir dépouillé de sa couronne le mont Ventoux, et elle fait de la forêt et de la nature l'éloge le plus enthousiaste, le plus lyrique qui soit jamais sorti de la plume d'un poète.

Toutefois la fée Estérelle, dit Calendal, a aperçu son désespoir. Elle l'encourage à persévérer. Aussi l'âme du marin se rassérène. Ici le comte impatient l'interroge pour lui demander s'il a fini par la posséder. Aussi Calendal ne veut pas priver le comte du restant.

## CHANT VIII

### LES COMPAGNONS

Il raconte au chant VIII que, pour faire amende honorable de sa destruction de la forêt du Ventoux, il se rend pieds nus à la Sainte-Baume, située sur une colline où, dit la légende, Marie-Magdeleine se retira à son débarquement en Provence. Tandis qu'il monte, il entend un bourdonnement sourd, effrayant. Là-bas, il voit se mouvoir un noir fourmillement.

Il approche. C'étaient les *Compagnons* qui, au nombre d'environ quinze cents, se battaient à coups d'équerre et de compas, en se jetant à la face les injures les plus violentes. S'avançant à travers les arbres il heurte un adolescent de seize ans qui, en appelant sa mère, rendait le dernier soupir. Aussitôt, au péril de ses jours, il s'élance au milieu de la mêlée pour essayer de mettre fin à la tuerie. On l'entoure, on le menace. Mais il tient tête à l'attaque en faisant tourner le bâton de vigne que, par bonheur, il portait. Ce geste audacieux impose le respect.

Les Compagnons admiraient les bâtonnements. Calendal peut parler.

Il s'offre comme arbitre de la bataille. On l'accepte. On jure de se soumettre à sa sentence. Un des chefs du combat raconte qu'après la construction du Temple de

Salomon, le fils de David, Salomon engagea les bâtisseurs à se répandre dans le monde pour bâtir, mais en restant unis et fidèles adorateurs du Dieu unique.

— Demeurez compagnons, leur dit-il, mais pour que l'Art ne se profane point, gardez le secret de l'Architecture sublime. Voilà le devoir.

Voilà le pacte sur lequel se fit la séparation. Mais aujourd'hui tout se dit compagnon. Aussi l'Art décline. Ainsi parla *La Vertu*, d'Avignon. Celui-ci, on le voit, prétendait être le véritable représentant et héritier du secret.

Les autres ne partageaient pas son opinion, puisque le *La Clef des Cœurs*, de Carcassonne, répliqua vertement à

*La Vertu* que c'étaient ses compagnons qui étaient les gâcheurs. Il raconte que trois intelligences dirigeaient l'entreprise du Temple, maîtres Jacques, Soubise et Héran. Héran fut égorgé. Voilà la cause du débandement et de la destruction de l'ancienne fraternité. Puis ce fut maître Jacques qui, s'étant réfugié à la Sainte-Baume, fut assassiné à son tour par les enfants de Soubise. Celui qui parlait ainsi c'était un fils de maître Jacques. Un fils de Soubise répliqua qu'il ne fallait pas monter si haut, que la cause du mal c'était la jalousie.

Voilà cent ans de cela, la ville de Marseille fut mise en gageure. C'était, entre les fils de Soubise et de maître Jacques, à ceux qui feraient le travail d'équerre le plus habile.

Les fils de Soubise l'emportèrent et chassèrent les fils de maître Jacques. Peu à peu cependant les fils de maître Jacques enrôlèrent tous les corps de métiers. Plus nombreux, ils cherchèrent à se rendre maîtres de Marseille. D'invective en invective, nous en sommes venus à nous livrer bataille ici. Voilà le nœud à trancher.

C'était au tour de Calendal à parler.

Le jeune Cassidien raconte qu'il fit un beau discours, rappelant la grandeur de l'époque où les Compagnons étaient tous unis. Ils réparaient alors les ruines des conquérants aussitôt qu'elles se produisaient. Ainsi il leur fait un tableau des belles constructions de l'empire romain. Arcs de triomphe d'Orange, de Carpentras, de Cavaillon, de Saint-Rémy, Saint-Chamas, des constructions gigantesques du Pont du Gard, des Arènes de Nîmes, d'Arles, de Fréjus, des Temples de Vaison, de Narbonne. Voilà leur œuvre.

Après d'autres tumultes, ils arrivent aussitôt pour construire des donjons, des chapelles, des remparts, et enfin le majestueux Palais des Papes. La foi leur fait élever les basiliques les plus belles qui sont la gloire de la Provence catholique. Ils méritent le nom de *Francs-maçons*.

La truelle devenait symbole, si bien qu'on disait comme proverbe, ce métier vaut baronnie. Du ciel même ils avaient l'aide, car c'est avec l'aide de Dieu que Bénézet, l'un des leurs, construisit le Pont d'Avignon.

Le discours de Calendal fut applaudi avec enthousiasme.

Aussitôt il dit aux Compagnons, en se tournant vers la forêt qui montrait sa belle chevelure:

— Là tout est calme, et eux, les Compagnons, continueraient à se battre.

Il les invite à s'embrasser. Car, leur dit-il, il n'y a qu'un Dieu... ils sont frères, voilà le grand secret.

— Voilà le grand devoir! crient-ils tous eux-mêmes.

Ainsi, par Calendal, fut scellée la réconciliation.

Dépité, le comte Sévéran lui dit:

— Et ils ne te nommèrent pas leur chef, leur grand maître, leur roi, leur pape?

— Non, répondit Calendal, ni pape, ni roi, ni général. Mais la Provence et l'Aquitaine un jour me nommeront peut-être d'Estérelle le conquérant.

Paroles qui amènent les chasseresses à inviter Calendal à continuer son récit.

## CHANT IX

### MARCO-MAU

S'être enrichi à la pêche des thons, avoir été vainqueur aux joutes, avoir détruit la forêt du Ventoux et les ruches d'abeilles de la Nesque, avoir apaisé, au péril de ses jours, les Compagnons qui s'entretuaient, tout cela, pour vaincre l'indifférence d'Estérelle, c'est beau! Mais Calendal n'a pas achevé le récit de ses exploits. Il veut étonner le comte Sévéran et ses drôlesses par une histoire encore plus extraordinaire que les précédentes. Car *toujours plus haut* est sa devise.

Mais, avant d'accomplir ce nouvel exploit, il commence par raconter qu'il revit Estérelle qui était impatiente et qui, cette fois, se plaint à Calendal d'être dévorée par la solitude.

Calendal dit qu'il adressa alors des paroles de consolation et qu'il se livra à un épanchement qui enivra son cœur. Mais Estérelle lui répliqua qu'il ne devait pas perdre son temps dans l'amour mais cheminer vers l'astre. Agis toujours, agis longtemps, lui dit-elle, comme tu viens d'agir. Va, sois le chevalier, l'apôtre.

Et comme Calendal lui objectait qu'il ne saurait admirer rien qu'elle-même, car après vient la mort, Estérelle lui répond que la mort tire du fourreau étouffant le radieux esprit et qu'il n'y a que ceux qui mettent leur espérance dans le radieux au-delà qui savent lutter, souffrir et mourir en souriant à la mort. Et elle l'invite à imiter les grands arbres de la forêt qui tournent leur cime vers le ciel. C'est donc grâce à l'encouragement d'Estérelle qu'il accomplit l'action audacieuse et héroïque qu'il va conter.

Dans la contrée, dit-il au comte, vivait un brigand féroce qui était la terreur des voyageurs, que les gendarmes ne parvenaient jamais à capturer. Il s'appelait *Marco-Mau*. Calendal raconte comment un jour il osa l'affronter et, après une lutte épique, parvint à l'enchaîner et à le conduire solidement ligoté à Aix, où il le livra à la justice. Tandis qu'à son entrée on acclame le vainqueur, *Marco-Mau* insulte la foule et prédit à Calendal qu'il trouvera devant lui quelqu'un qui le vengera. Faisant allusion au comte, Calendal déclare qu'il existe, en effet, un scélérat qui a pris la royauté du crime. Il désire le rencontrer sur son chemin.

— Tu le trouveras, lui dit le comte.

## CHANT X

### LA FÊTE-DIEU

Au chant X Calendal raconte la réception enthousiaste que lui font les Aixois qu'il a délivrés du monstre fameux. Car, pour le récompenser de son courage et de ses services, on le nomma *Prince de la Jeunesse*. A cette occasion il décrit les fêtes aixoises auxquelles il est mêlé et qui se composaient de cavalcades allégoriques et de processions auxquelles prenaient part les corps d'état de la capitale provençale.

Le Cassidien dépeint la cavalcade qui symbolisait la défaite du paganisme par la loi du vrai Dieu. Le paganisme est représenté, dans le spectacle qui défile à travers les rues, par les dieux et les déesses, les faunes et les dryades, par les Nymphes, par Bacchus, Diane, Apollon, Neptune, Mercure, Cybèle, Junon, Jupiter, Vénus, Minerve, Mars, Saturne, les Parques, etc. Mais ces personnages sont figurés regardant avec terreur le grand docteur israélite Moïse, qui montre la Loi au vieux monde adorateur du veau d'or.

Comme suite naturelle à ce spectacle suggestif et instructif venait, le dimanche d'après, la procession catholique de la Fête-Dieu. Les faux dieux se sont évanouis. La Loi de vérité resplendit. On voit défiler les Rois mages, les douze Apôtres, puis les chevaux frus... puis viennent les longues rangées de vierges, les Confréries des jeunes filles... ensuite, précédés du tambour et du fifre, Calendal et le chef de la fête, l'Abbé de la Basoche et le Prince d'Amour.

Les cloches sonnent, l'encens fume. On assiste enfin à la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Impatienté par cette description triomphale, le comte Sévéran veut savoir si toutes ces processions, tous ces succès ont consacré le triomphe de Calendal. Le Cassidien lui réplique que le front de la vierge fut illuminé quand elle apprit qu'il était élu le *Chef de Jouvence*. Désormais elle lui appartenait.

Mais un obstacle s'opposait, dit-il, à leur union. Elle était l'épouse d'un flibustier. Désormais donc voilà le nœud à trancher.

Mais ce que désire Calendal c'est l'union spirituelle. Peu lui importe la mort. Il l'affrontera puisque la fée Estérelle l'aime.

S'il meurt pour elle, il possèdera le bonheur éternel.

C'est par cette déclaration enthousiaste que Calendal termine son récit.

## CHANT XI

### L'ORGIE

Piqué par ces sentiments, le comte Sévéran nourrit un projet infernal qui est dramatisé dans le chant XI.

Le récit de Calendal étant terminé, nous allons assister désormais à la lutte que le comte Sévéran va livrer pour corrompre le cœur de Calendal, afin de le prendre par les sens. Si ce moyen ne réussit pas, il emploiera la violence.

Avec le poète, nous montons au château d'Aiglun.

Calendal refrène sa colère de sentir le château de son amie odieusement profané par un scélérat. Nous entrons dans le vieux castel richement décoré de tableaux de maîtres. Nous assistons aux préparatifs du repas sardanapalesque destiné à enivrer Calendal. La table est servie dans les jardins magnifiquement illuminés. Fortunette, la plus gentille des dames, prend le bras de Calendal. On s'attable et on s'en donne à cœur joie.

La table ploie sous l'argenterie. Tout ruisselle et respandit. Le vin et les mets sont délicieux. Les palais sont allumés par les boissons capiteuses et par les sauces excitantes. La description de ce banquet est comparable aux plus belles descriptions de l'*Odyssée*, que le poète provençal n'est pas cependant préoccupé d'imiter. Sa poésie a sa couleur propre qui se remarque à la peinture qu'il nous présente de la faïence de Moustiers qui brille sur la table du château d'Aiglun et dont les décorations racontent avec un art consommé toute l'histoire de la Provence.

Une des assiettes représentait un sujet qui fera l'objet d'un épisode émouvant de sa tragédie la *Reine Jeanne*. Nous voulons parler du moment où la reine se disculpe devant le Pape qui l'absout de l'accusation d'avoir tué son mari André de Hongrie.

A mesure qu'on approche de la fin du repas, le brouhaha devient de plus en plus libertin et bruyant. Quand la folle risée se taisait, on entendait distinctement le bruit des fontaines murmurantes. Les danses et les branles succédaient au repas.

On danse le branle des Gueusards... On quitte ceintures et chemises. Nous sentons croître dans la bande la folie et le désir de la lubricité. Parmi les donzelles, c'était à celle qui, par ses déhanchements lascifs, réussirait le mieux à exciter les passions de Calendal.

Le poète nous décrit là une vraie *tentation de saint Antoine*.

En ce qui concerne la danse, il n'avait pas précisément besoin d'abuser de son droit d'imaginer. Car les Provençaux de l'Ancien Régime furent toujours passionnés pour la danse, à tel point qu'ils firent le désespoir de leurs évêques, impuissants à refréner cette passion peu concordante avec la pratique de la morale évangélique.

Mistral fait observer que cette lascivité dans l'exercice de la danse est un legs des Sarrazins qui, vaincus, laissèrent à leurs vainqueurs beaucoup des coutumes et des mœurs de leur race. La danse *moresque* en est une preuve. Cette danse provocante fut

exécutée par Fortunette devant Calendal, qu'elle s'efforça de tenter en s'agitant dans le nu de toute sa beauté.

Le chaste jouvenceau bondit d'indignation; et criant sa colère à toute cette ribaudaille, il renverse la table avec son lourd couvert.

Les poignards brillent autour de lui....

Il tient tête aux assaillants avec le pistolet dont on l'avait récompensé en le nommant *Chef de la Jeunesse*; et il provoque le comte Sévéran au combat qu'il voudra accepter. Puis il croit mieux faire en lui proposant de se jeter avec lui dans l'affreux abîme du mont Venturi (mont Saint-Victorin). Ainsi Estérelle sera libre! Mais derrière lui, pendant que parle Calendal, un estafier du comte renverse le Cassidien.

On le ligote et le comte le fait jeter dans un cachot profond du château et, avec sa bande, il s'élançe vers le roc d'où il espère enlever Estérelle désormais sans défense.

## CHANT XII

### LA SPLENDEUR

Pendant que le comte se dirige vers le Girbal, Calendal dans son cachot hurle sa douleur de se sentir emprisonné, appelle du secours. Il entend une voix qui vient à son aide. C'était celle de Fortunette qui, toujours amoureuse ardente, espère cette fois être payée de retour par le beau Cassidien qu'elle adore.

Aussitôt délivré, Calendal part comme un lion pour devancer le comte qu'il veut empêcher de commettre un acte d'infamie. Il lui faut lutter de rapidité avec son adversaire qui court à cheval. Et le poète nous dépeint la course échevelée de Calendal qui, d'abord, pique droit vers la mer. La rame le conduira d'un bond à Toulon, d'où il lui sera facile de gagner le Girbal. Il traverse donc Grasse la parfumée, où le citron embaume. Il descend vers la mer.

Il soudoye vite un bon vogueur. La voile et l'aviron emportent la barque. De la mer le poète nous fait, en imagination, voir les pays des côtes de l'Estérel. Avec lui nous passons devant la plage d'Agay, devant l'antique Fréjus. Nous doublons la pointe de Saint-Tropez. L'embarcation bondit au pied des caps vertigineux des montagnes des Maures.

Sous un soleil resplendissant nous entrons dans l'archipel des Iles d'Or. La barque nage comme un poisson. Hyères fuit. Encore un effort de la rame. Enfin nous voici à Toulon, dont nous apercevons les forçats avec leur casaque rouge. Un dernier effort de la rame conduit le jeune homme à Cassis.

Le Girbal est sous ses yeux. Le jeune héros amarre vite et grimpe vers la colline. Il fait retentir la gorge de son buccin. La belle du Girbal l'a entendu.

Il lui crie:

— Fuis, voici l'oiseau de proie sur ton nid de colombe.

Il a devancé la troupe des estafiers. La lutte suprême des dix contre un se prépare. Mais du moment que la vierge de l'Estérel jure à Calendal un éternel amour, quand ils seraient vingt, Calendal est disposé à vendre chèrement sa vie avant de succomber. Puisqu'elle consentira à mourir elle aussi s'il n'est pas vainqueur, le Cassidien ne pourra-t-il pas éprouver du plaisir à mourir? Maintenant Calendal peut attendre son ennemi qui s'avance vers l'escarpement. Il a l'avantage du lieu. Le Girbal est taillé à pic. Calendal fait descendre sur le comte et ses compagnons une grêle effroyable de pierres. Les assaillants, en un clin d'œil, sont descendus. Ils reviennent à la charge. La moitié de la troupe est écrasée. Furieux, maudissant Dieu, le chef des scélérats ne veut pas désespérer. Mais tous ses assauts sont repoussés. Il ne lui reste plus qu'un moyen pour avoir raison de son adversaire, c'est de brûler le Girbal. La montagne flambe. Un long tourbillon d'étincelles court à travers les rochers couverts de pins.

Calendal et Estérelle voient de plus en plus se resserrer autour d'eux l'enceinte brûlante. Le mistral attise la conflagration. Au milieu du crépitement, ils entendent sonner la cloche de Cassis. C'est le tocsin sauveur.

Les mécréants, à ce bruit, s'agitent encore davantage. Mais l'incendie accomplissant son œuvre destructrice a enveloppé le comte Sévéran qui est terrassé, hurlant et beuglant. Il meurt le blasphème aux lèvres. L'Esprit du mal est vaincu.

Dans l'aube du matin, Estérelle et Calendal voient accourir tout un peuple qui coupe le chemin au fléau.... Et Calendal et Estérelle sont debout sur le sommet du Girbal, la main dans la main, comme dans une apothéose!... Ils se réjouissent de la victoire glorieuse qu'ils ont remportée sur la matière et sur le mal. Le peuple les acclame et nomme Calendal Consul perpétuel....

Et voilà comment, conclut Mistral, un enfant du pays, simple pêcheur d'anchois, pour avoir été l'homme le plus vaillant de Provence, devint Prince de la Jeunesse, possesseur d'Estérelle et Consul de Cassis.



## XX

### EXPLICATION DU SYMBOLISME RENFERMÉ DANS CALENDAL

Le poème de *Calendal* exprime bien l'attachement profond et mystérieux du Provençal à sa terre qu'il veut sauver.

Estérelle, c'est la Provence dévastée, détruits, souillée. On a saccagé ses châteaux dont il ne reste que des ruines. On a cherché à supprimer ses coutumes, à anéantir sa langue.

Estérelle est pauvre; elle vit des fruits sauvages de la montagne. Elle désaltère son palais brûlé en trempant ses lèvres dans l'eau de la rivière. Un brigand, un dévastateur jouit de ses biens. Il semble que cette malheureuse abandonnée devrait être à jamais oubliée. Le dévastateur riche, elle le repousse. Elle n'aime pas, elle ne peut pas aimer l'aventurier criminel. Elle n'aimera que celui qui l'aimera pour elle-même, pour sa beauté morale, et qui s'efforcera de réparer les ruines que l'on a amoncelées autour d'elle.

Et quand nous disons les ruines, nous ne voulons pas parler des ruines des châteaux, des forteresses. Ces châteaux lui importent peu.... Elle sait que ce ne sont pas les murs, les pierres qui font les nations, mais la persévérance dans les grands sentiments et la fidélité au passé. Celui qui, pour conserver cette fidélité, est capable de lutter, de souffrir, de mourir, c'est celui-là qui sauve la nation.

Quand il y a dans un pays un groupe, une minorité, si petite qu'elle soit, capable de garder obstinément cette foi, cette minorité, qui constitue le fond de la nation, la fait vivre éternellement.

Voilà la signification de *Calendal*. La vérité de cette grande idée se manifeste à travers l'histoire.

Ce sont les *Calendal* de la Grèce qui ont préparé son affranchissement après cinq siècles d'asservissement aux Turcs.

Ce sont les *Calendal* de l'Italie qui ont préparé son affranchissement de l'Autriche.

Ce sont les *Calendal* de l'Alsace qui ont résisté à la domination allemande.

Ce sont enfin les *Calendal* réunis de toutes les provinces françaises (car chaque province a ses *Calendal*) qui sont le ciment qui rattache les unes aux autres toutes les provinces de la France, et qui la sauveront toujours. Car c'est l'attachement à la petite Patrie qui fait la force de la grande Patrie.

*Calendal* est en outre le Poème de l'Idéal. Il célèbre la Beauté éternelle. Il renferme le Platonisme le plus élevé. Il semble bien exprimer toute la pensée du poète sur la vérité des Idées dont les choses d'ici-bas ne sont que les pâles reflets. L'amour d'Estérelle et de *Calendal* n'a rien de charnel.... Il est l'immatérialité même. Il est l'union éthérée de la Beauté pure avec la Beauté pure. Ici Mistral va plus loin que dans *Mireille*, pour traduire son idée sur l'union mystique des âmes.

La croyance à la vie de l'au-delà, que nous verrons s'affirmer dans l'œuvre de Mistral jusqu'à la fin de sa vie, se manifeste donc dès les premiers grands poèmes de sa jeunesse. Cette forte croyance explique son grand attachement aux choses du passé.

Ces choses ont pour lui une âme, une vie profonde qui s'est infusée dans la nôtre. Voilà l'explication de l'amour de la Patrie. Mystère insondable que Mistral veut pénétrer et auquel il veut nous initier de toutes les forces de son âme croyante.

Ces sentiments mystiques, assurément difficiles à définir, mais qui secouent le cœur le plus insensible, contribuèrent au succès du poème autant que les descriptions pleines de poésie qui le remplissent d'un bout à l'autre!

## XXI

### MISTRAL, HOMME D'ACTION. SON RÊVE D'EXPANSION DU FÉLIBRIGE

Ce poème paraissait en 1866, le jour de Noël. Il importe de rappeler que, tout en le composant, Mistral travaillait à son grand dictionnaire, le *Trésor du Félibrige*, et jetait en même temps sur des feuillets des petites poésies, des odes pindariques, horatiennes, anacréontiques (dont nous parlerons), prouvant ainsi que son génie savait se jouer à travers le labeur le plus écrasant.

Avant d'étudier ces poésies, voyons dans Mistral l'homme d'action qui va donner la vie au Félibrige, c'est-à-dire travailler à la conservation et à l'expansion de la langue provençale et de tous les autres dialectes de chaque province du Midi.

Assurément, n'ayant pas la prétention d'imposer son dialecte provençal à toutes les régions méridionales, il commencera par s'efforcer de le faire aimer et de le conserver dans les pays où on le parle. Pour cela il provoquera des réunions fréquentes des poètes provençalaisants.

Puis, par cet exemple provençal, il provoquera des réunions semblables dans chacune des autres provinces méridionales qui ont aussi leurs poètes.

Enfin il invitera poètes, savants et artistes provinciaux, à se grouper et à célébrer la beauté et la grandeur de leurs traditions dans une grande fête annuelle, la Sainte-Estelle, qui réunira dans une vaste fédération les poètes et les savants de toutes les provinces qui s'étagent au dessous de la Loire.

Dans cette fête les poètes seront amenés à fraterniser et à se rappeler que, dans un temps déjà lointain, toutes ces provinces étaient sœurs, parlaient à peu près la même langue et défendaient la même cause.

Ainsi, se disait Mistral, on ne tardera pas à s'apercevoir que certaines contrées éloignées les unes des autres, quoique appartenant à des nations différentes, à leur insu, se tiennent encore rapprochées par le cœur. Ainsi Provençaux et Catalans, sous le souffle ardent du poète provençal, seront heureux de se donner la main par dessus les Pyrénées.

Voilà quelle était la pensée de Mistral. Voilà le rêve qu'il caressait, sans doute, tandis qu'il composait *Calendal* et peut-être déjà tandis qu'il composait *Mireille*.

Ce qui est certain c'est que l'éclat que jeta *Mireille* (Gounod ne tardera pas à songer à la porter à la scène de l'Opéra), le bruit que fit *Calendal*, donnèrent à Mistral une telle autorité qu'il pouvait songer à réaliser l'œuvre fédérative qu'il concevait.

Exposons les premières manifestations de cette œuvre, ainsi que les phases et les progrès de la décentralisation littéraire et dialectale qui accroîtront la renommée du poète.

## XXII

### FAITS QUI PROUVENT L'ACTION DE MISTRAL ET SON INFLUENCE. L'IDÉE LATINE

Ce qui frappe tout d'abord dans l'action de Mistral, c'est qu'à la suite de la publication de Mireille, il avait fortement contribué à répandre dans le Midi le sentiment de la race par le moyen de la langue.

Il donna donc aux linguistes l'idée de rattacher ce mouvement raciste aux langues romanes.

Lui-même composait son dictionnaire pour donner la clef de son œuvre et prouver qu'il n'inventait pas sa langue, mais la puisait dans le vieux fond qui remontait aux origines romanes.

Ainsi, grâce à Mistral, naquit à Montpellier une Société des Langues romanes, dont les principaux affiliés, défenseurs et collaborateurs, furent le baron de Tourtoulon, historien de Jacques le Conquérant, Paul Meyer, fondateur, avec Gaston Paris, de la *Romanica*, Chabaneau, principal rédacteur de *la Revue des Langues romanes*, les éditeurs et glossateurs des anciens poètes Boucherie, Castets, Roque-Ferrier, G. Azaïs, qui se firent remarquer par leurs travaux d'érudition philologique de la même revue.

Voilà donc dans le Languedoc, pays d'outre-Rhône une puissante maintenance grâce à ce noyau de littérateurs. Par suite, un double mouvement se produisit, nous voulons dire un mouvement ayant un double caractère.

Napoléon Peyrat, historien des Albigeois, Auguste Fourès, Louis-Xavier de Ricard, théoricien, entonnent des sirventes de deuil et de sang, tandis que Roumieux, Arnavielle, Langlade perpétuent la tradition joyeuse et populaire.

Mais ne perdons pas de vue l'action unioniste des provinces méridionales (anciennement rattachées à la Provence), qui n'en conservent pas moins leur caractère original.

Nous négligeons le côté religieux ou politique du mouvement méridional. Contentons-nous de dire, en passant, que parmi les partisans de l'action méridionale, les uns étaient catholiques, d'autres étaient protestants, d'autres fédéralistes séparatistes. Ce que nous retiendrons, c'est que de ce mouvement sortit l'*Idée latine*.... C'est le fait important qui favorisa le développement de l'Union.

L'*Idée latine*! On en parle aujourd'hui (1) plus que jamais. La guerre l'a mise à la mode, ou plutôt l'a ravivée. On commence à s'apercevoir qu'il y avait un véritable péril germanique. On a vu dans les terribles événements que nous traversons une nouvelle menace d'invasion des barbares.

1. Nous rappelons que l'ouvrage a été écrit en 1915.

La lutte des Germains contre les Latins a repris avec plus d'intensité qu'aux temps de premières invasions et des guerres de Charles Quint. C'est que le Germain, ayant progressé intellectuellement, espère, cette fois, remporter la victoire définitive, c'est-à-dire substituer sa domination à la civilisation latine.

Eh bien! pourquoi hésiterions-nous à le proclamer? N'est-ce pas aux pays méridionaux, dont Mistral a été le coryphée, que l'on doit le réveil de l'Idée latine, que le Gouvernement, centralisateur à l'excès depuis Louis XIV et la Révolution jacobine et niveleuse, tendait de plus en plus à abandonner avec le concours néfaste de la Sorbonne, qui donnait le ton à tous les centres universitaires provinciaux?

Or, nous allons voir, après avoir montré ici le progrès de l'Idée latine, la même idée rapprocher les Catalans et les Provençaux, en attendant qu'elle favorise le rapprochement avec les Italiens.

## XXIII

### RÔLE DE MISTRAL DANS LE RAPPROCHEMENT DES CATALANS ET DES PROVENÇAUX

Rappelons d'abord qu'au moment où les Lettres Provençales commençaient à renaître grâce à l'action de Roumanille, Aubanel et Mistral, les Lettres Catalanes renaissaient aussi et retrouvaient leur ancienne splendeur. Un poète catalan, don Damaso Calvet, aux environs de 1860, annonçait même cette renaissance aux Provençaux.

De grandes fêtes avaient lieu, à l'occasion de la restauration des Jeux Floraux. Mistral, mettant à profit cet événement important, le proclamait dans l'*Almanach* et en tirait des conclusions prophétiques.

Il y voyait l'annonce de l'union prochaine de la France, de l'Espagne et de l'Italie, et il faisait suivre cette proclamation de l'*Ode aux Catalans*:

*Fraire de Catalougno, escoutas: nous an di  
Que fasiais peralin revieüre e resplendi  
Un di rampau de nosto lengo.  
Fraire que lou bèu tèms escampe si blasin  
Sus lis óulivo e li rasin  
De vòsti champ, colo e valengo!*

Frères de Catalogne on nous a dit — que vous faisiez là-bas revivre et resplendir — un des rameaux de notre langue! — Frères que le bon temps répande ses ondées — sur les olives et les raisins — de vos champs, collines et vallées.

Je cite la conclusion en français:

Cent ans les Catalans, cent ans les Provençaux se partagèrent l'eau, le pain et le sel (que Paris ne s'en offusque point), jamais la Catalogne ne monta plus haut en gloire et toi, Provence, plus jamais n'as eu un siècle plus illustre.

Maintenant, pourtant, il est clair, maintenant pourtant nous savons que dans l'ordre divin tout se fait pour un grand bien. Les Provençaux, plaine immense, nous sommes de la grande France, franchement et largement.

Les Catalans, bien volontiers, vous êtes de la magnanime Espagne.

Voilà ce qu'écrivait celui qu'on voulait faire passer pour un séparatiste, afin de ruiner son œuvre. Bien loin de l'accuser de séparatisme, on devra le glorifier, ainsi que le prouvent toutes ses œuvres, d'avoir travaillé au contraire à resserrer les liens de la Patrie, dont la force est dans l'amour du terroir national.

On devra aussi le glorifier d'avoir préparé le rapprochement et l'union des nations voisines qui, obéissant à des influences et des suggestions malsaines et anti-nationales, tendaient à se séparer de plus en plus de la France, avec laquelle elles avaient pourtant des liens incontestables de parenté.

Nous contredira-t-on si nous osons dire que c'est au mouvement de l'Idée latine sorti du Félibrige mistralien que nous devons, en grande partie, de n'avoir pas vu, en dépit de certaines divergences d'intérêt, la rupture des relations entre la France et l'Espagne? Car ce mouvement catalaniste littéraire coïncidant avec la naissance du mouvement romaniste de Montpellier, dont nous avons parlé, nous voyons peu après, en 1867, le poète catalan don Victor Balaguer venir en France demander l'amitié des Provençaux pour la jeune Catalogne (l'appel poétique était dicté de Narbonne).

Est-il nécessaire de conter l'enthousiasme qui présida aux fêtes de Font-Ségugne où l'on célébra la réception des poètes catalans?

C'est dans cette circonstance que Mistral composa le chant de la *Coupe Sainte* qui vient des Catalans, coupe qui fut offerte par les Catalans aux Provençaux pour sceller l'union.

L'année suivante les Provençaux passèrent les Pyrénées.

A l'occasion de cette visite, Mistral prononça un discours qui est une date (11 mai 1868) au *Prado Catalan* de Barcelone.

Nous le reproduisons in extenso:

**DISCOURS PRONONCE PAR F. MISTRAL  
DANS LE BANQUET OFFERT AUX FÉLIBRES PROVENÇAUX  
(11 MAI 1868) AU PRADO CATALAN DE BARCELONE**

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne crois pas qu'il y ait en Europe deux peuples dont l'histoire, dont la langue, dont les traditions et les mœurs aient autant de symétrie, d'affinité, de connexité que celles des Catalans et des Provençaux.

Dès les temps les plus reculés, les historiens nous désignent sous le nom jumeau d'Ibéro-Ligures, et ni la barbarie, ni les monts, ni les mers ne peuvent empêcher nos instinctives sympathies. Des alliances incessantes par le commerce, par les traités et par le sang se renouvellent entre nous; et si, dès avant Jésus-Christ, les Marseillais vont fonder sur vos côtes Ampurias, Dénia et Roses, plus tard, Messieurs, vos laborieux ancêtres viendront fonder dans nos montagnes Barcelonnette et Valensole.

“ Franchissons rapidement les époques romaine, gothique et sarrazine, cette sombre période de mêlée, de lutte et d'héroïsme, pendant laquelle s'élaborent et s'ancrent dans nos mœurs la religion chrétienne, les légendes épiques et les vertus chevaleresques, ce triple fondement de notre histoire. Saluons, en passant, et au milieu de ces tempêtes, Gérard de Roussillon, ce héros qui personnifie la Catalogne et la Provence et défendit nos deux patries contre les Sarrazins et les Carolingiens.

Erigées en Comtés par Charlemagne, toutes deux s'émancipent après la mort de l'Empereur et, la main dans la main, montent à leur apogée.

C'est alors qu'un de vos Comtes épouse l'héritière du royaume d'Arles. Les deux nations n'en font plus qu'une. L'échange des rapports accélère le développement des deux peuples. Si, d'un côté, les gentilshommes catalans apportent en Provence les nobles traditions de la chevalerie, de l'autre, les troubadours du Midi Provençal, Toulousain et Limousin viennent initier aux lois d'amour et de gai science les cours aragonaise et castillanne.

Sous le gouvernement loyal et paternel des princes Barcelonais, les deux pays atteignent une prospérité, une civilisation sans égale à cette époque.

L'idiome naturel de votre race et de la nôtre acquiert le privilège de l'universalité. Barcelone et Marseille se partagent en amies l'empire de la mer; et leurs marines respectives acceptent et propagent le même code maritime, cet illustre Consulat de la mer qui fit loi sur la Méditerranée pendant tout le Moyen Âge.

La nature elle-même sembla favoriser l'échange de bonheur entre les deux pays. Car, s'il est vrai que nous devons à Barcelone le plus grand de nos comtes-rois, Raymond Bérenger IV, il est vrai aussi, Messieurs, que vous devez à Montpellier le plus grand de vos comtes-rois, don Jaime le Conquistador.

Inutile de suivre les coïncidences étranges de nos destinées politiques. En 1499 la Catalogne est réunie au royaume de Castille, et en 1481 la Provence est annexée à la monarchie française.

Permettez-moi pourtant de constater aussi la renaissance parallèle, simultanée et triomphale, de nos littératures et de vous rappeler que, dès l'année 1861, j'étais

heureux de saluer par mon *Ode aux Catalans* le jeune Consistoire des Jeux Floraux de Catalogne.

Et je termine par ces paroles:

“ *Adiéu, e gramaci à la ciéuta de Barcilouno, à l'illustro ciéuta que reçaup li felibre coume s'èron sis enfant, que courouno li pouèto coume s'èron de rèi.*

*Adiéu au noble pople, au valent pople catalan: adiéu e à revèire dins lou prougrès de Diéu, à revèire dins la pas universalò, à revèire dins la lumiero de l'amour, à revèire dins lis embrasemen de l'aveni. ”*

Dans ces fêtes inoubliables fut donc scellée l'alliance des Provençaux et des Catalans. Le chant de la *Coupe*, composé par Mistral, devint désormais la *Marseillaise* de la Race méridionale. Après cinq cents ans, Catalans et Provençaux s'étaient retrouvés frères de langue. Pour le Félibrige, il n'y avait plus de Pyrénées.

L'Idée latine prend corps. Elle ne fera que grandir. Elle amènera dans nos écoles l'étude de la langue espagnole. Mais, en attendant, l'Idée latine va contribuer aussi à resserrer l'union de la France et de l'Italie.

### **MISTRAL AU CENTENAIRE DE PÉTRARQUE (1874)**

Le centenaire de Pétrarque en Avignon, sous l'inspiration de M. de Berluc-Perussis, grand apôtre de la décentralisation, favorisa grandement le développement de l'Idée latine, en offrant en Avignon l'occasion de donner la main à l'Italie par dessus les Alpes. Dans ces fêtes, à côté du français, de l'italien et du catalan, le provençal fit une apparition littéraire glorieuse et fut accueilli comme un idiome bien vivant. Dans les discours qui furent prononcés par Félix Gras, rapporteur du concours littéraire international, et par Mistral, chef acclamé des Félibres, fut consacrée l'union littéraire des nations latines méridionales sous l'ombre protectrice de Pétrarque, qui avait connu les quatre langues, le français, l'italien, le catalan et le provençal, dont on célébrait la fraternisation en les rattachant à leur origine commune.

### **MISTRAL AUX FÊTES LATINES DE MONTPELLIER (1875)**

L'année suivante (1875) vit de nouveaux progrès de l'Idée latine. La Société romane de Montpellier ouvrit un grand concours philologique et littéraire.

Ces fêtes furent présidées par Mistral et Egger, assistés du philologue espagnol Mily Fontanès et de Gaston Paris et Bréal, qui prirent la parole. Nous voyons donc l'Institut donner, dans cette circonstance, son adhésion au Félibrige.

Voilà comme le couronnement de l'œuvre de Mistral. Cette esquisse rapide de l'action mistralienne nous permet de conclure que les réunions félibréennes ne sont pas des passe-temps, des amusements de lettrés, et qu'elles ont, au contraire, une signification profonde. Elles sont autant de manifestations éclatantes de l'idée latine.

Est-il nécessaire de rappeler l'institution du Consistoire félibréen qui se réunit chaque année aux fêtes de Sainte-Estelle du mois de mai? On sait que l'on y procède à l'élection des nouveaux dignitaires avant le banquet fraternel, suivi de brindes et de toasts. On comprend la signification attachée à l'élection de la Reine du Félibrige. La première fut Mme Frédéric Mistral en 1878. La seconde fut Thérèse Roumanille en 1885.



## XXIV

### COMPOSITION DES STROPHES DE MIREILLE ET DE CALENDAL. LES POÉSIES DES ILES D'OR

Nous avons interrompu l'étude des œuvres de Mistral pour montrer son influence et son action qui se sont manifestées d'une façon aussi heureuse qu'éclatante à partir de *Calendal*.

Avant de poursuivre l'analyse de ses poèmes et d'étudier les *Iles d'or*, ouvrons comme une parenthèse pour étudier rapidement la composition des strophes et l'harmonie des vers dans *Mireille* et *Calendal*.

Les strophes sont de sept vers. Leur harmonie est obtenue par deux vers de huit syllabes qui, par leur rapidité, font ressortir la beauté du vers de douze syllabes qui les suit.

Puis viennent trois vers de huit syllabes sur lesquels s'appuie le vers de douze syllabes qui, en terminant la strophe, exprime une large et grande idée ou une image pleine.

Nous donnons comme exemples les deux premières strophes de chacun de ces poèmes:

## MIREIO

*Cante uno chato de Prouvènço  
Dins lis amour de sa jouvènço.  
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,  
Umble escoulan dóu grand Oumèro  
Iéu la vole segui. Coume èro  
Rèn qu'uno chato de la terro  
En foro de la Crau se n'es gaire parla.*

*Emai soun front noun lusiguèsse  
Que de jouinesso, emai n'aguèsse  
Ni diadèmo d'or, ni mantèu de Damas  
Vole qu'en glòri fugue aussado  
Coume uno rèino, e caressado  
Pèr nosto lengo mepresado  
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.*

(Mirèio, cant. I, estrofo 1 e 2).

## CALENDAU

*Iéu d'uno chato enamourado  
Aro qu'ai di la mau-parado  
Cantarai, se Dieu vòu, un enfant de Cassis  
Un simple pescaire d'anchoio  
Qu'emé soun gàubi 'mé sa voio  
Dóu pur amour gagnè li joio,  
L'empèri, lou trelus. — Amo de moun païs,*

*Tu que dardaies, manifèsto,  
E dins sa lengo e dins si gèsto;  
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun  
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire  
Tu qu'empurères de tout caire  
Contro li négri cavaucaire  
Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun.*

(Calendau, Cant. I, estrofo 1 e 2).

Cette harmonie, soutenue pendant les sept mille vers de chacun des deux poèmes, est une merveille de variété dans sa continuité. Certes, pour la goûter pleinement, il faut la suivre dans le texte provençal. Si on a l'avantage d'en comprendre la langue on est arrêté, à chaque instant, par la richesse des images qui remplissent les yeux toujours charmés, jamais éblouis ni aveuglés, par cette clarté rayonnante dont ils sont constamment enveloppés.



## LES ILES D'OR

Des majestueux poèmes de *Mireille* et de *Calendal*, nous allons passer à des œuvres d'un caractère différent. Ici nous feuilletons des poésies courtes, mais pleines de sens, composées par le poète à diverses époques depuis 1848 jusqu'en 1885.

Il en est qui ne portent pas de date, peut-être parce que le poète n'a pas voulu que nous connaissions le sentiment particulier qui les a inspirées.

Toutes, depuis la première jusqu'à la dernière, revêtent le même caractère d'attachement à la terre natale. Toutes portent un goût de terroir. Elles sont, pour la plupart, l'écho des contes que lui faisait sa mère, des légendes qu'il avait entendu raconter pendant la veillée par les gens du mas, autour du foyer éclairé par le *calèu* ou sous la treille qui ombrageait le devant de la vieille demeure paternelle.

Elles sont imprégnées du parfum de thym et de lavande qui vient des Alpilles bleues. En les lisant nous éprouvons la même sensation de rayonnante clarté qui nous a charmés à la lecture de *Mireille* et de *Calendal*. Nous sommes saisis par l'art avec lequel le poète peint les objets en se rapprochant très près des choses. Mistral possède l'art inconscient du poète primitif qui semble tirer sans effort la poésie de la nature même dans laquelle il baigne son inspiration, en la dégageant toutefois de ce qu'elle offre de trop répugnant.

Enfin ces poésies respirent le même enthousiasme pour les belles choses que celui qui nous a ému dans les poèmes précédents, enthousiasme que lui inspirera toujours le coin de sa Provence aimé de toutes les fibres de son cœur. Car, dans la vie du poète, nous ne trouvons jamais le moindre signe de lassitude et d'ennui. Il restera jeune jusqu'à sa dernière heure.



## PRESENTATION DE CES ŒUVRES DIVERSES

F. Mistral, pour présenter dans un certain ordre ces poésies diverses, les a groupées en *chansons, romances, rêves, plaintes, sonnets, chants nuptiaux et saluts*.

Chaque groupe est séparé du groupe suivant par un petit poème d'une certaine étendue et d'un caractère distinct. Après le premier groupe nous trouvons *Le Tambour d'Arcole*, qui est un poème épique en raccourci.

Le second groupe, les *romances*, se termine par *La Princesse Clémence*, qui raconte le mariage de la princesse provençale avec le fils du roi de France.

Le groupe des *Sirventes* conduit le lecteur au beau poème des *Moissonneurs*.

A la fin du groupe des *Rêves* nous lisons *La Chante-Pleure du Logis*.

Les *Plaintes* sont séparées des *Sonnets* par le poème *La Pluie*.

Les *Sonnets* se terminent par le long récit, *La Ratissure du Pétrin*.

Les petites pièces intitulées *Chants nuptiaux* sont séparées des *Saluts* par *Le Laiteron*.

Enfin, après les *Saluts* nous lisons le poème *Le Pouilleux*, qui termine ce grand recueil remarquable par sa variété.

L'auteur l'a intitulé *Les Iles d'or*, sans doute parce que les bords de notre mer latine où se passent les événements chantés par le poète sont toujours illuminés par les rayons du soleil, qui mettent de l'or dans toutes choses.

Dorées paraissent les coquettes demeures provençales; dorées sont les cimes qui courent des Alpilles jusqu'à Nice. De plus ces poésies ont été inspirées par une terre dont les produits jettent au soleil leur éclat d'or. Dorées sont les belles moissons provençales; dorés sont les oranges et les citrons des îles et des rives provençales baignées par la mer.

### 1° LES CHANSONS

Comme de juste, c'est par l'hymne *au Soleil* qui dore tout, qui éclaire la Provence, qui chauffe le cœur du poète et lui donne l'inspiration, que commence le recueil. Il y a peu de chants aussi populaires que celui de *Bèu Soulèu de la Prouvènço*.

Cette chanson est suivie du chant suggestif *Le Bâtiment... Lou bastimen* (en français le navire) est conduit par un armateur, ancien mousse. Il vient de Majorque avec un chargement d'oranges. Cette charmante barcarole nous donne la sensation du mouvement du navire.

De ces chansons, la plus remarquable, la plus célèbre, c'est le *Chant de la Coupe*, qui fut composé, avons-nous dit, pour sceller l'union des Catalans et des Provençaux.

Mistral invite ses compatriotes de Provence à boire dans cette coupe le vin de leur cru. Cette coupe sainte doit verser dans le cœur l'enthousiasme et l'énergie. Car si les félibres tombent, tombera la nation provençale.

Il espère que les félibres, au contraire, vont faire renaître la patrie provençale. Aussi demande-t-il à la coupe de verser les espérances, le souvenir du passé et la foi dans l'an qui vient.

Il lui demande aussi de verser la connaissance du vrai, de verser la poésie, car c'est elle l'ambrosie qui transforme l'homme en Dieu.

Enfin il invite de loin les Catalans à communier avec les Provençaux.

Dans la chanson *Les Bons Provençaux*, il célèbre, au milieu des raffinements du luxe des Parisiens, la sobriété et la simplicité des bons Provençaux, leur amour du terroir, leur fidélité à leurs croyances et à leurs coutumes: Au suffrage universel ils votent pour l'huile et ils font l'aïoli. (Ils gardent le souvenir de leur ancienne gloire.)

Entre les *chansons* et les *romances* qui vont suivre, nous sommes arrêtés par la petite épopée, *Le Tambour d'Arcole*.

Tout le monde connaît l'histoire de cet enfant de quinze ans, natif de Cadenet (Vaucluse), qui partit avec les volontaires, courant à la défense de la patrie. Le poète nous le montre dans sa vieillesse traînant à Paris une existence ennuyée.

Il nous le dépeint errant, un jour, à travers la capitale, se demandant si la gloire valait la peine qu'il ait fait tant de sacrifices, qu'il se soit exposé à tant de dangers. Tandis qu'il est obsédé par ces tristes pensées il arrive devant le Panthéon. Il lève la tête, et à côté du grand Napoléon il reconnaît son image sur le fronton de l'édifice consacré aux grands hommes qui ont illustré la Patrie.

A cette vue il tombe mort.

Il faut lire dans cette petite épopée, digne de *La Légende des Siècles*, la peinture du Passage du Pont d'Arcole.

## 2° LES ROMANCES

*Les romances* se distinguent par la grâce, la délicatesse, la fraîcheur avec lesquelles s'y exprime, dans des strophes frétilantes, la passion de l'amour triomphant qui ne va pas sans quelques déceptions douloureuses et quelques souffrances.

*La Belle d'Août* part avec son galant, mais à la noce, on ne festina guère et sa mère pria et pleura.

Dans *L'Aqueduc*, le poète chante l'amour d'un prince pour une belle provençale. (Cela se passait au temps des Fées). A son amour pour le prince, elle met pour condition qu'à travers la Crau et le Trébon (quartier du terroir d'Arles) il lui amènera l'eau de la Fontaine de Vaucluse. Le prince construit un aqueduc à grand peine. Au moment où l'eau enfin arrive, la belle capricieuse dit au prince qu'un simple barralié lui apporte l'eau au lit et qu'il peut jeter bas son pont.

Le prince mourut de douleur.

Dans *Le Belvédère*, le poète nous conte qu'au château de Tarascon est une Fée qui se cache. Celui qui lui ouvrira la prison sera aimé d'elle. Trois chevaliers meurent en voulant escalader les tours. Mais un troubadour, avec sa mandoline et ses chansons, tandis qu'il chante la splendeur du sang latin, charme les geôliers et se rend maître du cœur de la belle.

*La Tour de Barbentane* nous raconte que Monseigneur Grimaud avait construit à Barbentane une tour dont il avait confié la garde à un bon chrétien. Mais celui-ci avait une jolie fille qui avait une intrigue. Vite, froidement, il enferme la jeune fille dans la tour. Voilà qu'une nuit, pendant qu'il dort, la belle favorise, en l'éclairant, l'ascension du galant par les branches d'un lierre. Mais au moment où, tout tremblant, il allait cueillir un baiser, un rameau casse entre ses mains. La pauvre ne connut de l'amour que la mort.

La romance *Le Renégat* nous présente la situation critique de Jean de Gonfaron, pris par les Corsaires. Il commence par regretter son pays natal de Provence, malgré les plaisirs que lui offre le pays de Mahomet. Car manger des châtaignes sur la montagne vaut mieux que l'amour sans la liberté.

Cependant il se laisse peu à peu apprivoiser par les délices de la vie orientale.

Sur la montagne manger des châtaignes vaut moins que l'amour sans la liberté.

Mais un beau jour il entend un chant marseillais, venant d'un navire prêt à jeter l'ancre. Aussitôt, au diable la sultane, s'écrie-t-il, la Provence est si belle qu'elle supplante une fille d'or.

C'est encore la Provence qui est célébrée gracieusement dans la romance *Le Troubadour Catalan*. Ce troubadour, qui est un bon Provençal, plaint sincèrement Marguerite de Provence, fille de Raymond Bérenger IV, devenue l'épouse du roi Louis IX.

Aussi il part d'Avignon, comme un fou, avec son luth d'ivoire et la cigale au chapeau. En route il repasse dans son esprit tout ce qu'il dira à la reine. Il voudra savoir si Paris offre tous les agréments et les charmes de la Provence, si les sources y sont aussi fraîches et aussi brillantes, s'il y a là-bas des oliviers, des vignes, des chants joyeux, s'il y a des ferrades, enfin un soleil aussi réjouissant.

Mais le malheureux est assassiné dans un bois par deux sacripants à son entrée dans Paris. La reine pleure son troubadour. Les dames lui élèvent une croix et la Poésie a éclairé le bois sombre qui porte désormais le nom de Pré du Catalan. Les Parisiens vont y boire l'ambroisie.

Dans la petite chanson, *La Cadeno de Moustier*, nous retrouvons la fidélité de sentiments du Provençal à sa patrie et à sa religion. Un Blacas, prisonnier des Sarrazins, n'est aucunement séduit par les charmes du pays de Mahomet. A toutes les propositions séductrices qu'on lui fait il répond:

— A tes pieds, Vierge Marie, je suspendrai ma chaîne, si je retourne à Moustiers.

La chanson de *Reino Jano* nous représente l'imagination de Mistral errant amoureuxment vers la Reine Jeanne dont il se serait fait, dit-il, le défenseur s'il avait vécu à son époque. Il s'en fera toutefois amplement le défenseur quand il composera le poème dramatique de ce nom.

Enfin le poème de *La Princesse Clémentine* sert de transition à un autre groupe de poésies. Ici l'ironie du provençal galejaire se donne libre cours. La princesse Clémentine, fille du roi d'Aix, Charles II le Boiteux, fut demandée en mariage au nom du roi de France, avec cette condition qu'elle se dévêtirait complètement devant les envoyés afin qu'ils puissent donner au roi la certitude qu'elle était irréprochablement constituée. La princesse, après avoir blâmé pudiquement cette idée digne d'un franchimand libertin et grossier, se soumet crânement à la condition exigée et prouve ainsi que la Provence était capable de donner à la France de vaillants et vigoureux rois. On saisit la finesse de l'histoire.

### 3° LES SIRVENTES

Les *Sirventes* continuent une série de poèmes très remarquables qui sont des dates dans l'histoire du Félibrige. Le mot vient de *servus*, *servi*, *serfs*, et signifie chant des serfs qui secouent leurs chaînes et s'efforcent de les rompre.

Il s'applique bien aux poésies que nous allons analyser. Ces poésies, en effet, sont l'expression la plus énergique des revendications de la race. Elles font un appel ardent à l'union des provinces méridionales.

Le premier de ces *Sirventes*, c'est l'*Ode aux Catalans*, dont nous avons parlé. Cette ode, composée en 1861, fut prononcée en mai 1868, lorsque les Catalans reçurent la députation provençale invitée aux Jeux Floraux de Barcelone; et la même année, lorsque les Catalans rendirent leur visite aux Provençaux, elle fut dite à Saint-Rémy, au pied des monuments romains. Elle prend pour texte ces paroles du poète catalan Milo y Fontanals: *No pot estimar sa nacio que no estima sa provinço*.

Il félicite les Catalans d'avoir vu dans les Provençaux des frères et il les invite à resserrer les liens qui les unissent les uns aux autres, tout en conservant leur nationalité espagnole, comme les Provençaux doivent rester fidèles à leur nationalité.

L'*Ode à la Comtesse* exprime bien plus fortement l'idée de la fidélité à la race. Au moyen d'une allégorie le poète imagine qu'une Comtesse de sang impérial (c'est de la Provence qu'il s'agit) avait riches moissons, beaux champs d'oliviers, cent villes fortes, poètes à foison qui l'adulaient. Mais un jour, sa sœur d'un autre lit, pour avoir son héritage, la fit enfermer dans un couvent où on lui coupa sa belle chevelure d'or. Là elle fut forcée de se soumettre à une règle tyrannique.

Le poète invite les courageux défenseurs de la Comtesse à briser les portes du couvent et à lui rendre enfin la liberté.

Cette ode, d'une belle envolée et d'une rare énergie, passa pour une manifestation séparatiste. Le poète a pris soin lui-même de s'expliquer là-dessus devant ses contemporains et la postérité. Il entend tout simplement élever une protestation véhémement contre la centralisation à outrance, en faveur du respect dû aux traditions, aux croyances et à la langue provençales. Pour texte il a pris les mots du poète catalan Balaguer: *Morta duhen qu'es mes io la crech viva*.

Mistral, dans cette ode, personnifie la vie provençale qui ne veut pas s'éteindre. Il en est lui-même l'émanation puissante. Le refrain de ce sirvente est bien connu.

Nous le citons en français:

Ah! si l'on savait m'entendre!

Ah! si l'on voulait me suivre!

Il est daté de 1866.

Le beau discours qui vient après et qui fut prononcé en mai 1870 devant les Agenais, lors de l'inauguration de la statue de Jasmin, fait bien suite aux deux odes précédentes. Il loue hautement Jasmin d'avoir résisté au prétendu Progrès qui voulait que le poète cessât de gasconner et qu'il écrivît en français.

Il le glorifie d'avoir répondu:

— Franchimand? Jamais.... La petite Patrie est avant la grande....

Ainsi, dit Mistral, il a fait triompher la langue d'oc et l'a vengée des outrages qu'elle a subis.

Cette même année 1870 (mais alors c'était en septembre), il ressentait les maux de la Patrie, et en vrai chrétien qu'il était et qui ne s'est du reste jamais démenti, il écrivit en beaux vers un *Psaume de la Pénitence*, dans lequel il fait devant Dieu amende honorable des fautes de la France; ces fautes contre la doctrine du Christ, trop abandonnée, étaient faciles à énumérer. Mais, dit-il, la France et la Provence n'ont failli que par oubli. (Le poète a-t-il tort de ne pas vouloir croire que la France est anticatholique?)

Et il demande au Seigneur de désarmer sa colère.... Au moment où nous écrivons ces lignes (en septembre 1915), il nous semble bien que le Seigneur ne veut pas que la France périclite et que ta prière, poète qui as vécu comme un saint, soit à la veille d'être exaucée!

La pièce qui suit, *Sisyphé*, démontre les vains efforts que font les hommes pour réaliser leurs conceptions du Progrès. Tout le monde connaît la fable qui représente, dans les Enfers antiques des croyances païennes, le malheureux Sisyphé condamné à rouler péniblement au sommet d'une montagne un énorme rocher qui descend sur lui lorsqu'il croit être au bout de sa peine.

Ainsi, dit Mistral, fait le Français.

Il y avait à Aix un peuple qui vivait heureux avec ses coutumes et sa langue. Un jour on le fonda dans la France du Nord. Vive la grande nation! Dans la guerre et dans la

paix elle jette un éclat éblouissant. La voilà donc à son apogée? Non, car voici qu'on entend crier:

— Plus de Patrie!... Plus de Français!... Vive l'Humanité! Gloires militaires du passé... Loi du Christ... Qu'est-ce que tout cela?... Jeanne d'Arc, saint Louis, Turenne... Cela est vieux!... Ne ressassons plus Bouvines, Denain, Austerlitz, Iéna!... Le Progrès est plus haut!

Beau rêve, ajoute le poète, dont il faut se réveiller au bruit de la mitraille des Allemands.

— Maudit soit l'Empereur! Il nous a vendus, s'écrie-t-on aussitôt. C'est lui le coupable! Brûlons tout! Incendions Paris, renversons la Colonne Vendôme! Tuons les prêtres et reprenons le rocher du Progrès!

Cette pièce, d'une véhémence ironie, était écrite en 1871.

La terrible leçon qu'elle donnait alors n'a pas été entendue. Les propagandistes de la Religion de l'Humanité, les rêveurs qui s'évertuent à mettre l'homme au-dessus de Dieu, ou à substituer l'homme à Dieu, les fervents de l'antipatriotisme qui espèrent toujours voir luire devant eux l'ère de la fraternité universelle, ne sont-ils pas le portrait de Sisyphe?

Les sombres événements dont ils sont victimes, eux aussi, les corrigeront-ils?

Au lieu d'aller chercher si loin le Progrès, c'est-à-dire la réalisation du bonheur, Mistral invite avec plus de réalité et de vérité, dans l'*Ode à la Race latine*, la race latine à se relever sous la chape du soleil:

Relève-toi, race latine, sous la chape du soleil.

Le raisin brun bout dans la cuve, le vin de Dieu va jaillir!

N'est-ce pas la vraie voie de l'avenir? Il faut bien qu'elle se relève, la race latine, pour faire triompher le Droit, la Civilisation, la Liberté! Mistral n'a-t-il pas parlé comme un prophète?

Cette ode fut dite à Montpellier sur le Peyrou, le 25 mai 1878, lors des fêtes latines qui eurent lieu dans la cité natale de don Jaime et furent présidées par Mistral lui-même.

Dans ces fêtes on attribua solennellement au poète roumain Vasile Alesandri, devenu depuis ambassadeur en France, la Coupe d'or pour avoir donné le meilleur poème sur le Chant du latin, dans le concours qui avait été institué.

Dans cette ode à la race latine, Mistral célèbre, en vers magnifiques, la langue mère, le latin, qui a illuminé le monde. Il célèbre la beauté pure des femmes de la race latine, la splendeur de ses mers, la richesse de ses champs ensoleillés, et termine en la pressant de fraterniser sous la Croix.

C'est encore un hymne pour la revendication de la race que nous lisons dans l'*Ode à Clémence Isaure*, prononcée devant l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, le 3 mai 1879, dans la grande salle du Capitole. Le poète remercie l'Académie de Toulouse d'avoir abrité le Félibrige, assailli de tous côtés comme un navire battu par la tempête. Il est heureux de se trouver dans la capitale du Languedoc, qui l'a nommé maître ès-Jeux floraux, et il rappelle avec enthousiasme les gloires littéraires de cette

grande capitale. Il invite donc Toulouse, la patrie de Clémence Isaure, à maintenir sa langue historique:

Elle est la preuve qu'en tout temps haute et libre elle porta blason.  
Dans la langue, un mystère, un vieux trésor se trouve.  
Chaque année le rossignol revêt des plumes neuves; mais il garde sa chanson.

Dans le poème suivant, *Eclaboussure*, avec une véhémence qui rappelle l'indignation de Juvénal et de Victor Hugo (*facit indignatio versus*), il exhale sa colère contre les recteurs, régents et toute la bande qui empêchent les enfants de parler dans les écoles leur langue maternelle.

Croyez-vous, s'écrie-t-il, que cela ne vous obsède pas d'entendre rabâcher sans cesse que là-haut (c'est-à-dire dans le Nord à Paris) — tout le monde est prophète, — et qu'ici nous sommes mal nés — d'entendre dans toutes les écoles, — régents, recteurs et toute la bande, — qu'il faut payer de nos deniers, — nous reprocher comme une tare, — l'idiome qui nous attache à nos pères, à notre sol.

L'idée centrale de cette vigoureuse satire est que, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, on la parlera toujours, cette belle langue, et que les paysans, les aînés de la nature, resteront les maîtres du pays.

Pendus au sein de la patrie, ils verront passer les barbares et passer les civilisations.

Et avant d'arriver au recueil suivant le lecteur s'arrête en versant une larme sur *La Fin du Moissonneur*, que le poète nous représente tombant de vieillesse sous le grand soleil de Saint-Jean, à la tête des jeunes moissonneurs qu'il conduit. Un coup de faucille jeté, dans l'ardeur du travail, par le jouvenceau qui le suit, l'a tordu, et, à la face du ciel ardent, en recommandant sa terre et sa famille au grand saint Jean, patron des moissonneurs, il expire; et muets, les jeunes se remettent à moissonner en toute hâte, car un mistral de flamme secoue les épis.

Faut-il commenter le sens profond de ce poème qui, sous la réalité, renferme un touchant symbole? Les vieillards, après avoir noblement accompli leur tâche et donné l'exemple du travail aux jeunes qui les suivent, leur laissent le soin de poursuivre leur œuvre.

#### 4° LES RÊVES

Le groupe des *Rêves* nous représente, dans la première pièce, *La Communion des Saints*, le songe d'une jeune provençale qui, en se levant, raconte qu'elle a assisté en paradis à un festin où elle a vu le Christ qui disait la messe, servie par saint Trophime. Elle a reçu la communion du Christ aux côtés des saints d'Arles, saint Honorat et saint Luc.

Puis le poète monte au *Château de Romanin*, où se tinrent autrefois tant de joyeuses cours d'amour.

Maintenant, hélas! tout est désert. On s'avance parmi des ruines désolées. Le ravin est desséché. Mais le thym et le romarin répandent toujours leur parfum. Depuis cinq cents ans ils attendent la belle Stéphanette....

Mais Phanette a passé, comme le printemps, et la rose est devenue sauvage.

Le poète raconte qu'il vient le soir; et tandis que les pics silencieux versent en plein leur ombre sur le château en ruines, il appelle la gentille Stéphanette. Il la supplie de revenir à la voix du trouvère. Et Phanette, en entendant parler la douce langue provençale, apparaît au poète.

— Elle était, dit-elle, en souci, se demandant si la Provence était morte....

Et le poète lui raconte que les fleurs du gai-savoir s'épanouissent derechef.

Alors elle appelle les âmes de ceux qu'elle a connus autrefois et de ceux qui ont illustré la Provence. Et le poète voit défiler devant lui les illustres amants et reines du pays.

Tous disaient:

— Souvenez-vous de nous.

Puis tout s'évanouit dans la brume. Le poète descend au crépuscule.

Mentionnons, en passant, *Le Grillon*, qui dit:

— Je ne chante que la nuit parce que le jour mon chant serait enterré par le bruit des bourdons et des abeilles, et il serait entendu par les oiseaux qui me mangeraient.

Passons sur *La Mante religieuse*, à laquelle le poète demande comment il pourra surmonter les tribulations de la vie et qui ne répond pas, mais, muette et grave, prie.

Les vers courts et rapides de ces petits chefs-d'œuvre conviennent à la nature des humbles et menus personnages qui sont en scène.

Dans *Le Blé de lune*, le poète nous dépeint les ombres fuyantes sous la lune, deux amoureux qui fuient les regards indiscrets et qui s'en reviennent chacun de leur côté, sous la lune spectrale qui dévide du lin.

Il y a en Provence, outre le plateau des Antiques, de Saint-Rémy, un pic qui domine la ville. Ce pic, appelé le mont Gaussier, de loin a la forme d'un lion. Mistral l'a rendu célèbre par sa pièce, *Le Lion d'Arles*. Sous la plume du poète le rocher prend vie. Le poète raconte qu'il est allé s'entretenir avec lui. Alors le lion lui dit: — qu'il a traversé toutes les gloires de la Provence depuis Constantin le Grand. Puis, attristé par les douloureux événements qu'il a vus se produire (allusion à la guerre des Albigeois), il a perdu l'enthousiasme et peu à peu s'est pétrifié. Toutefois, dit-il au poète, puisque la Provence n'a plus ni griffes, ni dents, il lui conseille de trouver et chanter.

Comme envoi, cette ballade est adressée à Paul Mariéton, qui, tout lyonnais qu'il était, s'était fait le défenseur de la Cause félibréenne en fondant la *Revue Félibréenne* et en composant son bel ouvrage, *La Terre Provençale*.

La délicieuse pièce qui suit, *Le Miroir*, est adressée à une jeune fille. Le poète lui conseille de se méfier de son miroir. Car ce qu'elle voit de si joli n'est pas tout à la jeune fille. C'est le diable qui la contemple. Si elle n'y prend garde, sans l'aide de Dieu, le diable la perdra.

*Le Cantique pour le Jugement dernier* est une paraphrase du *Dies iræ*, écrite par un poète qui a la foi.

*La Chante-Pleure du Logis* nous dépeint l'intérieur de la maison provençale, où la vieille tantôt ronfle au coin du feu, tantôt donne la chasse au chat et se préoccupe minutieusement du bon ordre de la maison, tandis que les fillettes rêvent d'amour et que la marmite chante dans le feu.

Dans cette demeure on mange de grand appétit sans nappe ni serviette après les travaux des champs. On fait crépiter les œillettes pour la fête du filleul; et, de temps en temps, on prie pour les trépassés. Nous avons sous les yeux un tableau impressionnant.

## 5° LES PLAINTES

Et ce chant nous conduit naturellement au groupe des *Plaintes*.

Ces plaintes sont celles du cœur qui souffre de n'être pas assouvi. Comme le poète y exprime ses propres sentiments, quoique d'une façon très voilée, nous sommes amenés à nous poser cette question: Mistral, qui s'est marié un peu tardivement, a-t-il eu des intrigues amoureuses?

Nous répondrons non. On ne trouve ni dans sa jeunesse, ni dans aucun autre moment de sa vie, une aventure analogue à celles qui ont traversé l'existence de Lamartine, Victor Hugo, Musset, pour ne citer que les plus célèbres. La jeunesse de Mistral a été chaste. Néanmoins, il serait téméraire de dire qu'il a été insensible aux piqures de l'amour. Les poésies enflammées et sincères que nous allons parcourir le prouvent bien.

Il y a exprimé tantôt la douleur de ne pouvoir réaliser ses désirs, tantôt la joie secrète d'avoir été aimé. Il semble qu'il a traversé, lui aussi, la crise de ce vague à l'âme, de ces *tædia vitæ*, de ce mal du siècle que Chateaubriand, Lamartine, Musset, avec des formes diverses, ont si nettement défini, pour en avoir été, à des degrés différents, l'expression vivante.

Mais cette crise, chez Mistral, n'a été que passagère. Son ferme bon sens, sa robuste santé morale n'ont pas tardé à en triompher.

Dans la petite pièce intitulée *Rencontre*, il raconte la rencontre qu'il fait, dans un château des vallons d'Uriage, d'une jeune fille qu'il aima un jour et qu'il est attristé de n'avoir plus revue.

La pièce suivante, *Découragement*, analyse le sentiment qu'il a éprouvé pour une jolie provençale sans doute. Ici la douleur paraît à son comble puisqu'il écrit:  
— Tu me fascines, tu me cribles de traits et tu me transperces, pantelant.  
Ah! sans remède, si c'est la comédie, je vais souffrir comme un damné.  
Qu'est-ce que la vie qui se traîne horriblement triste sans l'amour?  
Et qu'est-ce que la gloire? C'est un pilori planté parmi les brumes.

La poésie qui vient après exprime l'ennui qu'il éprouve au départ de celle qu'il a appelée sa douce amie, qui le comblera de joie à son retour.  
Quelle fut cette douce amie?  
Vient ensuite une Ode qui traduit sa langueur, parce qu'il voudrait voler vers une belle qu'il ne pourra jamais atteindre.  
— Moi je suis là à languir, et faute d'ailes ma nostalgie sera mortelle.

Toutes ces pièces sont sans date. Pourquoi? Le poète a-t-il voulu dérouter le lecteur? Ce qui n'est pas douteux, c'est que ces vers rappellent les vers amoureux des poètes anciens et modernes exprimant des sentiments personnels.



## XXV

### **DIGRESSION SUR MISTRAL AMOUREUX ET SUR LES OBSTACLES QU'IL DUT RENCONTRER DANS SES PROJETS DE MARIAGE. — LE MARIAGE DE MISTRAL.**

Toutefois nous éclaircirons peut-être un peu les mystères qui entourent ces pièces, si nous les rapprochons de certains incidents de sa jeunesse qu'il a contés dans ses *Mémoires* en les ponctuant de quelques réflexions suggestives.  
Le poète nous raconte qu'aux environs du temps où il venait de terminer ses études, une charmante jeune fille, dont les parents étaient en relation avec sa famille, vint fréquemment le voir à son mas et lui manifesta son amour.

Cette personne, de condition bourgeoise, ne portait pas le costume traditionnel. Elle était, selon le terme employé, une demoiselle.  
Mistral, à cette époque, mêlé au personnel de son grand mas, en dirigeait les travaux, tout en méditant son poème de *Mireille*, et rêvait d'épouser quelque belle fille de mas

semblable à celle qui devait être l'héroïne de son poème de *Mireille*. Il laissa donc la jeune fille lui écrire des lettres touchantes pour satisfaire son cœur. Mais peu à peu il l'amena à renoncer à sa correspondance. Elle se fit religieuse et mourut jeune.

Le poète nous affirme que cette aventure (si c'en est une) fut la seule de sa jeunesse. Aimait-il cette jeune fille? Vit-il dans ce mariage de graves obstacles? En éprouva-t-il de réelles souffrances? Questions auxquelles il sera toujours difficile de répondre.

Ce qui est certain, c'est qu'une fois de retour d'Aix, absorbé par la direction de son mas et par la composition de *Mireille*, il ne pouvait guère songer à se marier. Le pouvait-il bien après *Mireille*, emporté qu'il était vers la gloire? Puis ce fut *Calendal*, le *Dictionnaire*, l'*Almanach*, ses rapports avec Gounod, sa correspondance avec le monde de la poésie et de la littérature qui absorbèrent son esprit. Toutes ces occupations et préoccupations l'éloignèrent du mariage et lui firent regretter peut-être les satisfactions de l'amour. De là les poésies ardentes et douloureuses du poète, qui dut se soumettre à la vertu chrétienne de la chasteté.

Puis quand il songea sérieusement au mariage, ce poète, qui vivait dans les sommets de la pensée et de la gloire et qui n'avait jamais voulu quitter son village de Maillane, devait voir dans le mariage d'autres obstacles différents des premiers. Il lui fallait trouver l'âme sœur, capable de comprendre le génie du poète et disposée à s'associer complètement à sa vie modeste et retirée.

Cette âme admirable, il la trouva dans une jeune fille de Dijon, *Marie-Laure-Aimée Rivière*, qui, à une belle intelligence, joignait un cœur délicat et une âme élevée.

Dijonnaise, elle ne savait pas le provençal. Elle l'apprit, jusqu'à être en mesure de le parler. Elle avait commencé, sans doute, par saisir, à travers les traductions, la beauté sublime que le poète avait réalisée dans *Mireille* et *Calendal*. Avant d'épouser Frédéric Mistral, elle avait communié avec son âme. La bourguignonne était déjà provençale.

Le mariage eut lieu à Dijon le 27 septembre 1876.

Ces considérations nous amènent à donner quelques renseignements précis sur la vie domestique de Mistral après la mort de son père survenue, avons-nous dit, en 1856.

Cette année, il quitta donc le mas paternel, qui, au partage, n'échut pas dans son lot, et vint habiter avec sa mère au village même de Maillane, dans une maison sise derrière l'habitation qu'il a fait construire plus tard.

Avant d'entrer dans la maison qui est désormais historique, on s'arrête devant cette première maison qu'il habita avec sa mère à partir de 1856, et avec sa jeune femme à partir de 1876.

Il habita sa nouvelle demeure à partir de 1883. Elle est construite au milieu d'un jardin, auquel les visiteurs accèdent par la grille qui est derrière la maison.

Arrivé au seuil de la demeure, si le visiteur jette les yeux sur le fronton il aperçoit, au-dessus de la porte d'entrée, une grosse cigale sculptée sur laquelle le soleil, également sculpté dans la pierre, projette ses rayons. Autour de cette cigale provençale il lit cette inscription: *Lou soulèu me fai canta*.

Franchissant le vestibule, le visiteur voit, au fond de l'atrium, sur de hautes colonnes, les bustes de Lamartine et de Gounod, couronnés de lauriers toujours verts.

Mais maintenant que le poète n'anime plus de sa présence cette demeure sacrée, à quoi bon y introduire le visiteur? Elle porte le deuil du maître jusqu'au jour où elle entrera définitivement dans l'histoire. On sait qu'après le décès de Madame Frédéric Mistral elle sera convertie en Bibliothèque-Musée.

Alors, quand les touristes la visiteront, ils sentiront revivre dans les choses inanimées l'âme du poète qui les remplira. Alors passeront dans l'âme du visiteur les sentiments qui firent vibrer le cœur de Frédéric Mistral.

## XXVI

### SUITE DE L'ANALYSE DES ILES D'OR

Cette digression a peut-être projeté quelque clarté sur certains sentiments intimes que le poète nous a dérobés, différent en cela de tant de poètes romantiques, qui les étalent à l'envi. Il nous reste à continuer l'analyse des *Iles d'or*.

Le groupe des *Plaintes* se termine par les *Plaintes sur la mort de la Félibresse Raymonde et sur la mort de Lamartine*.

Les croyances chrétiennes du poète le portent naturellement à considérer comme un bonheur pour la félibresse d'être morte jeune. Car ainsi elle n'a pas vu la ruine de ses rêves d'amour et dans son rêve d'or elle tient pleinement l'éternelle Vérité.

Dans le poème suivant, *sur la mort de Lamartine*, il venge le poète des critiques que ses contemporains injustes et ingrats répandirent après sa mort.

Il verse son ironie sur ceux qui lui reprochaient d'ignorer l'art des vers. Il oppose à leurs critiques cette vérité que Lamartine fut une grande source de poésie pure et rajeunit l'âme de l'univers.

Il lave du reproche de n'avoir pas de religion celui qui, dans ses *Hymnes Saints*, éleva nos croyances sur les cordes d'or de la harpe de Sion en attestant les Ecritures.

Il le défend contre les ébahis du royalisme, qui trouvaient qu'il était révolutionnaire.

Il leur rappelle que d'un cœur ému il avait versé ses strophes sur la catastrophe des anciens rois.

Il jette son sarcasme sur les enragés de la démocratie, qui ne trouvaient pas assez républicain celui qui, de sa voix apostolique, avait fulguré le mot de République.

Il répand son amère raillerie sur ces bourgeois qui jetèrent le reproche de mangeur à l'homme généreux qui avait dissipé sa fortune en bonnes œuvres de toute sorte.

Et il le montre gravissant en silence le Calvaire et mourant dans la solitude sans dire un mot.

Ces strophes jaillies de l'âme, qui jugent si bien la grande œuvre du poète des *Méditations*, sont, en même temps que l'expression de la vérité, un hymne de

reconnaissance sorti de la plume de l'auteur de *Mireille* qui, quelques années auparavant, en consacrant sa *Mireille* à Lamartine, rappelait que le jour où le poète lui disait: *tu Marcellus eris*, il ne put que se répandre en pleurs.

Ce groupe est séparé du suivant par un petit conte bien provençal, *La Pluie*.

Le poète raconte, en vers charmants, qu'une jeune fille est courtisée à la fois par un cordonnier et par un paysan. Un jour, tandis que les deux jouvenceaux étaient en train de conter fleurette à la belle la pluie se met à tomber. Le paysan s'endormit, et le cordonnier ayant proposé à la jeune fille de lui coudre un soulier, profitait du sommeil du paysan pour lui vanter son métier qui ne chôlait jamais, tandis que le paysan, quand il pleuvait, ne pouvait que dormir.

La pluie cessa; le paysan se réveilla et jetant les yeux sur la terre trempée se réjouit à la pensée que son verger, ses vignes, ses prés avaient bu abondamment et promettaient une riche récolte. La jeune fille épousa le paysan, pour lequel la pluie travaillait quand il dormait.

## 6° LES SONNETS

Suit le groupe des *Sonnets*, qui prouve que le poète sait pratiquer toutes les formes de la poésie. Les plus remarquables sont ceux qu'il adressa à *Mialhan Carvalho*, qui chanta *Mireille*, au poète espagnol *Balaguer*, exilé de sa patrie, au poète *Théophile Gauthier*, après sa mort. Enfin, citons le sonnet à la *Roumanie*, à cette nation de Trajan qu'il est heureux de voir renaître et d'appeler sœur de la Provence Romaine.

Avant de dire quelques mots du groupe qui suit les *Sonnets*, arrêtons-nous un moment sur le joli conte, *La Ratissure du Pétrin*.

Un jeune gas aimait trois jeunes filles qui, de leur côté, se partageaient son cœur. Comme il ne pouvait les épouser toutes trois, sa mère lui donna le conseil d'épouser celle des trois qu'il saurait être la plus économe et la plus ordonnée. Mais comment reconnaître ces qualités? La mère conseille au jeune homme de se présenter inopinément chez chacune d'elles en prétextant un mal au doigt et de demander un peu de ratissure de pétrin pour guérir ce mal. Il arrive donc chez la première qui a, dans son pétrin, de la ratissure en abondance, car elle ne le nettoie jamais.

La seconde répond qu'en raclant elle en trouvera toujours suffisamment.

La troisième regrette de ne pouvoir soulager le mal parce que, chaque fois qu'elle pétrit, elle racle à fond le pétrin. Inutile d'ajouter que celle-ci devint l'épouse du jeune gas.

## 7° LES CHANTS NUPTIAUX

Les *Chants nuptiaux* qu'il adressa à ses parents, à ses amis, à l'occasion de leur mariage, ont l'entrain, la bonne humeur, le mouvement des meilleures Odes d'Horace.

Ils invitent, avec la même ardeur gracieuse, le même sourire, avec autant d'éclat poétique, à jouir de l'heure présente. Le *Carpe diem* y est développé avec une verve toute païenne, du moins en apparence. Car le poète ne manque pas de joindre la note patriotique qui invite les époux à donner des enfants à la patrie et la note chrétienne qui place le mariage sous la protection divine.

Ces chants sont du reste heureusement complétés par *Le Laiteron*, petit conte dont la morale est renfermée dans la réponse de *Mange quand l'a...* Celui-ci est ainsi nommé parce qu'il est pauvre. Et comme on lui conseille de ne pas se marier parce qu'il ne pourra pas nourrir ses enfants, il répond:

— Quand Dieu envoie un lapin, il envoie aussi un laiteron.

## 8° LES SALUTS

L'ouvrage des *Iles d'or* se termine par le groupe des *Saluts*; la plus fameuse des pièces auxquelles il a donné ce nom est celle qu'il adressa à Lamartine quand il lui dédia son poème de *Mireille*.

Nous en avons donné plus haut la strophe qui est en tête de toutes les éditions: Je te consacre *Mireille*.

Le conte bien connu, *Le Pouilleux*, clôturera ce beau livre. Le poète a mis en vers une histoire facétieuse par laquelle on veut montrer l'entêtement des femmes.

Le poète raconte donc qu'un jour une femme traita son mari de pouilleux, *cachopesou*. Le mari la menaça de la plonger dans le puits si elle répétait cette injure. Elle n'en persista que de plus belle. Tandis que son mari la plongeait dans le puits au moyen d'une corde qui la tenait attachée, elle criait pouilleux, pouilleux! Et quand elle eut de l'eau par dessus la tête, afin de continuer à injurier son mari, elle faisait avec les doigts par dessus l'eau le geste d'écraser les petites bêtes. Le mari indulgent la retira.

La morale de cette histoire est qu'il vaut mieux être patient avec les femmes et les laisser injurier tout leur soûl quand leurs nerfs les gagnent. Les menaces et les coups ne les forceront pas au silence.

Quoique nous nous soyons servi du langage français pour essayer de faire revivre les *Iles d'or*, à travers nos modestes analyses le lecteur a pu facilement saisir l'âme provençale, l'esprit de la race dont ces poésies sont imprégnées.

Ce recueil parut en première édition en 1875, avec une autobiographie de l'auteur.

Une autre édition parut plus tard sans autobiographie. C'est sur cette édition plus complète que nous avons résumé l'ouvrage.

## XXVII

### LE TRÉSOR DU FÉLIBRIGE

Toutefois l'ouvrage qui a le plus absorbé Mistral, après la publication de *Calendal* en 1866, c'est *Le Trésor du Félibrige*, dictionnaire provençal-français en deux gros volumes in-quarto sur trois colonnes, dans lequel l'auteur donne la forme du mot dans les différents dialectes d'oc. Cet ouvrage parut en 1878, précédé d'un sonnet dont nous donnons la traduction.

Saint Jean, vienne la moisson, allume ses feux de joie. Sur l'arête des montagnes, le pâtre pensif élève un tas de pierres et marque les pâturages où il a passé l'été.

Moi aussi, en labourant et faisant maigre chère pour le nom de Provence, j'ai fait ce que j'ai pu, et Dieu m'ayant aidé a accomplir ma tâche, agenouillé dans le sillon, je rends grâce aujourd'hui à Dieu.

Dans le sol jusqu'au tuf a creusé ma charrue; et le bronze romain et l'or des empereurs reluisent au soleil parmi le blé qui lève.

O peuple du Midi, écoute ma harangue si tu veux reconquérir l'empire de ta langue, pour t'équiper de neuf puise dans ce trésor.

Ce travail suffirait à la gloire d'un homme.

Nous n'en donnerons pour preuve que ce mot de l'illustre grammairien Michel Bréal qui a écrit: — Dans l'avenir, quand on lira d'une part *Calendal* et *Mireille*, et de l'autre *Le Trésor du Félibrige* et les annotations historiques et philologiques de *Calendal*, on se demandera s'il n'y a pas eu plusieurs Mistral, comme il y a eu plusieurs Homère.

## XXVIII

### LE CONTE DE NERTE

#### PROLOGUE

Le conte de *Nerte* est précédé d'un prologue dans lequel le poète commence par nous avertir qu'il n'a plus la vigueur d'escalader les cimes, comme au temps où le matin et la rosée émoustillaient ses illusions; traduisons: il avoue qu'il n'est plus jeune et

maintenant que le soleil va prendre la descente ses transports et ses cris éclatants vont se calmer.

Nous ne devons pas nous étonner s'il va nous conter, à son aise, une nouvelle en vers joyeux et familiers. Le poète a passé la cinquantaine. Nous avons vu le labeur formidable qu'il a fourni. Il mérite de se reposer. Profitant de ce repos, il va tout de même ciseler un bijou. Mais n'anticipons pas et continuons plutôt l'analyse du prologue.

Mistral nous prévient que le diable joue un rôle dans son conte. Ce n'est pas à dire que le poète veuille plaisanter. Il est au contraire, dit-il, très sérieux. Car la vie est toujours une lutte entre Dieu et le diable.

Et le but ici-bas n'est pas tant de conquérir le bien-être et la fortune que de vivre honnêtement pour nous conformer à la loi de Dieu.

Toutes ces belles idées sont exprimées en vers charmants de huit syllabes, sur le ton badin dont le bon La Fontaine nous a donné le modèle après Marot, son gracieux devancier dans l'art de conter.



## CHANT I

### LE BARON

Dans le chant I, Mistral commence par nous faire la description du château de Château-Renard au temps des Papes d'Avignon.

A la place où se dressent aujourd'hui les cornes, les deux tours, que le voyageur aperçoit dans le lointain, s'élevait un beau château fort. Là vivait, vers la fin du quatorzième siècle, le seigneur Pons.

Malade, tordu par la souffrance, il est soigné par sa blonde héritière, Nerte. Un jour, il éloigne tout le monde et fait à sa fille sa confession.

Le seigneur Isnard de Montmoiron réunit autrefois quelques barons pour chasser les loups du seigneur de Turenne. Ces loups étaient des compagnies de maraudeurs qui détroussaient tous les passants.

Après que cette chasse fut terminée heureusement, au château d'Isnard on festoya et on joua un jeu d'enfer. Le seigneur Pons dit à sa fille qu'il perdit tout son argent et toutes ses terres.

Rentrer chez lui tout nu, il s'y résignait difficilement et il était prêt à saigner le premier marchand venu qui se serait trouvé sur son chemin et même à vendre sa fille au diable, s'il lui apportait beaucoup d'argent. Aussitôt le diable se présenta à lui; et le seigneur Pons avoue qu'il accepta dans treize ans de donner sa fille au diable en échange d'une quantité inépuisable d'or. Il revint jouer et il gagna.

On peut juger du désespoir de Nerte après cette confession. Les treize ans sont expirés. Elle va donc tomber dans les bras du monstre infernal. Elle invoque la grande sainte Marthe, qui avait autrefois terrassé le dragon horrible. Elle invoque la Vierge Marie, Elle se lamente, la pauvre! Elle qui, dans le pays, était la providence des malheureux, va devenir la proie du démon! Sa candeur et son innocence faisaient l'admiration de la contrée. Et la voilà livrée au diable!

Pourtant le père, pour la consoler, lui donne le conseil d'aller trouver le Pape, dispensateur des grands pardons. Le Pape tient les clefs du Paradis. Le seigneur Pons avoue qu'il est difficile d'aborder les remparts d'Avignon. Cela se passait au temps de l'antipape Benoît XIII assiégé dans son château par le général Boucicaut. (Nous l'appellerons le Pape).

Cependant un souterrain qui part des fortifications de Château-Renard conduit à la grande tour du Palais des Papes, en passant sous la Durance. La Reine Jeanne, qui fit construire ce tunnel, en a laissé la clef et le secret à la race des Pons. Le baron invite donc Nerte à aller offrir au Pape assiégé un asile dans le château de Château-Renard, en échange de quoi le vicaire du Christ l'arrachera aux griffes du diable.

Et pour que sa fille s'avance plus sûrement, le baron lui conseille d'emmenner Diane, la levrette, qui donnera la chasse aux salamandres et aux serpents du tunnel. Elle dira au Pape que les Provençaux sont armés pour le défendre.

Voilà la petite Nerte en route sous le tunnel avec sa levrette pour compagne.

## CHANT II

### LE PAPE

Le chant II nous transporte en Avignon pendant le siège livré par le maréchal Boucicaut au pape Benoît XIII. Le poète nous fait un tableau très vivant du palais pontifical dominant la ville et la contrée avec ses sept tours gigantesques. Puis la ville d'Avignon revit sous sa plume.

Palais luxueux des cardinaux construits à la hâte dans la ville et ses environs, nombreux couvents et cathédrales, moines des différentes confréries remplissant la ville de leurs costumes variés, cloches et carillons répandant tout le jour dans les airs leur joyeux carillonnement, pont Saint-Bénézet sillonné sans cesse par la foule des visiteurs qui affluaient de tous les pays vers la ville papale, fêtes ininterrompues dans la cité ensoleillée, jusqu'au mistral mugissant le long du Rhône, le poète nous fait tout voir et tout entendre.

A la lecture de ses vers nos yeux et nos oreilles sont pleins de l'aspect à la fois majestueux et rude de l'architecture Pontificale et de la vie éclatante et bruyante du Moyen âge avignonnais.

Puis vient une peinture douloureuse qui se déroule devant nous.

Nous assistons à la décadence lamentable de la Papauté avignonnaise considérée désormais comme schismatique. Pourtant voilà cinq ans que Benoît XIII et ses héroïques défenseurs tiennent tête aux assiégeants. A leurs coulevrines, à leurs bombardes qui les broient, ils résistent avec courage. Réduits par la famine, ils mourront plutôt que de se rendre.

— Pape je suis et Pape je mourrai, disait le pape, qui n'avait plus auprès de lui que deux cardinaux, les autres étant passés dans l'autre camp.

Mais la petite Nerte arrive bien à propos pour le sauver. On peut juger de la surprise des soldats du camp fortifié à l'arrivée de la frêle jeune fille qui demande aussitôt à être présentée au commandant. Celui-ci était messire Rodrigue de Lune, le propre neveu du Pape, un beau et fringant jeune homme qui, aux temps heureux, aimait à courir le guilledou et s'était souvent fait remarquer par ses aventures galantes.

Est-il besoin de dire qu'il s'empessa de satisfaire aux désirs de la jeune fille demandant à voir le Pape?

Rodrigue conduit Nerte à travers une multitude de couloirs, d'escaliers secrets, de vastes salles. Le poète profite de cette expédition pour nous dépeindre le véritable labyrinthe qu'était le vieux palais, alors dans le plus grand désordre.

Tout en conduisant la jeune fille, le jeune homme apprend d'elle-même comment elle a été vendue au démon. La belle occasion pour le jouvenceau de faire sa déclaration!

Il lui déclare en effet que le vrai remède pour vaincre le diable, c'est l'amour.

Et comme la jeune fille paraît ignorer où se trouve l'amour, puisqu'elle ne le connaît que par les chansons et les nouvelles, Rodrigue lui fait, des grâces et des charmes de l'amour, une des plus séduisantes peintures qui aient été imaginées par les poètes. Puis, voulant joindre à la parole le geste, c'est-à-dire la démonstration, il se penchait pour embrasser l'ingénue lorsqu'un grand Christ s'offre à ses yeux.

Nerte fit le signe de la croix.

Le morceau est à citer.

— Moi, pour vous sauver de l'ennemi, je vois un merveilleux remède: l'amour.

— Eh! qu'est-ce que l'amour? dit-elle. Il n'est bruit que de lui dans les chansons et les nouvelles. Mais qui peut dire où il se trouve?

— Je pourrai peut-être vous y conduire, répartit Rodrigue enflammé. Le sentier des amourettes, plein d'ombres claires et de fleurs, est le chemin du paradis.

— Pourtant, Monsieur, répondit Nerte, la sainte Eglise nous enseigne que le sentier du paradis est plein de pierres et d'épines.

— L'amour est un bouquet au sein, fit Rodrigue, c'est une coupe d'hypocras pur et de délices!

Et, de plus en plus amoureux:

— L'amour est un jet de soleil dans lequel, enivrées, deux âmes s'élancent jusqu'à la pleine lumière et se confondent inséparablement.

Enfin c'est une bouche de feu qui, haletante, ne trouve nulle part de quoi boire en disant:

— J'expire, sinon sur une bouche sœur.

Mais à l'instant où se penchait le galantin pour embrasser, dans son délire, l'ingénue, haut sur le mur leur apparaî, les bras ouverts, un crucifix échevelé par la douleur, avec deux clefs attachés en sautoir au-dessus d'une tiare sculptée.

Nerte fit un signe de croix et, se tournant vers l'amoureux:

Beau chevalier, votre devis ne s'accorde guère, dit-elle, avec le *Breviari d'Amor*. Car, dans ces pages d'or, il me semble avoir lu que l'amour doit être pur comme un paradis.

(*Nerte*, ch. II).

Le *Breviari d'Amor* est un poème du troubadour Maffre Ermengaud, de Béziers (XIII<sup>me</sup> siècle), que la dame chargée de l'instruire faisait lire à Nerte.

Ils arrivaient au haut de l'escalier d'honneur.

Don Rodrigue, poussant une grande porte, introduit Nerte auprès du Pape et disparaît. Le poète, décrivant la salle où entra en tremblant la jeune fille, nous la montre décorée de fresques qui révélaient le génie de l'époque, annonçant déjà une véritable renaissance de l'art de peindre.

Puis il décrit le paysage extérieur des fenêtres: un des plus beaux panoramas du monde étalait aux yeux éblouis les immenses plaines du Comtat, présentant sous le soleil d'or qui les incendiait la plus luxuriante végétation. Le regard, plongeant dans le lointain, allait se perdre sur les sommets neigeux du mont Ventoux.

Le vieillard, contemplant ce paysage au coucher du soleil, était en train de prier pour la chrétienté battue par la tempête et, convaincu d'être le pape vrai, se disait: Je ne plierai pas, lorsque la petite Nerte se présenta devant lui.

Prosternée à ses pieds, elle lui dit que Dieu l'envoie pour le sauver. La communication par laquelle elle est venue, faite exprès pour le salut du Pape, le conduira vers le seigneur de Château-Renard, où non seulement il trouvera un asile, mais la protection de tous les citoyens et barons provençaux.

Au même instant une grande clameur remplit le palais. Rodrigue entre, terrible, en criant:

— Le palais brûle.... Saint-Père, fuyez chez le peuple provençal.

Le Pape prend les saintes Espèces et descend dans la grande cour. Les soldats s'agenouillent, pressentant leur dernière heure.

Puis le Pape monte au haut de la courtine. La cloche sonne, cette cloche qui ne se fait entendre que quand le Pape est intronisé ou quand la mort arrive pour lui.

Toute la ville s'est réunie autour du vieux palais. Du haut des murs le Pape, la tiare en tête, donne une dernière fois sa bénédiction *urbi et orbi*.

Le peuple répond:

— *Amen*.

Puis, conduit par la petite Nerte, à la lueur d'une faible lumière le dernier Pape d'Avignon disparaît dans le souterrain.

## CHANT III

### LE ROI

Au début du chant III nous sommes ramenés au château de Château-Renard. Mais l'aspect sous lequel le poète nous le présente est bien différent de celui qui nous était offert au premier chant.

Nous revivons le temps où la joie y régnait. Le jeune roi Louis de Forcalquier, de Naples et de Jérusalem, est venu en grande pompe au château pour demander la bénédiction du Pape à l'occasion de son mariage avec Yolande, princesse d'Aragon. Le peuple reçoit avec enthousiasme la jeune reine. La bénédiction nuptiale doit avoir lieu le lendemain à la célèbre cathédrale de Sainte-Trophime d'Arles.

Pendant que le peuple devise sur le grand événement, la petite Nerte est auprès du Pape à la chapelle et lui demande en grâce de la sauver du démon. Mais le Pape lui répond qu'il peut arracher les âmes du Purgatoire, mais non pas de l'Enfer. Il n'y a qu'un miracle d'en haut qui puisse rompre la maîtrise du démon.

Il faut prier, et pour prier avec fruit la petite Nerte doit entrer dans un couvent. Précisément le lendemain le Pape doit aller à Arles. Il invite donc Nerte à le suivre pour entrer au grand couvent de Saint-Césaire.

La suite du poème nous dépeint la brillante chevauchée de l'escorte partant, dès le matin d'un beau mois de mai, pour se rendre à Arles. Pendant le trajet le jeune roi fait des projets, disant à la jeune reine qu'il veut conquérir le royaume de Naples.

Mais la jeune reine devra rester en Provence pour faire cesser les dévastations des seigneurs pillards, tels que le vicomte de Turenne.

En même temps le jeune Rodrigue, qui a suivi le Pape, s'est approché de Nerte, et espérant cette fois être plus heureux, il reprend les déclarations galantes fâcheusement interrompues.

Mais la jeune fille apprend au gallant qu'elle va être nonne au grand Couvent.

Le jeune Rodrigue lui fait entendre que le diable se joue des solides fermetures des couvents.

— Il vous amène, dit-il, l'ombre de celui que vous êtes désolée de ne plus voir.

Nerte est étourdie par ces jolies paroles. Et l'on traverse des routes ombragées égayées par les chants des oiseaux et les acclamations des paysans, que l'on voit venir en foule pour saluer le roi et la reine et recevoir la bénédiction du Pape.

Chemin faisant, séduites par le charme de la campagne, les dames chassent l'alouette au faucon.

On arrive à Montmajour, que le Pape salue avec émotion, car il a été Abbé de la fameuse abbaye bénédictine.

Avant que le cortège arrive à Arles, une délégation de clercs, de bourgeois et de nobles, le consul en tête, viennent souhaiter la bienvenue au roi et, avant de

l'introduire dans leur ville, ils lui disent qu'ils ne reconnaissent d'autre royauté que celle du Lion. Ils lui demandent de respecter leurs libertés et leurs franchises. Le roi leur garantit de reconnaître leurs privilèges et leurs prérogatives. Et il est accueilli aux cris de Vive le Roi de Provence! Vive le Père Universel!  
Le cortège magnifique, en grand triomphe, entre dans Arles.

## CHANT IV

### LE LION

Le chant IV a pour titre Le Lion. Avant de l'analyser, il convient de rappeler que le pavillon de la République d'Arles portait un lion. Le nom de Golfe du Lion, *sinus Leonis, mare Leonis*, vient peut-être de ce que les navires d'Arles la sillonnaient en grand nombre, à moins que ce soit le contraire, c'est-à-dire à moins que le lion d'Arles vienne du nom que portait le golfe bien antérieurement à Arles elle-même.

Nous croirions en effet que ce nom de lion est une altération de *Lygium*. Car primitivement les Ligures avaient habité la contrée. Les Ligures, *Lygiens*, un des premiers peuples qui ont occupé notre Midi, ont bien pu donner leur nom au golfe Golfe du Lygium, qui s'est altéré en Lion, et à cause de ce nom les Arlésiens ont été amenés à mettre un lion dans leur pavillon armorial. Le fait est qu'au Moyen âge Arles nourrissait un lion aux frais du Trésor public. L'entretien de ce lion, qu'on faisait combattre assez souvent avec un taureau, cessa à la suite d'une délibération du 4 avril 1533.

Le poète donne d'abord la parole à un savant bourgeois de l'époque, maître Boisset, qui raconte avec force détails, en vrai provençal qu'il est, la cérémonie du mariage béni par le Pape à la cathédrale Saint-Trophime.

Le poète nous fait une description pittoresque de l'intérieur propre et coquet de maître Boisset, dont l'épouse, *Misé Fabresse*, était une maîtresse femme.

Là tout reluit, les petits chaudrons, les mesures d'huile, la boîte au sel, la farinière, la huche au pain, les chenets, la lampe de laiton blanc et son plateau, la bassinoire, percée à sept trous. Tous ces objets précieux, qui constituaient l'ameublement de la maison provençale, nous les avons vus tout aussi reluisants dans la cuisine du poète, fidèle aux traditions populaires.

Donc maître Boisset, parcourant la cuisine de long en large, fait un beau tableau des riches ameublements de la cathédrale, des habits luxueux des grands personnages et surtout du Pape, du roi et de la reine. Il raconte tous les détails de la cérémonie. De temps en temps, pour humecter son gosier altéré, il va à l'évier boire un coup de clairette.

Puis maître Boisset raconte que les Arlésiens, pour faire montre de leur indépendance, font sortir le roi lion.

Dans les bannières flottantes au vent on voyait représenté le lion d'Arles sous toutes les figures que lui donne la Tradition le vieux lion devant lequel Hercule dut reculer

en pleine Crau, le lion latin portant le *labarum* de Constantin. Bref, le lion a pris part à toutes les phases de la ville arlésienne.

Mais voilà le vrai lion qui, en sortant de son repaire, pousse un tel rugissement que tous les taureaux de la Camargue en frémissent.

Déchaîné, il marchait gravement, accompagné de son gardien qui le calmait en lui parlant.

Puis viennent le roi, la reine et toute la cour en cavalcade. On se rend aux arènes, pour voir combattre le lion un contre quatre.

Maître Boisset fait une belle description de l'intérieur des arènes, avec sa foule bigarrée et bruyante sous le grand soleil. Le poète a vu passer devant son imagination la société du temps avec ses costumes et ses mœurs.

On fait sortir les taureaux. Le lion en éventre trois. Mais le quatrième blesse grièvement le roi lion qui, se retournant, tue le taureau, mais bondit hors des barrières dans la foule et va se ruer sur le roi, la reine et Nerte, lorsque Rodrigue, voyant le danger, enfonce sa dague dans le cour du lion. Le roi est désormais proclamé roi d'Arles et c'est maître Boisset qui est chargé du compliment.

Cependant Nerte est combattue entre son amour pour Rodrigue qu'elle a vu plus grand que jamais dans sa victoire sur le lion et le couvent qui la privera de toutes les joies de ce monde.

Mais ce lion qui a failli la dévorer représente aussitôt à son esprit Lucifer qui allait la jeter dans sa fournaise. Elle ira donc au couvent et priera pour l'âme de Rodrigue.

## CHANT V

### LA NONNE

Le chant V, qui a pour titre La Nonne, nous dépeint d'abord la prise de voile de Nerte, puis le siège et le sac du couvent par Rodrigue et sa bande.

Nous entendons le carillon des cloches du couvent de Saint-Césaire, dès l'aurore, pendant que les nonnes disent le rosaire et que Nerte est en dévotion dans l'église. Nous assistons aux préparatifs fiévreux de la Mère Abbessse et des converses, car il s'agit de recevoir le pontife d'Avignon et le roi, son compagnon, qui vont, être là dans un moment.

Les voilà dans le couvent, Nerte, entourée des religieuses, ayant pour parrain et marraine le roi Louis et la reine Yolande, va prononcer ses vœux éternels. Le Pape, assis auprès de l'autel, prend la parole pour lui en donner le droit. Nous entendons les chants des psaumes. Nous assistons à tous les détails du rite d'une prise de voile.

Nous croyons entendre le craquement des ciseaux qui tranchent la belle chevelure d'or, tandis que la nonne professe verse un pleur sur sa beauté perdue et son renoncement perpétuel aux joies de ce monde et que le tonnerre des grandes orgues se fait entendre contre ses sanglots.

Elle fait ses trois vœux et le Saint-Père étend sur son front blanc le voile noir en priant que sans tache elle paraisse devant Dieu.

Le sacrifice est consommé: mais l'épreuve n'est pas terminée. Prosternée sur les dalles, elle entend maintenant le chant lugubre du *De Profundis*, qui lui représente l'horreur du cimetière, lui en donne l'épouvantable vision et la fait assister à sa propre décomposition sous la morsure des vers. Frissonnante de terreur, elle appelle Rodrigue.

Mais les Sœurs qui l'entouraient en psalmodiant l'ont bientôt entraînée en répétant:

— Entrez, entrez, ma Sœur, vous ne sortirez plus ni vivante, ni morte.

Mais tandis que se passe cette cérémonie dans la ville basse, le diable à quatre fait son train à l'Hôtellerie de l'Epée.

Environné de Catalans, Rodrigue fait boire abondamment sa bande de forcenés à laquelle il offre un somptueux repas, tout en lui promettant une belle distribution de monnaies à la suite du coup qu'ils devront faire.

Quand on a bien mangé et surtout bu à en perdre la raison, on s'avance à pas de loup à travers les rues désertes et silencieuses.

Il est Minuit.

On passe le pont du Rhône, on traverse les Lices et les Aliscamps, derrière lesquels se dresse le grand Couvent. Les malandrins font l'escalade. Les voilà dans le cloître à l'heure où les religieuses, avant l'aurore, chantent l'office de la nuit. Les portes de l'église éclatent, brisées.

On se représente l'émoi que produisit la tumultueuse et brutale invasion. Rodrigue a, dans l'essaim, discerné l'objet de ses désirs. Il l'emporte comme l'éclair.

Chacun des truands choisit la nonnette qui lui fait envie. On ne laisse au couvent que les laiderons, les vieilles moniales, qui se hâtent de sonner le tocsin à grand branle. Le capitaine de la ville accourt avec ses archers et atteint aux Aliscamps la troupe des vils ribauds.

Ici le poète place la peinture des Aliscamps et tous les récits qui s'y rattachent, notamment le récit de l'apparition du Christ qui descendit du ciel pour bénir le cimetière. Mistral décrit également la descente le long du Rhône des cerceuil des chrétiens qui voulaient être enterrés dans le cimetière miraculeux.

Cependant Rodrigue emporte sa belle en lui disant des mots doux, et après l'avoir déposée en lieu sûr, près de la tombe de Roland (la tradition la place dans le cimetière des Aliscamps), il va secourir ses frères.

Le poète nous fait assister à la course échevelée des combattants à travers les tombes. Nerte se réveille au milieu de l'horreur du carnage ensanglanté qui s'offre à ses yeux terrifiés. Elle se croit au préau de l'Enfer. Elle prend la fuite. Mais elle s'égare dans la plaine.

Rodrigue revient du combat. Il ne retrouve plus sa Nerte. Il appelle, et toutes seules lui répondent les chouettes dans le Trébon (quartier de la plaine d'Arles).

## CHANT VI

### L'ANGE

Au chant VI, le poète va nous représenter l'Ange Gabriel apparaissant à un ermite qui sauvera Nerte. Nous verrons par quel concours de circonstances dramatiques.

Au lever de l'aurore, près d'une forêt qu'elle à côtoyée, Nerte, brisée de fatigue, tombe à genoux et prie. Elle entend tinter une petite cloche. Ici le poète nous présente une description du gracieux gazouillement des oiseaux et du réveil de la nature, tandis que la jeune fille, se guidant sur le tintement de la cloche, se dirige vers le lieu d'où vient le carillon.

Elle aperçoit enfin une petite église à contreforts, puis un ermite qui en descend. Elle lui demande humblement d'écouter le récit de ses peines.

Après l'avoir entendue, le bon ermite rassure la jeune professe:

— La foi, lui dit-il, soulève les montagnes.

Il l'engage donc à avoir confiance en Dieu et, pour confirmer son dire, il raconte l'histoire d'un saint apôtre aveugle qui, conduit par un gars du pays, était venu prêcher. Un jour, entendant un grand bruit, il en demanda la cause. C'était l'aquilon qui mugissait dans la plaine déserte. Le gars, pour se jouer de lui, lui dit qu'une grande foule était là pour l'écouter. Or l'apôtre n'avait devant lui que des pierres. Il prêcha. O prodige! toutes les pierres répondirent *amen*.

Nerte et l'ermite vont donc à l'ermitage; et quand l'ermite a réparé, avec du pain et de l'eau, les forces de la nonnette à jeun, dans les sentiers de la tremblaie le bon contemplatif continue à parler à Nerte de l'œuvre de Dieu. Or, on était ravi de l'entendre. C'était un saint, un béni, tellement saint qu'un ange, tous les jours vers midi, venait le visiter.

En entendant la sainte parole de l'ermite, Nerte était assurément en contemplation devant les merveilles que le Créateur lui permettait d'admirer, mais elle se plaignait d'être, en quelque sorte, abandonnée de Dieu, et elle offrait à Dieu sa vie si sa vie pouvait servir au pardon de son pauvre père qui était réprouvé.

Pour la consoler, le saint ermite ajouta que Dieu l'avait conduite par la main vers son salut, puisque le bois où elle se trouvait était le bois de Saint-Gabriel et que l'ange n'allait pas tarder à leur apparaître.

Ils étaient, en effet, près de l'église, sise actuellement sur la route qui conduit à Montmajour, chef-d'œuvre d'église romane qui porte le nom d'église Saint-Gabriel.

L'ermite, montrant le frontispice de l'église et en faisant la description, déroulait toute l'histoire de l'ange qui y était gravée. Et il racontait qu'un jour d'hiver (c'était à la Noël) qu'il avait donné son unique pain à un pauvre, l'Ange Gabriel vint lui-même apporter le pain des anges. Depuis lors, disait-il, tous les jours il m'apporte la corbeille de pain béni; j'en suis indigne. Et il se frappait la poitrine avec une pierre. Donc, ma fille, soumetts-toi à la doctrine des patriarches. Je parlerai à saint Gabriel et je te sauverai, je te sauverai.

Nerte l'écoutait, l'espoir au cœur. L'ermite va sonner l'angelus de Midi. Les pêcheurs, les travailleurs des champs sont au repos. Tout est calme. La tête dans son capuchon, le saint ermite est en extase.

L'Ange lui parle, invisible pour tous. Mais l'Ange lui demande:

— Quelle est celle là-bas qui, revêtue de l'habit monastique, prie dans un coin?

L'ermite répond que c'est une pauvre abandonnée et qu'il promis de la sauver du démon. Aussi l'Ange Gabriel lui fait de vifs reproches:

— Comment, lui dit-il, tu peux à peine te sauver toi-même et tu prétends sauver les autres?

Et l'Ange disparaît.

A ce mot l'ermite se croit perdu. Il songe au clabaudage des gens qui en raconteront de belles sur la nonnette qu'ils auront vue avec un ermite dans un ermitage. Et le solitaire conseille à Nerte de partir sur le champ.

Mais la nuit arrive et Nerte est remplie d'effroi. Le solitaire lui montre le chemin qui lui permettra de trouver un lieu hospitalier. Il l'envoie vers le hameau qu'on appelle La Laurade.

— Puis demain matin, ajoute-t-il, tu iras dire ta prière à Notre-Dame du Château. De là tu te rendras au couvent de Saint-Césaire.

## CHANT VII

### LE DIABLE

Le chant VII nous conduit au château de Laurade, dans lequel Nerte, en sauvant son âme, sauve celle de Rodrigue. Il est intitulé Le Diable.

Nous avons laissé Rodrigue aux Aliscamps où il a cherché en vain sa chère Nerte. Rongé de dépit, il se donne au diable. Il consent à se damner par amour, si Lucifer veut lui rendre Nerte. Aussitôt une voix lui répond:

— Va à Laurade et tu auras là les sept péchés et par surcroît la rencontre de Nerte.

Le poète nous explique que Rodrigue, enfermé pendant plus de quatre ans dans le palais assiégé par Boucicaut, avait lu tous les mauvais livres que renfermait le Vatican avignonnais. Ce sont ces mauvais livres qui lui inspirèrent la pensée de demander secours au diable.

Ainsi l'Esprit du Mal, qui au milieu du grand Schisme désolait la Chrétienté, s'empara du neveu du Pape. C'était un beau coup de filet.

Donc Satan, en une nuit, construisit en pleine terre de Laurade un bâtiment superbe qui rappelait l'art sarrazin. Il faut lire dans le texte la description de cette construction merveilleuse!

Voilà Rodrigue en possession de ce palais fantastique. Dans ce château étaient sept salles, dont chacune représentait un péché capital.

L'Orgueil régnait dans la première où, au milieu d'un nuage d'encens, un troubadour, touchant du luth, chantait la gloire de Rodrigue qui, aussi preux que savant, a cueilli le fruit de la science et a élargi son patrimoine jusqu'au palais des sept démons. Il chante aussi l'humanité future qui a réalisé son bonheur en se substituant à Dieu.

Quelle ironie dans ce tableau imaginé par Mistral! Quelle satire de la philosophie naturaliste qui prétend se passer de la Divinité!

L'Envie règne dans la seconde. Là est la politique vide qui, par le glaive et la torche de Catilina, voudrait ruiner de fond en comble la Rome éternelle.

Dans la troisième est l'Avarice. L'or roule et luit sur les tables.

La Gourmandise est représentée dans la quatrième, où des ribauds et des courtisanes, mangeant dans de la vaisselle d'or, sont assis à un festin digne de Sardanapale.

Dans la cinquième la Luxure donne un bal pompeux où prennent part toutes les beautés illustres, passant et repassant dans la danse, Thaïs, Cléopâtre, Laïs, Aspasia et Messaline, la flamme dans les yeux.

Dans la sixième est le logis de la Colère. Sur les parvis on ne voit que des panoplies. Le sol est jonché de sang. Deux bretteurs luttent à mort. La Mort, regardant par une fente, racle du violon.

La Paresse occupe la septième salle. Là, tandis que les gens efféminés, repus, blasés, sont au théâtre bercés dans un doux sommeil par un harmonieux timbre d'or, les Barbares déjà montent vengeurs.

Quelle leçon dans ce tableau!

Rodrigue admire toutes ces merveilles en allant de salle en salle; mais il cherche en vain l'ombre divine de la nonne provençale. Il va dehors pour voir si Nerte ne vient pas. C'était à la fin de la journée.

Pleine de peur, Nerte sortait de la forêt. Tout à coup, à sa vue s'offre le palais illuminé. Elle y court. La voilà dans les bras du jeune homme. Pouvait-elle, la pauvrete fatiguée, trouver plus à propos un refuge plus enchanteur? Et Rodrigue, pouvait-il boire la félicité de l'amour dans un pavillon plus chargé de délices?

Après avoir grisé Nerte par des paroles ensorceleuses, il allait couvrir sa main de baisers, lorsque la jeune fille, s'éloignant promptement, lui dit:

— Je suis sacrée, Rodrigue, le voile que je porte m'attache à Dieu pour toujours.

Et, le priant de l'écouter, elle lui rappelle avec émotion qu'il l'a sauvée du lion d'Arles. Elle ajoute que Rodrigue dut l'arracher au tourbillon des fantômes qui l'entouraient dans la nuit funeste du sac du couvent. Elle conclut que c'est encore Rodrigue qui va la tirer de la complication des événements néfastes qui la menacent de nouveau.

Cette scène se passe dans le château.

Pour toute réponse Rodrigue dit qu'il va dissiper cette complication, et il l'entraîne dans le palais féérique: il lui dit qu'elle est dans le château du diable, qui désormais ne peut rien lui refuser.

Nerte voit le plus grand malheur fondre sur elle, puisqu'elle avoue son amour. Mais elle lui tient un raisonnement invincible qui les sauve tous les deux.

— En enfer, lui dit-elle, y a-t-il de l'amour pour les damnés? — Non. — Eh bien rompez, si vous pouvez, la chaîne qui vous lie et élevez-vous sur les hautes cimes où

l'amour dure sans fin au sein de Dieu. Du même élan moi enlevée, je suis délivrée, il me semble, car dans le ciel ou dans l'abîme je suis de vous inséparable.

Rodrigue cède à Nerte. Il voit ses dérèglements. Il rougit de son passé. Nerte, l'encourageant au repentir, l'engage à jeter un regard vers le ciel.

Ils entendent, à la porte du château, trois coups formidables. Le diable paraît. Nerte a pris son rosaire. Rodrigue s'est avancé du sinistre visiteur. Ils font le tour des salles où tous s'inclinent devant le maître.

— Eh bien, cette petite Nerte, lui dit le diable, j'aime à croire que tu ne te plains pas de moi?

— Je me plaindrais encore moins si le pacte que vous avez conclu, voilà treize ans, avec son père fou et lâche, à partir d'aujourd'hui ne tenait plus!

Le diable, d'un ton ironique, après avoir rappelé à Rodrigue tous les services qu'il lui avait rendus, prétendait lui ravir l'âme de Nerte. Car l'heure était venue! Mais Rodrigue fonça sur Lucifer en montrant la croix de son épée resplendissante dont il présenta le pommeau et fit le signe de la croix.

Au milieu d'éclats de foudre et de rouges éclairs le château s'effondre. Une tempête balaye en même temps messire Rodrigue et le diable.

Il ne reste qu'une nonne de pierre que l'on voit encore debout au milieu d'un terre-plein.

## EPILOGUE

De même que l'œuvre est précédée d'un prologue, elle est terminée par un épilogue.

Le poète commence par nous rappeler qu'un coup de croix suffit pour mettre le diable en fuite.

Puis il raconte que le vieil ermite à barbe blanche pendant quatre jours attendit en vain l'apparition. Il se lamentait et se désespérait, lorsque l'Ange, lui apparaissant de nouveau, lui raconta que la nonnain était délivrée et qu'elle avait fait son entrée dans le ciel en compagnie de son chevalier, racheté par son repentir et son héroïsme. Il ajoutait que depuis trois jours ce retour d'un pécheur avait mis le ciel en fête.

Quant à Nerte elle avait, dit l'Ange, tant prié dans la chapelle qu'il s'était fait son témoin devant Dieu. Et l'Ange avoua qu'en parlant à l'ermite comme il l'avait fait, il n'avait voulu que lui donner une leçon d'humanité.

Et l'épilogue se termine par la description de ce frontispice de l'église romane Saint-Gabriel que les touristes peuvent voir en se rendant aux ruines du fameux monastère de Montmajour.

A cette église, le félibre de Maillane offre son poème.



## XXIX

### LA REINE JEANNE

(Tragédie provençale en cinq actes et en vers)

Le poème de *Nerte* fut publié en 1883.

Si le poète nous paraît avoir reposé son esprit en rimant ce conte, qui est un pur chef-d'œuvre de grâce, d'élévation morale et, par endroits, de résurrection du passé avignonnais et arlésien, si, d'autre part, Mistral n'y a pas jeté de ces cris de protestation contre le mépris de sa langue et l'abolition des coutumes locales, il n'en est pas moins important de reconnaître que son enthousiasme ne s'est pas affaibli et que son génie est toujours prêt pour enfanter de grands poèmes. Les œuvres suivantes vont nous en donner la preuve.

Après avoir écrit de puissantes œuvres épiques auxquelles se mêlent les accents lyriques et après avoir épuisé, dans les *Iles d'or*, toutes les formes du lyrisme, nous allons le voir tourner avec succès son génie vers la création dramatique, en donnant au Félibrige une tragédie historique. Dans cette œuvre nouvelle et originale, ce sera encore la Provence qui sera célébrée. Le poète va y mettre sur la scène la *Reine Jeanne*.

Avant d'analyser et de juger l'ouvrage, il convient de dire quelques mots sur la Reine Jeanne et son entourage, afin de mieux apprécier le parti que l'auteur dramatique a su tirer des éléments que lui fournissait l'histoire, autant pour sa peinture des âmes du temps que pour sa résurrection de la vie extérieure de la Provence du XIV<sup>me</sup> siècle.

### LA REINE JEANNE D'APRÈS L'HISTOIRE

Dans ce chapitre nous tirons toutes nos considérations de la préface historique dont Mistral a fait précéder sa tragédie.

Qui n'a pas entendu prononcer le nom de la Reine Jeanne? Hâtons-nous de dire que ce nom n'est pas venu jusqu'à nous absolument pur. Pour quelques chroniqueurs et historiens, il ne symbolise pas précisément la fidélité conjugale et la vertu. Il a traîné après lui beaucoup de récits défavorables qui ne méritent pas, assurément, l'importance et le crédit qu'on leur a quelquefois accordés.

Car, d'un autre côté, bien des écrivains du temps se sont montrés favorables à la fameuse reine et nous l'ont représentée comme le génie des arts et des lettres et la vaillante protectrice du beau et du juste.

Quand nous aurons raconté, quoique brièvement, son histoire, c'est sous ce dernier aspect que nous nous plairons à nous l'imaginer et nous ne nous étonnerons pas que le poète en ait fait une figure à la fois gracieuse et sympathique.

Jeanne, première de ce nom, reine de Jérusalem, de Naples, comtesse de Provence, à peine âgée de dix-neuf ans prit, en 1343, le gouvernement de ses Etats, après avoir été mariée à son neveu André de Hongrie. Son pouvoir s'étendait donc, sans parler de Jérusalem, de la Hongrie jusqu'à la Provence, en passant par Naples et la Sicile. C'était donc une grande reine.

La date de 1343 rappelle qu'elle fut contemporaine de Pétrarque et de la première Renaissance italienne.

Son mariage ne fut pas heureux. On le comprend facilement, si l'on songe aux dispositions contraires qui devaient régner dans ce palais de Naples d'où elle commandait à ses Etats. André, ce fils de Hongrie, pays barbare à l'époque, pouvait-il s'accommoder des mœurs de cette brillante et frivole cour italienne, où la poésie, les arts et les jeux innocents de l'amour étaient le plus délicieux passe-temps?

De plus André, ce jeune (il avait dix-huit ans) et humble mari d'une grande reine, était sans cesse excité contre elle par un moine cordelier nommé Robert, tandis qu'une lavandière appelée Philippine la Catanaise donnait les conseils les plus pervers à la reine et aux gens de la cour.

Les luttes sourdes de ces deux méchants conseillers attisèrent si vivement les haines parmi les partisans de la reine et de son époux, qu'un jour André fut trouvé étranglé (1345).

Beaucoup d'historiens (ce sont les plus impartiaux) s'accordèrent à reconnaître que Jeanne fut absolument étrangère à ce meurtre. D'autres, en moins grand nombre, l'accusent de l'avoir préparé.

Elle épousa, en secondes noces, Louis de Tarente, son cousin (1346). Six ans après elle perdit ce second mari (1352). Peu après elle épousa un troisième mari qui fut Jacques d'Aragon, infant de Majorque, lequel ne vécut pas longtemps avec elle. Cette reine semblait porter malheur à ceux qui unissaient leur destinée à la sienne.

Veuve pour la troisième fois, elle fit une quatrième alliance avec Othon de Brunswick, de la maison de Saxe. Comme elle n'avait point d'enfant, elle adopta son parent, Charles de Duras. Celui-ci fut ingrat envers sa bienfaitrice. Il se révolta contre elle. Il prit Naples. Il assiégea le Châteauneuf, dans lequel elle s'était retirée. Jeanne se rendit par capitulation et son vainqueur la fit mourir sept ou huit ans après.

On raconte qu'un astrologue provençal fort célèbre, auquel on demanda, tandis que Jeanne était encore jeune, quel serait son mari, répondit: *Maritabitur cum Alio*. Or *Alio*, qui signifie autre, porte les initiales des noms de ses quatre maris: André, Louis, Jacques, O thon.

Quoi qu'il en soit, les quarante ans de règne de la reine Jeanne sur le Comté de Provence, ses malheurs, le défilé macabre de ses quatre maris, sa fin tragique, contribuent à la rendre populaire. Ajoutons à ces considérations qu'elle vint un jour en Provence, après la mort de son premier mari André, pour se disculper auprès du Pape; qu'elle s'y présenta dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, à Nice, à Marseille, à Avignon, et l'on trouvera naturel que l'imagination provençale,

enthousiaste et naïve, ait attaché à son nom de si nombreuses et de si gracieuses légendes.

Tous les vieux châteaux délabrés qui dominent les collines de Provence passent pour avoir été construits et habités par la reine Jeanne. Quelqu'un connaît-il un trésor? il sait où dort Jeanne. Est-il question d'un beau diseur? il parle comme la belle Jeanne. Voilà les légendes et dictons qui courent encore dans notre pays de Provence, pour en citer quelques-uns entre mille.

Bref, la reine Jeanne appartient désormais à ce groupe de figures historiques qui ont nom: Ossian, le roi Arthur, le comte Raymond de Toulouse, notre bon roi René de Provence, Roland, le Cid, et autres auxquels se rattachent des traditions de race, des monuments mystérieux. Dans la brume des siècles, Jeanne est donc restée la bonne Fée de Provence. Pour le Provençal, la reine Jeanne est la reine idéale et mythique.

Pour sortir du terrain de la légende, ajoutons que cette reine avait infiniment d'esprit et qu'elle s'intéressa aux arts et aux lettres déjà brillants à son époque.

Rappelons que c'est elle qui vendit Avignon aux Papes, qu'enfin tous les savants et poètes de son temps, Boccace, Pétrarque, Balde, parlent d'elle avec éloge.

Voilà des opinions que rien ne saurait ruiner. Il sera désormais difficile de faire prévaloir des sentiments contraires.

Nous connaissons les personnages et les événements, ainsi que le cadre dans lequel se passe l'action, examinons le parti qu'en a su tirer le poète, en faisant revivre la tragédie provençale.

Après ce que nous avons dit de la reine Jeanne, est-il nécessaire de prévenir le lecteur que Mistral va nous la représenter sous un jour favorable?

Le poète choisit, pour constituer son drame, le moment le plus dramatique de la vie de la reine, c'est-à-dire le moment où les querelles, les luttes intestines, qui naquirent de son premier mariage avec André de Hongrie, devaient amener une catastrophe des plus tragiques.

Ce sujet prêtait aux situations pathétiques et permettait en outre de mettre en relief la Provence du XIV<sup>me</sup> siècle.

\* \* \* \* \*

## LA TRAGÉDIE

### ACTE I

L'acte I se passe dans le palais de Naples. Nous sommes dans les jardins du palais. Nous apercevons au loin la mer bleue. La reine, qui tient une cour d'amour, est entourée de courtisans et de jeunes dames qui se livrent aux charmes de la poésie et de la musique.

Auprès de Jeanne se trouve un troubadour provençal, Aufan de Sisteron. Puis se groupent autour d'elle des princes amis et son chambellan Artus.

Jeanne se complaît dans les beaux rêves qu'éveille dans son âme la vue de la mer et des îles.

Le troubadour Aufan voit partout des sources de poésie dignes d'inspirer Virgile ou Dante.

A ces noms le cœur de Jeanne tressaille, elle entonne un hymne en l'honneur des arts et des lettres.

“Puissè-je autour de moi les avoir tous (les poètes) Aufan! Bien volontiers, pour illustrer ma cour et de mon jeune règne grandir les journées brèves, j'en ferais mon conseil. La principale gloire que doit ambitionner le monde, c'est la lumière. Car la joie et l'amour sont les fils du soleil, et les arts et les lettres, voilà les grands flambeaux! Aussi je tiens à mon usage un noble mot de mon aïeul le roi Robert le Sage:

J'aimerais mieux, disait-il, perdre la royauté que le gai savoir.

Et elle songe tout à coup à la Provence qu'elle voudrait voir! Aussitôt Autan, dans un transport enivrant, chante la Provence et sa beauté sans pareille:

Reine, s'écrie Aufan, un chemin d'azur, uni comme un cristal, vous mènera de Naples, vite, vite, quand vous voudrez, à Marseille: la mer est à vous, le soleil et la mer sont les appartenances de l'empire provençal.

Venez, vous verrez un peuple alerte qui, avec ses farandoles, vous rendra ses respects et baisera l'empreinte de vos pieds.

Encore qu'un sort cruel ait vaincu Toulouse et jeté son manteau brumeux sur le Midi, il reste vers le Rhône un coin de paradis dont l'arôme plaisant fleure au lointain. La Provence, Madame, cette perle royale, est l'abrégé, la montre et le miroir du monde.

Depuis l'heureuse Nice où croît l'orange, depuis les Iles d'or où le poisson se joue jusqu'au rempart de neige que Briançon élève, elle a tous les climats et toutes les beautés.

La Grèce, le long de ses côtes, a laissé ses colonies nichées que bercent les ondes; et Rome, sa marraine et vieille gouvernante, Rome, y domine encore par ses monuments fauves. Ici les fils des Sarrazins féroces y dansent la moresque au pied des rocs sauvages; et là le chrétien pieux glane les pleurs qu'y répandit la blonde Madeleine.

Accédant en général à votre douce autorité, là chaque ville vit de son droit naturel et librement travaille, ou dort, ou chante, ou crie. Marseille tient la mer et navigue, âpre au gain. Brignoles, Draguignan cueillent l'olive. Les Gavots font des cuillers de bois et gardent le troupeau. Aux Martigues, qui est la Venise provençale, à Toulon, à Fréjus, sont les pêcheurs et les saleurs. Arles montre avec orgueil ses moissons ondoyantes, Les Baux, eux, font la guerre, et votre Sénéchal, dans Aix, rend la justice.

A ce mot de justice Jeanne s'écrie qu'elle veut voir aussi pour y réparer certaines injustices. Car la reine a la soif du juste comme du beau.

Aufan, continuant, fait revivre sous les yeux la reine Beaucaire avec ses grandes foires, Montpellier avec ses savants docteurs, ses milliers d'écoliers, Arles avec son lion et l'importance que les empereurs attachent à cette ville où ils veulent être couronnés héritiers de Constantin et de Charlemagne, Avignon avec ses Papes que jalouse Rome désormais déserte.

Pendant cette conversation à la fois gracieuse grave, un page, Dragonet, folâtre gaiement sur la pelouse avec des demoiselles.

Au milieu de ces riantes fêtes, parfumées de roses, rafraîchies par le cristal des fontaines, éclairées par un ciel d'azur, égayées par les conversations enchanteresses où chante la voix du poète Aufan qui se marie si bien avec celle de Jeanne, arrive le prince André accompagné de Frère Robert.

Le mouvement de cette cour d'amour, de ces ballerines, jongleurs, cantatrices et troubadours, n'est point de son goût. Il laisse tout de suite percer sa jalousie. Il fait entendre que pour qui veut régner il y a des soins plus hauts et des soucis plus dignes que ceux des rimes creuses et des propos d'amour.

Nous prévoyons aussitôt que ce barbare ne pourra s'accommoder des mœurs de cette cour italienne et provençale. C'est bien ce que fait comprendre Jeanne elle-même.

Elle s'excuse ironiquement d'aimer ces chants et ces danses, elle qui a été élevée au chant des troubadours, devant la mer resplendissante, à l'odeur des fleurettes, au milieu des danses joyeuses. Et elle insinue que ce n'est pas par les grands coups d'épée, mais par la douceur et la grâce qu'elle veut faire aimer son pouvoir et l'établir solidement.

Devant André, qui ne comprend pas ce langage, elle se montre fière de la grandeur et du charme que son règne doit aux lettres et aux arts qu'elle célèbre avec enthousiasme; elle chante l'aurore de la première Renaissance.

Comme Jeanne invite André à siéger dans le cercle délicieux et charmant décaméron, André réplique peu galamment:

— Pour entendre lire les nouvelles de Boccace?

Voici la réponse de Jeanne:

— Non, Seigneur, mais peut-être pour entendre la préface de tout un monde neuf, où les rois seront ceux qui feront plus de lumière; car une ère de joie, de clarté, de savoir, qu'on peut baptiser, à bon droit, Renaissance, me semble éclore à l'horizon humain. De Naples à Avignon toute âme est transportée aux harmonies plaintives de notre grand Pétrarque. La Grèce, chaque jour, débarque dans nos ports les splendides trésors de son antiquité. Les Saints du Paradis sont peints par Giotto; en un mot, tout me dit que le ciel prédestine un renouveau de gloire à la terre latine.

Triomphe de l'esprit, que je te voie ou non, je t'aurai rêvé du moins; et mon nom puisse-t-il marquer le clair lever de ton admirable aurore.

Dans cette scène, qui décide de la marche du drame, les deux caractères sont bien opposés: autant Jeanne est spirituelle et calme dans son ironie, autant André est grossier et brutal dans ses ripostes.

A la fin de la scène, la reine, qui a renoncé à l'ironie, adoptant un langage plein de noblesse et d'enthousiasme ravit les princes de sa cour. Ceux-ci, ne pouvant contenir leur admiration, manifestent leurs sentiments par ces exclamations:

— C'est une bouche d'or! Elle est belle! Adorable!

Jeanne se retire avec sa cour.

Le prince André, resté seul avec le moine Robert, exprime son dépit et commence à exhaler sa haine contre ces galants qui entourent la reine et l'enivrent de leur encens.

Le Frère Robert va tirer parti de la jalousie du jeune prince. Sous prétexte de conspirer contre ces faiseurs de chansons, il va travailler à édifier le pouvoir du prince André et des Hongrois sur la ruine de la puissance héréditaire de Jeanne et des Lombards et des Provençaux.

La tragédie repose donc sur un grand intérêt politique. Le moine Robert suggère au prince la pensée de prendre le Pape pour arbitre, d'aller lui demander le titre de roi. Le prince hésite. Il est jeune.

Et puis il n'a qu'un seul désir, une seule ambition, être aimé de la reine et l'aimer loin des importuns. Le moine raille ces sentiments; il trouve des paroles violentes pour exciter la haine du prince contre les Provençaux:

— La plaie, la voilà, dit le Frère Robert en parlant des Provençaux. Purgez-moi la maison de cette pourriture et folie provençale. La reine a les faiblesses de son âge. Il lui plaît d'entendre ses louanges résonner dans le palais. Et qui donc, sans frémir, pénétrera les ruines, le mal que dans cette âme peuvent faire la licence, les flatteries des cours et la molle influence d'un climat voluptueux?

Du palais, de la cour et des emplois publics, Provençaux ou Lombards, toute la coterie, chassez-les. Car ce n'est que ces deux nations qui, dans le cœur de Jeanne, attisent l'aversion. Placez autour d'elle, élevez aux grandes charges vos fidèles Hongrois, cette forte race qui, dans sa froideur rude, porte assez de vertu pour vous garder mille ans le sceptre du Midi.

La Catanaise, c'est le mauvais génie de Jeanne, entre pour annoncer au prince que la reine l'appelle.

Elle reste seule avec le Frère Robert. Les deux adversaires sont aux prises. Ils se reprochent mutuellement la bassesse de leur origine. Ils représentent bien, l'un et l'autre, ces intrigants de bas étage qui savent s'insinuer auprès des puissants pour les corrompre et les faire servir à l'assouvissement de leur ambition et de leur haine.

Voici comment s'exprime la Catanaise quand le Frère, après avoir assez insulté sa rivale, a quitté la scène:

— Hue donc, rien ne me tient de t'écorcher, bourrique. Il croirait m'effrayer en jouant au Pontife! Va, va, laisse le tps mûrir les nêfles; et d'irriter la guêpe tu sauras qu'il en cuit.... Laisse-moi sourdement tisser mon intrigue. Laisse-moi peu à peu dresser mon traquenard; de ce mari maussade qui la gêne, attends, attends, que je débarrasse Jeanne en faisant patauger dans le sang avec moi tous ses principions et tous ses

courtisans; oui, attends qu'une fois tonne le grand orage et que mon fils, qui sait? escalade le trône en épousant la veuve et l'enlevant, s'il faut; et moine, souviens-toi du serment que je fais: Ah! tu veux la guerre à mort! Ah! tu veux que la haine se charge de tempête et de calamité!... Eh bien, tope!... La main dans l'enfer béant, et dussè-je y laisser la peau, Frère Robert, il faut que par le pied l'arbre étranger se coupe, et les intrus, que la terre les vomisse

Ces vigoureuses menaces qui terminent le premier acte et qui promettent une suite des plus dramatiques ont, dans la pittoresque langue provençale, un mouvement endiablé.

## ACTE II

A l'acte II nous sommes au *Castel-Nuovo* de Naples. Dans la salle d'honneur, devant une fenêtre, pend une bannière où l'on voit peints le billot et la hache.

Le prince André est auprès de la reine Jeanne. Autour d'eux sont rangés les fidèles Hongrois d'André, les seigneurs italiens et provençaux de Jeanne, ainsi que des dames et des pages de la cour.

Le prince déclare qu'il y a un instant il a entendu la populace crier:

— Vive la reine Jeanne! Hors d'ici l'étranger!

Il annonce donc solennellement à ses barons qu'il va briser la chaîne d'amour qui l'a déshonoré et que désormais il est roi.... En même temps, pour montrer que le roi est celui qui a la force, il fait dévaler sur le champ des emplois qu'ils détiennent Piémontais et Provençaux. Et il distribue toutes les charges, commandements et dignités, à ses fidèles Hongrois.

Les Hongrois crient: — Vive le roi!

Les Provençaux: — Vive la reine Jeanne!

Une mêlée sanglante va se produire, lorsque la reine se jette au milieu des épées. Elle annonce aux courtisans que le Pape, pour mettre fin au conflit, examine la cause.

Aussitôt André, prévoyant sans doute que le Pape va se montrer favorable à la reine, dans son emportement brutal traite Jeanne de Sémiramis.

La reine, pour arrêter les épées, a dit en finissant:

— Et quel est, fût-il fils de roi, l'homme qui ose préjuger les décrets du Père trois fois saint?

André répond:

— Et quelle est, maugrebleu! la princesse du sang qui laisse rejaillir la fange des rues sur le front d'un époux? Comme une aventurière, celle qui se dit reine, nuit et jour de festins en festins, fastueuse, éhontée, abandonne son rire aux courtisannies du dernier des flatteurs et du premier qui passe!

Nuit et jour le palais, tout en branle, retentit de chansons vives et de trépignements!...

Les plaisirs et les danses, la moresque, la volte, comme on ne le voit pas dans les cours barbaresques, les tournois, la comédie et tout le train avec, assourdissent le pays de leur stridulation! Et par le monde vont déjà des bruits sinistres, et les peuples, émus de cette bacchanale, s'entredisent: Là-has, chez les Napolitains, Sémiramis refait ses antiques orgies.

Cette lâche calomnie indigné le prince de Tarente qui jette le gant à la face d'André. Celui-ci lui répond en le citant au rouge tribunal du bourreau. Après cette terrible menace, il annonce à ses courtisans que les fêtes de son couronnement s'apprêtent et que, pour faire trembler le peuple sous sa loi, il veut que tous ses drapeaux fouettés par le mistral portent pour armoiries le billot et la hache.

André sort par une porte avec les seigneurs hongrois. La reine sort par une autre avec les dames de la cour.

Les seigneurs partisans de Jeanne restent en scène. La Catanaise se trouve au milieu d'eux. C'est le moment d'agir.

L'indignation et la rage sont à leur comble. L'insulte exaspère les Provençaux. Ils exhalent leur colère. Ils se sentent en effet terriblement menacés. Ils voient se dresser devant eux, comme un spectre horrible, la hache et le billot. Que faire? Soulever le peuple en faveur de Jeanne, la reine bien-aimée? La Catanaise propose un moyen plus radical. Il faut, dit-elle, planter la dague au cœur de l'offenseur. On hésite.

La Catanaise, en montrant le drapeau, s'écrie:

— La voyez-vous la hache tombant sur le billot?

Après cette scène mouvementée, nous assistons à une scène plus calme dont la délicatesse et le charme nous touchent. Car la reine arrive pour remercier son beau cousin, le prince de Tarente. Elle ordonne aux courtisans de sortir.

Le prince manifeste son bonheur de mourir pour la reine. La reine, touchée jusqu'au fond du cœur, exhale sa plainte de se voir ainsi torturée, elle qui avait confiance dans l'amour.

Mariée à neuf ans à un prince farouche qui était encore enfant, l'amour, ce tyran de la pleine jeunesse, n'a jamais eu de moi sa pleine redevance. Oui, la splendeur de vie qui a pour nom Amour, tous peuvent en avoir leur limpide jet de flamme. La moindre des bergères, aux montagnes de Calabre, pourra désaltérer ses lèvres à la source, et moi, pauvrette, moi, la reine du soleil, si, pour distraire mon ennui, ou, peut-être, pour avoir le semblant du bonheur, je me plais à l'écho des chansons, si parfois je me berce dans la joie et l'éclat de quelque noble fête, mon sourire lui-même deviendra criminel!

Elle se sent heureuse, du moins, que sa beauté puisse être la lumineuse étoile qui exalte les cœurs vers les hautes visions. Elle tend sa main au prince qui la baise avec transport.

Restée seule, elle peut enfin respirer librement. Elle soupire après le bonheur de pouvoir s'en aller loin, là-bas, vers les Iles d'or.

— Malheureuse! j'ai parlé. Pourtant puisqu'il m'aime! Ma bouche à regret de ce doux miel se sèvre, Tarentin!... J'ai bien fait de lui dire: va-t-en. J'étouffe. La réverbération du soleil d'août incendie les galères.... Plus de marine.... Des roses du jardin les chaudes halénées m'étourdissent. O tracas d'un empire important! Vous, entraves royales, si enviées de tous, oh! pouvoir vous bannir! Puis sur mer, avec lui, pouvoir fuir de conserve, libre et au gré du vent, dans ma galère en fleur, jusqu'aux Iles d'or, entendant la cantilène monotone des marins et le bruit cadencé, le bruit des longues rames qui tranchent le miroir de l'onde étale et bleue, et pendant qu'à la côte au lointain vont fuyant les noires forêts de pins et les roches argentées, et pendant que les blanches mouettes, là-haut, en criant et riant, frôleraient notre antenne sous le tendelet de pourpre frissonnant, regarder dans le ciel mon bonheur s'accomplir!

Elle est arrachée à son rêve par les chants d'un jeune page qui, au dehors, chante les douceurs et les souffrances de l'amour. Les dernières strophes disent:

Rien de bon ne peut sortir de mauvaise compagnie. —  
De la vieille méfie-toi.

Jeanne écoute anxieuse.

Aussitôt la Catanaise apparaît. En vain Jeanne soupire après le calme, le bonheur. Toujours quelque sombre événement vient troubler la sérénité de son âme.

La Catanaise vient, en effet, pour annoncer les desseins terribles et funestes du prince André. Il n'y a plus de temps à perdre. Jeanne, avec douceur, répond qu'elle attend la décision papale. Elle résiste aux conseils perfides de cette méchante femme.

Nous voici à la fin du deuxième acte. Nous sommes anxieux. Nous ne savons pas ce qu'a décidé le Pape. Nous connaissons les desseins d'André et des Hongrois. Donneront-ils suite à leurs menaces?

### ACTE III

Au troisième acte nous sommes au château d'Aversa, dans la grande salle d'en haut. Jean Gantelme, Bertrand des Baux, Galéas de Mantoue, s'entretiennent des événements qui viennent de se passer et se félicitent que le Pape dit tout arrangé.

La bulle du Pape dit que Jeanne et son bel André seront tous les deux couronnés, que le Frère Robert rentrera dans son abbaye et la Catanaise dans Catane.

Pourtant Bertrand des Baux a de sombres pressentiments.

Le jour baisse. Un grand festin se prépare. C'est le festin de la réconciliation. Le chambellan Artus, la Catanaise, et divers grands personnages entrent pour disposer la table. La Catanaise recommande qu'on fasse boire les Hongrois à pleine gourde, et surtout le roi. On devine sa pensée. Elle donne des ordres pour que tout réussisse.

Le chambellan annonce la reine avec le roi.

André commande aux courtisans et aux dames de la cour de se mettre à table.

Pour fêter la solution, une grande chasse, dit le roi, aura lieu dans les bois d'Aversa. Les dangers de cette chasse donnent lieu à de terribles mots à double sens: Il y aura des veuves, dit un courtisan qui connaît le complot.

André rit des périls que l'on court à combattre les bêtes noires à travers les halliers. Jeanne est pensive. Le roi est enivré d'amour. Jeanne lui tend une coupe. Le roi se sent enveloppé comme d'une ombre. Il veut boire encore! Il commande à Aufan de Sisteron de lui verser la joie dans le cœur. Aufan, en couplets joyeux, chante une chanson de fée.

La chanson d'Aufan grise l'âme de Jeanne. Elle souhaite d'oublier ses malheurs et de voir la paix régner sur le monde. Le prince de Duras chante avec enthousiasme le retour de l'âge d'or, sous le règne de la belle Jeanne de Provence.

Puis on échange des plaisanteries galantes. Les têtes se montent. André dit à l'échanson d'apporter quelques fioles de celui qui a deux cents ans.

Jeanne commande aux musiciens de faire chanter leurs violes. Les pages apportent des corbillons de roses. Galéas de Mantoue se lève et porte un brinde à la Beauté rayonnante et féconde!

André en conçoit quelque ombrage.

Les brindes se croisent:

— Au pape Clément VI! A la reine Jeanne! Au peuple! A la Provence! A l'Italie! A la Hongrie! A la concorde sainte! A toutes les patries!

André tombe alourdi par le sommeil. Le roi, la reine se retirent. Tout le monde s'en va.

La Catanaise arrive suivie de sa fille. Il s'agit maintenant de réussir.... Elle compte sur la fidélité de tous les seigneurs provençaux qui lui ont prêté serment. Elle va jouer une grande partie. Si on allait la trahir! Elle s'entretient sinistrement avec sa fille de la solidité du cordon qui va étrangler André.

Minuit sonne. Les conjurés arrivent. Le chambellan aussi... il est indispensable.

La reine dort dans ses appartements. Les assassins se tiennent à portée. Le chambellan Artus appelle doucement le roi, en lui disant que des affaires graves surviennent. Le roi se lève.

Aussitôt qu'il est hors de sa chambre la Catanaise se précipite sur lui. On entend dans la coulisse André crier:

— Au secours! Les assassins s'enfuient.

Le poète nous fait assister au désordre qui règne dans le palais. La reine paraît les cheveux épars, exhalant son désespoir, maudissant la Catanaise.

La nourrice du prince André pleure son enfant assassiné. Le Frère Robert arrive, apprend tout et hurle des paroles de vengeance contre cette femme maudite qui s'enorgueillit de son triomphe.

## ACTE IV

Le quatrième acte se passe en mer, sur la galère royale.

Au commencement de l'acte nous voyons Jeanne sur le rivage disant adieu à Naples et au peuple et lui exprimant l'inquiétude que lui cause le voyage qu'elle va accomplir.

Quel contraste! Nous l'entendions, il y a peu de temps, soupirer après le jour où elle irait voir sa belle Provence. Elle part aujourd'hui, mais l'âme triste, assombrie par le deuil. Elle recevra partout l'hommage des peuples et des grands; mais ces fêtes, elle les verra avec un sourire mêlé de larmes, car elle part pour étaler sa conscience devant le Pape, pour faire luire en sa blancheur son innocence contre le cri des ennemis jaloux qui l'inculpent à faux d'un effroyable crime.

Elle part, mais aussitôt son innocence proclamée en Avignon, elle promet de revenir, le laurier dans la main, sur les ailes blanches de ses galères provençales.

Avant que la galère démarre, Galéas de Mantoue vient s'agenouiller devant elle et lui demande humblement de le nommer, devant tout le peuple, son humble chevalier.

La reine accorde. Galéas déclare qu'il sera fier, désormais, d'aller proclamer partout, l'épée à la main, les vertus de la reine.

La reine monte sur la galère qui démarre. Le peuple salue la reine du rivage. Les rameurs chantent. La reine se sent heureuse de voguer sur la mer bleue.

Nous assistons aussitôt à un changement de décor. La vaste mer apparaît.

La chiourme chante pour rompre l'ennui et la fatigue de la manœuvre.

Bientôt l'amiral annonce l'arrivée à bord du roi des Mayorquains, Jacques d'Aragon, qui vient saluer la reine et lui faire hommage de tous ses fiefs.

— A l'empire d'amour, dit-il, toutes ses îles soumettent les vergers de citrons odorants, de palmes et d'oranges.

Jeanne et Jacques d'Aragon se disent au revoir. En effet, ce Jacques d'Aragon sera le troisième mari de Jeanne.

Après le départ de Jacques d'Aragon, Jeanne s'entretient avec son astrologue. Elle lui demande de lui tirer son horoscope. Ce personnage répond bien aux mœurs d'un temps où l'on croyait à l'astrologie. L'astrologue dit à Jeanne qu'elle se remariera.

— Avec qui?

— *Alio...*

cet *alio* est répété quatre fois à Jeanne épouvantée. Or *alio*, avons-nous dit, représente les initiales des quatre maris de Jeanne.

Jeanne se révolte contre le malheur qui la frappe et qui la menace dans l'avenir.

Elle ne croit pas mériter un pareil sort. L'astrologue, Anselme, lui fait entendre qu'elle expie les crimes commis par ses aïeux. (Comme les personnages de la tragédie antique, elle paraît être une victime de la fatalité).

— Tant mieux, s'écrie-t-elle, nous avons de quoi payer. Perdre ou gagner, qu'importe? Mais le beau c'est de courir les palmes. Eh bien soit, et frappe où tu voudras, ô sort échevelé! Je suis reine et, s'il le faut, je combattrai jusqu'à la mort... pour maintenir ma cause et mon orgueil de femme... etc.

Elle descend dans la galère.

On entend sur le pont le chant des rameurs.

— Nous voici à Nice, dit l'amiral. Nice avec ses arcs de triomphe attend son idole. Quelle affluence de people! Le château, les tours, les balcons, les toits du quai, la darse, tout est plein.... Dans l'eau jusqu'aux reins, ils vous portent, à la nage, des touffes de verdure.

Jeanne, transportée de joie, peut du moins oublier un moment les horreurs de sa planète.

— Mon cœur s'ouvre attendri, s'écria-t-elle, ce tableau me peint la Provence. Amiral, dis tout de suite à mes bons Nicéens que je viendrai bientôt les voir....

Puis on côtoie les Iles d'or. Le page Dragonet fait, en passant, un vœu, c'est de pouvoir cueillir un bouquet pour la reine.

Les Iles d'or fleurent le romarin, un vrai baume!

Jeanne, touchée de ces sentiments, institue le page Dragonet prince des Iles d'or, à la condition que chaque année, pour sa fête, il lui apportera un bouquet de fleurs d'or.

Dragonet veut plus encore, un bouquet de baisers sur la main prodigue de la reine....

Et Jeanne lui donne sa main à baiser.

Et le page chante:

Au chemin des amoureux, l'un y perd, l'autre y gagne. Je n'y perdis jamais rien.  
Vive la reine Jeanne.

Le tableau change: nous avons en face de nous la vue de l'ancienne Marseille.

La reine est reçue par les Marseillais avec transport. Toutes les classes de la société, toutes les corporations sont là sur le rivage. Le premier Consul, au nom de toutes les villes de la région, la salue avec joie.

Et en retour de la fidélité qu'il lui promet il demande à la reine de jurer sur les saints Evangiles de garantir à la Provence que personne ne touchera à ses coutumes et franchises, que jamais ne la vienne gouverner quiconque n'est pas né en terre provençale et que toujours la noble langue d'Arles se maintienne et se parle en pays provençal.

Jeanne salue Marseille en faisant des vœux pour que les marins provençaux éparpillent sa gloire sur toutes les côtes.

## ACTE V

Au cinquième acte nous sommes transportés à Avignon, au palais des Papes, dans la grande salle consistoriale.

On va juger la reine. Le peuple lui est favorable et la plaint. Au milieu de la foule on remarque un pèlerin qui cherche à la corrompre, à l'ameuter contre la reine. Si on l'en croyait, elle mériterait tous les supplices.

— Allons donc, dites une perdue, s'écrie le pèlerin s'adressant à un bourgeois, à l'esprit infernal vendue et revendue, qui étrangla son époux, le pauvre roi André, avec un lacet de soie qu'elle-même avait tressé... voudrais que toute nue, à travers Avignon, on la traînât par les cheveux, et par quatre chevaux la voir écartelée vivante!

Le peuple:

— Au Rhône, barbe sale!

Surgit aussitôt Galéas de Mantoue, celui que la reine a proclamé, avant son départ, son humble chevalier. Il maudit le pèlerin et défie quiconque ose soutenir son infâme propos. Un chevalier se présente. C'est un Hongrois. En garde! Galéas le désarme et le cloue à terre. Un autre se présente. Il subit le même sort. Le peuple applaudit et crie victoire.

La reine arrive avec sa cour. Elle est touchée les acclamations de son peuple.... Auprès d'elle s'avance Pétrarque. Avec lui elle s'entretient, en marchant, des beautés du vallon de Vaucluse, et Pétrarque rappelle avec enthousiasme à la reine que son aïeul, Robert le Magnanime, lui conféra l'honneur du Capitole, mit sur son front le laurier et lui donna sa robe et l'anneau de sa main.

Galéas de Mantoue vient jeter aux pieds de la reine les deux chevaliers qu'il a désarmés. La reine, au lieu de les envoyer à la mort en les chargeant de chaînes de fer, leur rend la liberté en leur donnant des chaînes d'or.

Les portes du fond s'ouvrent, et avec la cour pontificale, les cardinaux et les ambassadeurs, entre le Pape Clément VI.

Jeanne se prosterne devant le Pape.

Bertrand des Baux, le grand justicier, en quelques mots rappelle les faits de la nuit terrible où fut étranglé le prince André. Mais il insinue que la vérité ne pourra jamais être faite sur ce sombre drame.

Jeanne, à son tour, dans un morceau d'un lyrisme admirable, pleure sur sa triste destinée, raconte sa funeste union avec André et, avec une touchante sincérité, avoue qu'au milieu de cette cour où régnait la discorde elle a voulu gouverner par l'amour.

— Il me semblait beau et digne d'une reine de faire d'un sourire couvrir l'amandier de fleurs, d'attacher d'un ruban le cœur d'un chevalier, d'être aimable pour tous, affable

et généreuse, et de conduire mon peuple avec un fil de laine. Oui, toute la pensée de ma folle jeunesse la voici être aimée et régner par l'amour!

La déclaration, fort longue, de Jeanne est coupée par des chants où sont exprimés les sentiments divers du peuple, de la cour, du triste pèlerin et de l'astrologue.

Le Pape, après avoir pris l'avis des Princes de l'Eglise, proclame solennellement l'innocence de Jeanne.

Aussitôt surgit le pèlerin pour protester avec violence contre le verdict sacré. Le peuple le maudit. La reine reconnaît le Frère Robert, qui l'a suivie à Avignon. Le Frère Robert se démasque et prononce de terribles imprécations contre la reine... imprécations qui se terminent par ces mots:

— Et qu'à ton tour tu meures étranglée avec un lacs ou bien entre deux matelas étouffée!

Les acclamations du peuple consolent du moins la reine des malédictions de ce spectre vivant acharné à la suivre.

Et Galéas de Mantoue, fidèle chevalier, apparaît tout à coup pour percer de son épée Frère Robert en lui disant:

— A l'Enfer, moine indigne!

La tragédie est donc le triomphe de Jeanne. Elle est comme le triomphe de la Provence, de la Civilisation sur la Barbarie.

L'œuvre présente une agréable variété. Elle est vraiment dramatique jusqu'à la fin du troisième acte.

Dans cette première partie le poète a su faire vivre la crise d'âme des deux jeunes époux avec leurs sentiments opposés, tirillés, en outre, en sens contraires par de mauvais conseillers.

Le lyrisme, nous l'avons montré par quelques citations, n'y nuit pas au mouvement dramatique. Au contraire, il le seconde et fait corps avec lui.

La seconde partie est surtout en tableaux. A partir du quatrième acte l'intérêt dramatique faiblit, car on prévoit l'acquittement de Jeanne. Mais, en revanche, ces deux actes offrent aux yeux de beaux tableaux et de merveilleux morceaux de poésie lyrique.

Le caractère de Jeanne, qui domine la tragédie et qui est comme le symbole de la beauté, de la poésie et de l'amour, est toujours sublime de grâce et d'élévation dans l'expression de ses sentiments. Sa bouche, par le génie du poète, distille le miel le plus pur de la poésie provençale.

Comme épilogue de notre étude de *La Reine Jeanne*, nous prendrons la liberté de raconter une petite anecdote relative à cette pièce.

Dans une conversation que nous eûmes avec le poète au lendemain du jour où la pièce était publiée, nous manifestions devant lui l'espoir de voir représenter bientôt sa tragédie sur le Théâtre Antique d'Orange.

Le poète nous répondit, avec sa modestie habituelle, qu'il n'avait pas composé son œuvre en vue de la représentation.

Nous ne nous rendîmes pas à l'appréciation du poète, car, en 1893, appelé à faire une causerie sur *La Reine Jeanne* devant un petit cercle d'auditeurs, dans une soirée littéraire, nous concluions en faisant des vœux pour que cette belle œuvre fût jouée au Théâtre d'Orange. Le poète reçut le journal qui disait quelques mots de la conférence et qui insistait un peu sur le vœu que nous avions manifesté.

Nous avons nous-même déjà écrit à Mistral pour lui parler d'un projet de traduction en vers français de la pièce en vue d'une représentation.

Voici la lettre que nous adressa le poète. L'appréciation qu'elle renferme, écrite de sa main, nous paraît présenter quelque intérêt:

Maillane, 18 septembre 1893.

MON CHER COMPATRIOTE ET AMI,

Je vous remercie avec effusion pour l'honneur que vous m'avez fait d'une façon si gracieuse, en consacrant une conférence à ma tragédie de *la Reine Jeanne. L'Aïoli*, dans son dernier numéro, a dit un mot de cette manifestation provençale. Il y reviendra avec quelques détails de plus dans le numéro prochain.

Votre projet de traduction en vue d'une représentation m'intéresse beaucoup. Nous en reparlerons quand vous viendrez un jour déjeuner avec moi à Maillane.

Seulement je ne sais pas si la pièce tiendrait au théâtre. Amoureux de la Reine Jeanne, j'écrivis cela pour mon plaisir de poète et sans trop de prétention à la mise en scène effective, le théâtre n'étant pas de mon métier.

Il y aurait peut-être dans mon œuvre plutôt matière à un opéra.

Quoi qu'il en soit, je vous suis très reconnaissant et, pour vous le prouver, je vous envoie mes *Iles d'or*, *Calendau* et *Nerto*, que vous voudrez bien offrir, en mon nom, à la bibliothèque de votre cercle.

Recevez, cher Monsieur et ami, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

F. MISTRAL.

Cependant il faut croire que l'opinion que nous nous étions faite, de l'espoir d'une représentation, des critiques et des acteurs éminents l'ont exprimée peu de temps après puisque, en dépit de la modestie du poète, la tragédie de *la Reine Jeanne* devait se jouer au Théâtre Antique d'Orange à l'occasion des grandes fêtes pour l'inauguration de cette vaste scène restaurée.

La représentation a eu lieu quelques années plus tard au Théâtre d'Aix.

Mais nous persistons à souhaiter de voir l'œuvre au Théâtre antique d'Orange.

Ce jour-là, nous donnerons rendez-vous aux amis de la langue provençale, aux admirateurs de la poésie de Mistral, pour venir applaudir *La Reine Jeanne* qui

resplendira de grâce et de beauté dans ce cadre majestueux, dans cet immense amphithéâtre creusé au flanc de la montagne, dont le décor le plus riche, le plus éclatant, est fait de myriades d'étoiles que le spectateur, par une belle nuit d'août, voit scintiller au-dessus de sa tête!

\* \* \* \* \*

XXX

## LE POÈME DU RHÔNE

(en douze chants)

Mistral, dans les poèmes précédents, a donc célébré et glorifié le passé provençal. Il s'est attaché à en montrer la poésie et la gaieté à travers les tristesses inévitables, inséparables de la vie.

De plus dans son œuvre, avons-nous dit, nous avons rencontré le mélange du mysticisme et du réalisme.

Le poète, tout en exaltant la Provence ancienne, sans trop détourner notre esprit de la vie réelle qu'il observe avec justesse, l'élève constamment vers le Beau et le Bien, faisant en quelque sorte participer la nature humaine à la nature divine.

Mireille meurt dans une extase où elle entrevoit avec ravissement les joies éternelles de la vie céleste.

Calendal et Estérelle méritent d'être unis, parce qu'il n'y a rien que d'immatériel et de pur dans les sentiments qui les entraînent l'un vers l'autre.

Nerte meurt plutôt que de perdre son âme et entraîne vers les régions célestes son beau chevalier qu'elle arrache des mains de Satan.

La reine Jeanne ne rêve que le Beau. Et son âme, désireuse de voir régner ici-bas l'âge d'or, espérait entraîner son époux vers l'amour idéal lorsque de perfides conseillers vinrent troubler brutalement sa vie.

Ce sont des sentiments analogues qui se dégagent de la plupart des petits poèmes des *Iles d'or*.

Du passé, s'il montre les aspirations idéales, nous avons vu qu'il se plaît à en peindre la vie mouvementée et le charme réel, parce qu'il sait qu'ici-bas tout se transforme; et avant que ce passé s'efface et s'effondre dans ses formes extérieures et vivantes et se dépoétise peut-être sous la poussée de la science, il se hâte de le bien faire revivre pour que l'historien des mœurs fasse plus tard son profit de ses peintures.

Nous avons dit que dans le poème de Mireille on étudiera volontiers la Provence agricole, dont les peintures se rapprochent de celles d'Homère et de Virgile. Nous savons quelles transformations lui ont déjà fait subir les inventions modernes.

De même, avant que disparaisse la poésie de la navigation du Rhône, Mistral a tenu à nous dépeindre la grandeur de la vie qui se déroulait sur le beau fleuve pendant les nombreux siècles où le grand chemin qui marche, suivant le mot de Pascal, était sillonné par les grandes barques traînées par les chevaux.

Nous allons donc voir s'animer, sous la plume géniale du poète, la batellerie qui, de Lyon à Beaucaire, faisait vivre les populations riveraines du Rhône.

Le poème, divisé en douze chants, est écrit en vers de dix syllabes, sans rime. Mais l'harmonie et le rythme ne le cèdent nullement aux admirables poèmes qui le précèdent.

Le poète met en scène, comme dans un drame digne de ce nom, un grand patron de barque qui descend le Rhône avec son équipage et qui, en le remontant, verra disparaître dans le gouffre toute sa batellerie, brutalement accrochée par un bateau à vapeur qui descend le Rhône pour la première fois.

Sur le bateau de ce marinier nous sommes intéressés par la présence de deux personnages mystérieux et symboliques dont l'intrigue amoureuse met de la grâce dans le poème.



## CHANT I

### LE PATRON APIAN

Le chant I a pour titre: *Patron Apian*.

C'est l'aube. Les bateaux du patron Apian, partant de Lyon, vont effectuer la descente du Rhône.

Le poète nous transporte dans le milieu où se passe l'action, aux environs de 1830, au commencement du règne de Louis-Philippe, c'est-à-dire à l'expiration de la grande batellerie à chevaux.

Il dépeint la race forte et musclée des *Condrillots*, qui sont les mariniers les plus vigoureux de la vallée du Rhône. En effet Condrieu, avant l'organisation de la navigation à vapeur, fournissait les plus audacieux et les plus intelligents patrons de barque.

A cette époque la petite ville était particulièrement gaie et animée. Et cette gaieté se manifestait surtout lorsqu'on célébrait la fête de saint Nicolas, qui revenait chaque année. Saint Nicolas est le patron de la marine. Il a sa chapelle dans Condrieu.

Le jour de cette fête, devant le porche de l'église, on mettait à l'encan le reinage, c'est-à-dire la royauté de la navigation. Or, c'est le patron Apian qui vient d'être nommé. Le poète nous décrit l'équipage de ce patron vigoureux autant qu'honnête. Il a quatre-vingts chevaux de halage et sept barques, ayant chacune leur destination.... Une des barques est destinée à embarquer les vingt couples (le couple est de quatre chevaux) qui devront remonter le Rhône avec le chargement. En dépeignant ces familles de mariniers, en décrivant le repas que le patron a offert au pays avant de partir, le poète exprime le regret de cette vie d'autrefois à jamais disparue, qui avait sa poésie, son charme et sa grandeur.

O temps des vieux, d'antique bonhomie, — où les maisons n'avaient point de serrure — et où les gens à Condrille, comme chez nous, — se taquinaient pour rire, sous la lampe.

O temps des vieux, temps gai, temps de souplesse, — où sur le Rhône tourbillonnait la vie, — où nous venions, enfants, voir sur l'eau longue — passer fiers, les mains au gouvernail, — les Condrillots!

Le poète nous montre l'esprit religieux, la piété des patrons mariniers et de leurs collaborateurs.

La barque principale porte sculptée, à sa proue, saint Nicolas avec sa mitre. En poupe s'élève la croix de la chapelle, entourée de tous les instruments de la Passion.

On fait hâtivement les préparatifs du départ, parce que le premier équipage qui arrive à la foire de Beaucaire gagne un mouton.

Le patron Apian a l'ambition de le gagner.... Il y a pourtant cent bateaux, ce jour-là, pour le départ.

Tout en donnant les ordres et en dirigeant la manœuvre, debout, du Caburle, grand bateau, le patron Apian adresse une ardente prière à Dieu et à la sainte Vierge.

C'est lui qui dit:

— Qui veut apprendre à prier Dieu, qu'il navigue.

Il récite donc le *Notre Père*, qui n'en est pas moins interrompu, de temps en temps, par des *capoun de Diéu!*... Ces jurons n'empêchent pas la foi chez les paysans et les mariniers. Ils en sont même la manifestation.

On s'avance dans le brouillard. On sera longtemps à sonder, à tâter, avant de voir le soleil. C'est le *prouvier*, Jean Roche, qui est chargé du soin de veiller à ce que les bateaux ne soient pas enlizés.

Parmi les ordres donnés par le patron Apian à ses subordonnés, nous entendrons souvent:

— Au royaume! à l'empire!

Le royaume c'est la rive droite, l'empire la rive gauche. Ces dénominations et ces distinctions remontent au temps où la rive gauche dépendait de l'empire d'Allemagne, tant sont puissantes les traditions chez les mariniers. Le royaume d'Arles, fondé en 876, démembrement de l'empire Carolingien, relevait nominalement de l'empire Germanique. L'intervention de l'empire sur la Provence cessa en 1246. Néanmoins le souvenir en a persisté dans le peuple.

## CHANT II

### LE PRINCE D'ORANGE

Le chant II, qui a pour titre *Le Prince d'Orange*, nous représente d'abord l'embarquement à Vernaison de ce personnage mystérieux.

Le prince d'Orange était le fils du roi de Hollande. Il monte dans la barque, se mêle familièrement aux mariniers, auxquels il offre des cigares et de l'eau de vie.

Pourquoi ce beau jeune homme se trouve-t-il dans ces parages? On ne sait pas. Les uns disent que c'est un éventé, un coureur d'aventures. Les autres qu'il a été envoyé dans le Midi pour refaire sa santé surmenée par l'étude. Quoi qu'il en soit, nous allons le voir mêlé à une intrigue mystérieuse, avec l'apparition d'un autre personnage dont il va être question dans le cours de ce chant, mais qui ne montera dans la barque que quelques heures plus tard.

Ce que nous apprenons d'abord c'est que le prince, qui est descendu des Flandres par bateaux, de canaux en canaux, s'est mis dans la tête de trouver en voyage l'éclosion de la Naïade antique et la fleur d'eau épanouie sur l'onde où la Nympe se cache nue. C'est du moins ce qu'il conte aux mariniers, qui lui répondent que cette fleur qu'il cherche c'est la fleur du Rhône que l'Anglore aime tant à cueillir....

A ce nom de l'Anglore, la curiosité du prince est éveillée et le prouvier, Jean Roche, qui en est amoureux, en fait un portrait séduisant. Mais, en attendant que se noue l'intrigue du prince avec l'Anglore, nous apprenons que le fils du roi de Hollande veut connaître la contrée où ont vécu et combattu ses ancêtres, dont le plus illustre fut Guillaume au Court-Nez. Il veut s'initier au langage qu'ils ont parlé et dans lequel la comtesse de Die a chanté ses lais d'amour avec Raimbaud d'Orange.

Cependant le brouillard s'est dissipé, et, voyant enfin apparaître le soleil: — Un de plus s'écrient les nautoniers, et ensemble ils l'ont salué en haussant leur chapeau.

Voilà les bateliers en face de l'antique Vienne. Le prince adresse un salut lyrique à l'Empire du Soleil, car il se sent dans le pays des Bosonides dont il vante le courage et les prouesses:

Son portulan à la main, qu'il feuillette, — le prince transporté lors s'écria: — Salut, empire du Soleil, qui bordes — comme un ourlet d'argent le Rhône éblouissant, — empire de plaisance et d'allégresse, — empire fantastique de Provence, — qui avec ton nom seul charmes le monde!

Pendant que le prince exulte, l'embarcation embarque des barriques de bière de la ville de Vienne!

La descente continue et l'on arrive devant Condrieu. On devine l'animation qui règne au passage des barques dont le personnel est composé de Condrillots.

Femmes, enfants, vieillards échangent des paroles amicales avec les mariniers auxquels ils font différentes commandes. On ne va pas à la foire de Beaucaire sans en rapporter des cadeaux pour les parents et pour les amis.

En route pour le Midi! On n'a pas de temps à perdre. Maintenant les barques vont bon train. Aussi le patron Apian en profite-t-il pour faire son Cicéron devant le prince qui lui demande combien de temps on va mettre pour la descente. Le patron fait la peinture de la descente; il en montre les difficultés, qu'il aggrave à plaisir, en vrai méridional qu'il est, pour faire ressortir son mérite.

Mais c'est lorsqu'il représente les fatigues et les peines de la montée qu'il est éloquent et pathétique. Aux mois d'été, quand l'eau est lisse, on peut effectuer la montée en dix-huit ou vingt jours. Mais c'est la saison hivernale qui est rude. Il faut alors trente-cinq ou quarante jours. Et il montre les misères qui attendent les mariniers quand le Rhône déborde, quand le mistral souffle en tempête. En vérité la vie de ces gens-là était rude. Les vaillants mariniers la supportaient avec une courageuse résignation.

Le chant finit par la peinture des troupeaux transhumants que l'on aperçoit sur les sommets du Vercors. A ce propos le poète glorifie ces pâtres du Midi qui conduisent leurs nombreux troupeaux jusqu'au mont Genièvre, rivalisant ainsi avec les Charlemagne, les Bonaparte, les Annibal, les César de Rome, qui étaient si fiers d'voir franchi ces hauteurs.

### CHANT III

#### LA DESCENTE DU RHÔNE

Le chant III, qui a pour titre *La descente du Rhône*, nous dépeint la descente calme et tranquille des bateaux, s'arrêtant par intervalles à certains petits ports pour prendre des marchandises diverses, croisant des bateaux qui montent péniblement à Lyon, échangeant avec eux des propos plaisants... et apprenant les nouvelles de Beaucaire. C'est ainsi qu'un bateau prévient l'équipage d'Apian qu'il ne gagnera pas le mouton parce qu'au moment où il partait d'Aigues-Mortes un bâtiment de Tunis allait faire voile au premier jour pour Beaucaire. Il avait cargaison de dattes et de Juives.

Cette nouvelle provoque de la part de Jean Roche une réflexion dédaigneuse à l'encontre ces Juives auxquelles il oppose sa chère Anglore, qui remportera, dit-il, à Beaucaire le prix de joliesse.

Les voituriers de l'autre batelée crient à Jean Roche qu'il est ensorcelé et qu'il ferait bien de faire bouillir des aiguilles pour faire cesser le charme. Et les barques de maître Apian continuent leur descente, s'engageant dans un site merveilleux qui, enivrant le prince Guilhem, lui fait désirer de voir enfin cette Anglore qui fait tourner les têtes.

On passe devant Saint-Vallier, et aussitôt les amours de François 1er avec Diane de Poitiers, cette autre ensorceleuse, se présentent à l'imanation du poète qui oppose

naturellement, à cette fuyante vision qui s'est évanouie, l'Anglore, qui est la vie, l'avenir en vedette, l'illusion présente après laquelle on court.

Mais Guilhem demande à Jean Roche ce qu'est cette Anglore qui lui plaît tant. Jean Roche lui répond qu'elle est insensible aux propos galants et que son seul amour est de cueillir parfois cette fleur du Rhône et sa seule œuvre de cribler les sables de l'Ardèche pour apaiser les bluettes d'or qu'il peut y avoir.

— Eh bien, répond le prince, nouveaux argonautes de Caburle nous conquerrons la Toison d'or et Médée; en avant!

Et Jean Roche, au commandement du patron:

— Empire! dirige les bateaux vers les coteaux de l'Ermitage pour y charger un baril de fin piot.

On s'approche de la Table du Roi.

On appelle ainsi un rocher circulaire qui émerge en cet endroit du Rhône et sur lequel, dit-on, saint Louis, partant pour la Croisade, déjeuna. Depuis ce grand événement, les rois de la navigation Rhodanienne ont l'habitude d'offrir là le vin de leur reinage.

Les proues des bateaux entourent donc la roche et l'on y fait un plantureux repas congrument arrosé d'excellent vin. Un branle couronne le festin à la suite duquel on porte des brindes. Guilhem brinde à l'Anglore. Et Apian fait un grand discours dans lequel, comparant la vie à la navigation, il exhorte ses compagnons à se garder des écueils et à ne pas craindre l'effort:

Enfants, dit le patron, la vie — est un trajet pareil à celui de la barque. — Elle a ses beaux, ses mauvais jours. Le sage, — quand les flots rient, doit savoir se conduire — dans les brisants doit filer doux.

Vive l'Anglore! crie de nouveau Guilhem, et l'équipage se met en route pour Valence.

## CHANT IV

### LES VÉNITIENNES

Au chant IV nous assistons à l'entrée en scène de belles Vénitiennes qui, venant d'Italie à Valence, embarquent pour Beaucaire. Elles sont bientôt entourées par les commerçants et les courtiers qui, séparés de leurs épouses pour plusieurs mois, s'estiment heureux de trouver, grâce à cette heureuse rencontre, d'agréables compagnes avec lesquelles ils espèrent se dédommager d'être, pour un temps, privés des joies du foyer.

On ne s'ennuiera pas pendant le reste de la traversée.

Ces belles dames sont naturellement l'objet des conversations de l'équipe. José Ribary, en mâchant sa chique, raconte qu'il tient de bonne source qu'une de ces dames est la duchesse de Berry. Elle va rejoindre une véritable armée de sacripants

qui, en terre d'Arles, sont prêts à mourir pour défendre sa cause. Là-dessus, on demande son opinion au prince, qui répond qu'en ce parage rien ne l'étonne. Dans la splendeur de cette contrée, si on peut voir des fleurs de lys, lui voit la fleur du Rhône dans le soleil de ce Midi où il va.

Quant au patron, il ajoute que vraiment sur la rivière tout peut se voir. C'est l'ornière du monde. Et il raconte qu'il y a vu deux fois le Pape: une fois lorsqu'on l'emmenait vers Paris et qu'ensuite il vint mourir à Valence. Il a vu aussi sur la rive du Rhône, Bonaparte, lorsqu'on l'emmenait à l'île d'Elbe. Les mères le maudissaient... Une d'elles, dans une auberge, tenant en main un couteau dont elle venait de saigner une volaille, criait:

— Qu'il se présente et de ce couteau je le saignerai.

L'Empereur, inconnu pour elle, se trouvait dans l'auberge.

Il lui demande:

— Que vous a-t-il fait?

— J'avais deux fils, deux beaux garçons, il me les a fait périr dans la bataille. Leurs noms ne périront pas dans les astres, répond l'inconnu. Que ne suis-je, moi, tombé comme eux! Car ils sont morts pour la patrie! au champ de gloire!

— Mais vous, qui êtes-vous?

— Moi, je suis l'Empereur.

La pauvre femme éperdue se jeta à ses genoux et lui demanda pardon.

— Empire! cria maître Apian.

C'était qu'un radeau allait flottant par le milieu du Rhône. Une conversation engagée entre les deux équipes nous apprend que ce radeau, représentant 20.000 francs de bois, descend de l'Isère et va à Toulon. On se sépare aux cris amicaux de — Adieu les Allobroges! auquel les autres répondent par — Adieu les goinfres!

Le prince s'est rapproché de Jean Roche qui est à la proue, et celui-ci dit au prince qu'il devra payer sa foire à la petite Anglore dans ce voyage.

Ainsi le prince apprend qu'elle doit nécessairement descendre à Beaucaire pour vendre ses paillettes d'or. Et le prince proclame qu'il sera heureux de saluer en elle la prime fleur de la grande Nature qui le fascine depuis Lyon. Et le prouvier décrit le pays et les sites qu'ils vont longer avant de jeter l'amarre au port d'Ancone. Là on mange l'anchois et on charge vingt sacs de violettes. Que cela sent bon!

La descente continue et le poète nous montre aux yeux la beauté des sites. Puis on traverse des bords solitaires, où tellement vaste est le silence qu'on semble être à mille lieues du monde. Ici le poète nous représente le prince faisant la sieste sous la tente de la barque majeure et, l'œil mi-clos, voyant dans l'azur des lagunes se mirer les hauts peupliers, puis apercevant là-haut, qui passent à la file, les châteaux couleur d'or et les tourelles, mémoratifs des époques lointaines, des légendes féeriques, merveilleuses. Et il sent le bonheur enfin d'être libre des vanités, des inepties de l'existence.

Et un doux rêve l'envahit. Il songe à l'Eve inconnue qui l'attend et à laquelle il sera heureux de s'unir.

Tout à coup il entend les sons d'une musique délicieuse qu'accompagnent des voix harmonieuses, s'élevant au milieu de l'amplitude du fleuve. Les trois Vénitiennes chantent une chanson qui dit en substance:

— Une belle laissa échapper son anneau. Au pêcheur qui passait elle promet un florin. Le pêcheur ramena l'anneau et ne demandant pour tout paiement qu'un baiser se mettait en posture de le prendre.

La belle s'y refusant, le pêcheur lui dit:

— Je t'enlève sur mon bateau, car je suis prince de Hollande.

Voilà un chant bien doux pour réveiller de son demi-sommeil le prince charmant. On comprend que les belles Vénitiennes, ayant appris qu'elles voguaient de compagnie avec le prince de Hollande, avaient su tendre leurs filets. Nous verrons si le poisson s'y laissera prendre.

## CHANT V

### L'ANGLORE

Nous voici au chant V qui va mettre sous nos yeux l'Anglore....

Le Caburle descend, longe Montélimar, dépasse le Bourg-Saint-Andéol, passe sous les arches de Pont-Saint-Esprit. Enfin la voilà! la voilà! s'écrient les pilotes:

Le poing sur la hanche au bord du grand fleuve — et dans ses belles hardes du dimanche — et à la main son cabas de jonc fin — elles l'Anglore, attendait souriante.

Les mariniers lui font fête. Habités à la voir à leur passage, ils s'étaient rendus familiers avec elle. Ils lui avaient donné ce nom, l'Anglore, parce que, dans son enfance, ils l'avaient vue souvent se traînant nue sous le soleil comme un petit lézard (or sur la rive droite du Rhône on donnait le nom d'Anglore au lézard gris). C'était maintenant une brune claire, dorée par le reflet du soleil.

Avec des yeux de perdrix où difficilement — on pouvait deviner s'ils riaient enfantins — ou d'allégresse folle ou bien par gausserie.

Elle passait à un petit crible de fer les rares paillettes d'or que contenait le sable de l'Ardèche, et à ce travail la pauvrete gagnait sa pièce de 12 à 16 sols. La nichée de ses sœurs et de frères allait ramasser du sable à son crible, et la mère à la maison faisait la soupe et ravaudait les hardes.

Le gros Toni, son homme, était pilote. Il était très habile pour passer les bateaux à la descente dangereuse du Pont-Saint-Esprit.

Cette pauvre famille, provenant d'Aramon, s'était fixée là dans une cahute bâtie au haut d'une éminence, par crainte des crues de l'Ardèche. Donc la vue de cette petite agitant son crible, les jupes retroussées à mi-cuisse et le corsage ouvert, émoustillait les pilotes qui, à leur passage, liaient habituellement conversation avec elle et la saluaient en s'éloignant. Et celui qui la saluait avec le plus d'affection c'était, on la compris, Jean Roche, un beau gars des rives du Dauphiné. Sa mère aurait voulu le garder auprès d'elle, au lieu de le voir courir les dangers de la navigation. Mais lui, comme les Condrillots, était attiré vers le beau pays de Provence: ce qui le séduisait surtout, dans son pénible métier, c'était les yeux de la petite Anglore.

Le poète, en terminant ce chant, nous dépeint les gouailleries que les Condrillots, du haut des poupes, échangent avec les riverains qui les voient passer des bords: *mange cabris, culs de peau, nez de beurre*, criaient les riverains, *mange anchois*, répondaient les colosses bonasses.

Tout le long retentissait ainsi l'antique gouaillerie.

## CHANT VI

### LE DRAC

Le chant VI a pour titre *Le Drac*. Comme on va le montrer, ce Drac est un animal merveilleux qui, suivant la légende, vivait sur les rives du Rhône et qui inspirait une terreur profonde.

Cette bête, produit de l'imagination des populations méridionales, a donné lieu à des légendes multiples que chaque pays a répandues à plaisir de génération en génération. La conception de cette bête dangereuse remonte à la civilisation la plus reculée des Celto-Ligures. Elle a donné leur nom à un certain nombre de villes du Midi. Le mot Drac a la même signification que la Tarasque. De là les noms de Tarascon, Tarragone, Tarascon-d'Ariège, Draguignan.

On connaît la légende de sainte Marthe conduisant la Tarasque par un fil de laine. Cette conception est symbolique sans doute. Elle signifie la victoire du Christianisme qui affranchissait l'âme des mauvaises passions en triomphant du paganisme rabaissant et corrupteur. Ces explications préliminaires nous serviront peut-être à faire mieux comprendre certaines parties du poème dont la clef est quelque peu mystérieuse.

Le chant commence donc pas une exhortation pressante de la mère de l'Anglore, conseillant à ses petits de ne pas trop s'aventurer sur le Rhône, car le Drac est toujours là prêt à entraîner au fond de l'élément liquide les petits enfants et les femmes. Elle décrit le Drac, un *farfadet*.

qui depuis que le monde est monde — en des profondeurs inconnues fréquente dans le Rhône. — Il en est qui l'ont vu au fond d'un gouffre — nonchalamment couché au soleil sur le sable — humant comme un lézard la réverbération —

avec la tête renversée sur le coude — errant sur l'eau avec la lune — d'autres l'ont entrevu dans les flaques tranquilles — qui à la dérobee, tirait les fleurs d'iris — on de nénuphars.

Et, pour rendre sa démonstration plus terrible, elle raconte l'histoire d'une femme qui, à Beaucaire, tandis qu'elle lavait son linge sur les bords du Rhône, fut entraînée dans le gouffre par le Drac.

Au bout de sept ans elle reparut avec son linge sur la tête, comme si elle revenait de son lavage. Elle raconta qu'elle avait servi, pendant sept ans, de nourrice au petit du Drac.

Le lendemain de ces descriptions terrifiantes et de ces contes, l'Anglore n'y pensait plus.

Un jour elle s'aventura jusqu'à mi-jambes sur les bords tranquilles du Rhône et elle subit les atteintes amoureuses du Drac, qui s'approcha d'elle doucement, tenant à la main un jonc fleuri.

Elle se garda bien de raconter ce qui lui était arrivé. Elle retourna au fleuve. Mais comme, en y entrant, elle se signait, jamais elle ne revit la vision qui lui était chère.

Quelle est la signification de ce chant?... Nous nous hasarderons à supposer qu'il symbolise les premiers rêves d'amour que fait une jeune fille à l'âge de la puberté.

Ces rêves sont toujours délicieux et d'autant plus dangereux pour l'âme. Mais si la jeune fille prie, avec le secours de Dieu et de la grâce ces rêves s'évanouissent peu à peu et la jeune fille garde sa chasteté. Le reste du poème nous permettra de confirmer cette interprétation.

## CHANT VII

### LA FONTAINE DE TOURNE

L'épisode du Drac a interrompu le récit de la descente du Rhône qui est repris au chant VII, où le poète va nous conduire à la Fontaine mystérieuse de Tourne. C'est le titre du chant.

Mais avant d'y arriver, il nous faut assister à l'embarquement de l'Anglore qui, on le comprend, est accueillie avec joie par tout l'équipage et particulièrement par le prouvier Jean Roche, qui lui fait une déclaration empressée, allant jusqu'à lui proposer d'accepter l'anneau d'or des fiançailles que l'on achèterait à la foire de Beaucaire. Mais, hélas! tout en louant beaucoup ses qualités, l'Anglore lui répond qu'il est venu trop tard. Car sur ces entrefaites se présente le prince d'Orange, tenant à la main droite un brin de jonc fleuri.

— Tiens, serait-ce par celui-là, dit Jean Roche en courant au timon où l'appelait maître Apian.

Aussitôt l'Anglore crie:

— C'est lui! C'est lui!...

Et elle s'obstine à voir dans le prince le Drac qui l'a caressée au fond de l'eau.  
De son côté le prince voit dans la mystérieuse jouvencelle les amours qu'il rêvait.  
Que signifie cette rencontre?

Peut-être le poète veut-il nous faire entendre que nous rencontrons souvent sur notre chemin l'objet de nos rêves au moment où nous nous y attendons le moins. Ne pourrait-on pas supposer que le Drac qu'avait vu la jeune fille n'était autre chose que le prince qui un jour, en descendant le Rhône (car c'était son habitude), s'était arrêté, séduit par le charme de la jeune fille? On s'explique ainsi qu'elle lui répète:

— Tu es mon Drac....

Un prince peut prendre la figure du Drac ou le Drac revêtir la figure du prince:

Drac je te reconnais, car sous la lune — je t'ai vu dans la main le bouquet que tu tiens. — A ta barbette d'or, à ta peau blanche, — à tes yeux glauques, ensorceleurs, perçants, — je vois bien qui tu es.

Le poète ajoute:

— Guilhem lui donne la fleur, et tous les deux liés par le mystère ont tressailli.

Et les barques s'avancent sous les arcades du Pont-Saint-Esprit. Les bateliers saluent saint Nicolas, qui protégeait autrefois les mariniers à ce passage dangereux.

La Provence apparaît, car son entrée — c'est le Pont-Saint-Esprit avec ses piles — et ses vingt arcs superbes qui se courbent — en guise de couronne sur le Rhône.

Et le poète entonne un hymne de louange à la Provence, à la terre d'amour, terre choisie pour les amours du prince et de l'Anglore, dont l'exaltation est portée jusqu'au mysticisme le plus éthéré, car l'Anglore, dans son extase, dit au prince:

N'est-ce pas que nous irons voir sur le Gard — le fameux pont que le diable y bâtit? — N'est-ce pas que nous irons voir dans les terres vagues — sur le minuit la flamme des Oulurgues — qui vont pleurant et gémissant aux lieux — où ils ont enfoui de l'or, car il leur pèse d'être morts soudain et sans confession — et sans avoir décelé leur cachette?

Et lui, ravi de la rencontre, lui répondait:

Oui je te mènerai partout, belle amie. — De ma principauté morganatique — d'orange, tu seras la fabuleuse ondine, tu seras la fée Morgane.

Et les mariniers, se moquant d'elle, disaient:

Elle a perdu la carte. — Pauvre! elle aura bu à la fontaine de Tourne — qui fait virer la tête, comme on dit.

A ce nom de fontaine de Tourne, l'Anglore engage les mariniers à ne pas en rire, car, leur dit-elle, sur cette roche leur sort est écrit. Quand on est arrivé devant la fontaine de Tourne, telle qu'une Sibylle, élevant son bras nu dans l'orgueil et dans l'enivrement de son rêve farouche, elle dit:

La fontaine de Tourne et un oracle! — Ceux qui l'ont vue la fontaine de Tourne — me seront garants, si vous avez doute.

Et elle décrit ce qu'on y voit de singulier:

Au beau milieu le soleil et la lune. Vers le milieu un bœuf que sous le ventre un superbe scorpion va piquer, qu'un chien va mordre, et un serpent qui, à ses pieds, ondoie. Le taureau a tenu tête, lorsqu'un jeune homme coiffé du bonnet de liberté lui plonge à la nuque sa dague et le tue.... Au-dessus de la scène tragique un corbeau effrayant étend ses ailes.

Devant les nautoniers ébahis, elle donne l'explication du mystère qui lui a été développé par une vieille sorcière du Bourg.

Le bœuf, c'est l'antique batellerie du Rhône qui, depuis des siècles, travaille sous le soleil et la lune. Le grand serpent qui se roule autour c'est le Drac. Le jeune homme qui porte le bonnet rouge, l'attaque et le tue, c'est le destructeur qui doit tuer les mariniers le jour où, pour jamais, de la rivière sera sorti le Drac qui en est le génie.

Les bateliers ne riaient plus, car depuis quelque temps on parlait de gros bateaux qui, sans chevaux et sans câble ni traille, remontaient contre eau.

Maître Apian ne pouvait croire à la réalisation de ces prédictions qui ruinaient tant d'hommes.

Mais ce n'était pas sans raison que Jean Roche avait éprouvé une crainte indicible en voyant monter le mystérieux jouvenceau.

## CHANT VIII

### A L'HORIZON PERDU

Nous voici au chant VIII, à *l'horizon perdu*.

Dans les propos enivrants de l'Anglore et du prince, auxquels nous fait assister le poète, nous apprenons que rien ne peut ôter de l'esprit de l'Anglore qu'elle a devant lui le Drac, et non pas le prince d'Orange en personne. Car, dit-elle, le Drac peut revêtir diverses formes.

D'autre part, cette foi qui le divinise augmente les transports amoureux du jeune homme, et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Quel beau tableau figure le poète!

Au milieu des coteaux parallèles, silencieuses descendent les barques, muets sont les transports amoureux!... La sauvage nature et les âmes commument dans l'amour. Car le prince a dit à l'Anglore:

Ne regarde pas dans l'eau, qui est profonde. — Ne regarde pas la terre, qui est loin. — Ne regarde pas le ciel, qui est trop vaste, — regarde dans mon âme où tu es le soleil!

Mais, écartant de sa ceinture la main du prince un peu trop aventureuse:

Vois, vois, dit-elle, en voici là-dehors, — vois le rivage, de la fleur que tu cherches.

Et elle s'échappe, en riant comme un enfant.

Or la fleur s'épanouissait, juchée au bout d'un jonc dans la vase de la rive.

Elle lui demande pourquoi il l'aimait cette fleur. Il lui répondit parce qu'elle te ressemble. Il continua en racontant l'histoire des amours de la belle Galatée et du berger Acis, que Polyphème jaloux surprit se contant fleurette. Le pâtre, dans sa fureur, d'une lourde pierre écrase les amoureux, qui mêlèrent leur sang. Acis fut changé en ruisseau et Galatée en fleur.

La fleur en ombelle qui sort de ses eaux — encore un peu rouge, encore tin peu pâle.

S'adressant au prouvier en riant, elle lui dit:

— Ne serait-ce pas toi le cyclope espionneur?

Rapide, une embarcation rase l'équipage de maître Apian. C'était un chargement de galériens qui allaient à Toulon manger des fèves.

Maître Apian impose silence aux mariniers qui plaisantent ces malheureux.

Le prince demande où est Orange.

On le lui montre là-bas derrière les arbres, et le prince salue avec mélancolie la ville où ses ancêtres accomplirent des exploits héroïques.

Vers la fin du jour, devant les mariniers se dresse un colossal entassement de tours. C'est Avignon avec son palais des Papes; et le poète évoque, une fois de plus, la ville moyenâgeuse, la Babylone moderne, qu'il a si gracieusement fait revivre dans son poème de *Nerte*. Une des Vénitiennes croit voir Venise. A ce cri de Venise, le prince se rapprochant de l'une d'elles l'interpelle en l'appelant duchesse de Berry, et s'excuse d'entr'ouvrir son incognito.

La belle Vénitienne répond qu'elle a été princesse et qu'il y a fort longtemps que les araignées filent dans son palais; et, continuant ses confidences, elle dit qu'un de ses ancêtres était ambassadeur auprès du Pape à Avignon lorsque le dernier Pape en fut chassé, et qu'avant de partir il fit noyer douze statues d'or massif des apôtres, avec le Christ en plus, dans un abîme dont elle a seule le secret. Elle insinue qu'elle essaierait

bien d'aller les déterrer, si elle était guidée dans cette grande ville où elle est totalement étrangère.

Guilhem lui propose de se mettre à son service. Comme une autre exprime ses doutes sur cette fortune enterrée, la première répond que depuis cinq cents ans, dans sa famille, on a vécu sur le reflet de la verte espérance de ce beau songe.

Et le prince de philosopher là-dessus en disant que ce qui fait le charme de la vie ce sont les songes dont on la dore. Ce qui amène la troisième Vénitienne à demander au prince de lui donner sa main pour que, dans ses lignes, il lise son avenir. Elle lui prédit que pas loin de là il trouvera la mort. Les autres lui reprochent cette funèbre prédiction et on s'exhorte mutuellement à boire et à rire en attendant l'inconnue malencontre.

Dans l'entre-temps de ces gentils devis, les barques amarrent à Avignon devant le pont Saint-Bénézet. Le patron et ses hommes s'en vont à la file souper joyeusement à leur grande auberge. L'Anglore les suit avec son père, tandis que le prince s'en va gaiement faire fête avec les Vénitiennes.

Quand on a bien soupé, sous la tonnelle, tout en tenant des propos gaillards, une d'elles propose d'aller déterrer les statues.

Jacquemard frappe onze heures, et de grand matin il faudra remonter en barque. Il s'agit donc de se hâter. Et les chanteurs partent en chantant:

Sur mon bateau qui file, — viens, je t'enlève au frais, — car prince de Hollande  
— je n'ai peur de personne.

## CHANT IX

### EN AVAL D'AVIGNON

Avant de descendre en aval d'Avignon, le groupe des passagers, composé du prince, de Jean Roche et des trois Vénitiennes, se rend au palais des Papes pour essayer de déterrer les statues d'or massif. La baguette divinatrice les a guidés. Jean Roche fait sauter la lourde pierre qui recouvre, depuis cinq siècles, le précieux trésor. On est persuadé que les statues sont au fond du puits profond qui a été découvert. Mais tandis qu'on hésite à s'aventurer dans les noires profondeurs, l'aube commence à poindre et l'on entend déjà le patron crier:

— Au Rhône!

On retournera donc au trésor après la foire. On se hâte avec regret vers la rivière, car le prince dit que si on avait réussi à retirer le trésor on aurait semé l'or sur le champ de foire de Beaucaire.

Les passagers s'embarquent nombreux à Avignon. On n'entend plus parler que de Beaucaire.

On était venu de tous les points de la contrée.

Les marchandises du pays sont entassées dans les barques. Le patron fait le signe de la croix et les sept barques, tournant le dos à la *Roque* hautaine, reprennent leur descente vers le Midi. Maître Apian, tandis que les barques s'engouffrent sous le pont Saint-Bénézet, salue le grand saint Nicolas et redit la prière habituelle, le *Notre Père*. Avignon, avec ses remparts, ses clochers, ses tours crénelées, s'éloigne dans le lointain, en même temps que le fort de Villeneuve!

Après une légère altercation avec un pêcheur de Villeneuve, dont le filet est dérangé, on dévale vers Aramon. Jean Roche apaise l'Anglore en pleurs, en l'assurant que le petit prince s'est contenté de lutiner avec les Vénitiennes, en compagnie desquelles il a couru après le trésor qu'on ira chercher après la foire.

En face d'Aramon le gros Toni, le père de l'Anglore, montre à sa fille la hutte, maintenant en ruines, où elle est née l'an du gros Rhône. On passe devant Valabrègue, où les verganières coupent les osiers. On voit apparaître le clocher de Sainte-Marthe. Voilà Tarascon et son grand château faisant face à celui de Beaucaire, à la cime duquel flotte le drapeau tricolore.

Nous sommes avec Dieu, dit maître Apian.

Vive la Provence!

## CHANT X

### LA FOIRE DE BEUCAIRE

Nous voici enfin à la foire de Beaucaire, sujet du chant X.

Elle devait être belle, cette foire, dans les premières années du règne de Louis-Philippe! Le long des quais du Rhône, les pavillons de toutes les nations du Levant, depuis le pavillon Ottoman jusqu'aux pavillons des côtes Italiennes, mêlaient leurs couleurs sur une immense étendue: des marchandises de toutes sortes inondaient les quais et le champ de foire, où l'on entendait parler toutes les langues et tous les jargons méridionaux. C'était, pendant plusieurs jours, un brouhaha indescriptible au milieu du grouillement d'une foule bigarrée où l'on croisait toute espèce de costumes. Puis c'étaient des repas pantagruéliques que l'on s'offrait en les arrosant copieusement des excellents vins des coteaux du Midi.

Le poète nous fait, du débarquement joyeux de l'équipage de maître Apian et des marchandises qu'il apporte, une vivante description qui nous transporte au milieu de la vieille foire méridionale.

Mais suivons, à travers la fête tumultueuse, les personnages qui nous intéressent particulièrement, c'est-à-dire l'Anglore et le petit prince.

Ils parcourent avec enthousiasme les baraques du pré, où ils croisent une multitude de couples de jeunes mariés, venus là de tous les pays environnants, en costumes cossus, pour effectuer leur voyage de noce.... Écoutons plutôt le poète

La tourbe humaine — comme une houle folle, à tout hasard — les emportait heureux. Elle ébahie de tout — ce que les yeux voyaient: des avaleurs d'étoupes, — des charlatans juchés sur leurs carrosses, — et qui, dans le bastringue vendaient des vermifuges, — et de ces bateleurs qui vous aveuglent — avec leurs tours de mains et passe-passe.

Bref, le plaisir du petit prince est doublé de celui que prend la jeune fille naïve. Ils vont chez le peintre, et le prince se fait tatouer sur le bras un beau drac, à la grande admiration de l'Anglore.

— Enfin ils vont, par les rues grouillantes, chez les marchands de bijoux, qui tenaient leurs étalages sous les arceaux des salles voûtées. Car l'apailleuse voulait vendre sa poudre d'or. Un orfèvre lui en donne vingt écus, et le damoiseau dit au batteur d'or d'en faire deux bagues lisses de fiançailles:

— Mettez, dit-il, le Drac sur l'une, un lézardeau sur l'autre. Ce sera notre foire de Beaucaire.

On peut juger de la joie de l'Anglore.

Le prince et l'Anglore se séparent.

Puis le poète nous représente Guilhem errant seul dans les rues. Il lui arrive ensuite de s'attabler devant l'estrade des Vénitiennes au café chantant. Il cause gentiment avec elles, leur parle du trésor confié là-bas à la garde de l'homme qu'ils ont laissé auprès de lui. Les Vénitiennes se promettent d'aller le chercher. Elles plaisantent le désintéressement du prince qui peut dédaigner l'or puisqu'il courtise une jeune fille qui en ramasse dans le fleuve, et le prince répond que celle qu'il aimait n'avait eu besoin que d'éclorre, comme fait la violette humble et pourtant cherchée à l'ombre d'un buisson.

Guilhem, au bruit d'une mandoline éloignée, aux lueurs des falots qui, peu à peu, s'éteignent, s'en retourne au port pour aller se coucher, lorsque tout à coup, dans une rue sombre, il est brutalement renversé par un coup de sachel. Qui a fait le coup? On ne le saura jamais.

La foire touche à sa fin.

On se prépare à la remonte. On charge les barques de tous les produits du Midi destinés à monter vers le Nord. Mais, avant le départ, le prince doit payer la rouanade et la ribote à l'équipage. On l'attend. Car il n'est pas mort du coup qui l'a frappé.

Avant l'arrivée du prince, Jean Roche s'entretient avec l'Anglore et s'efforce de la détourner de son amour pour le mystérieux étranger, en lui disant qu'il lui portera malheur. Rien ne peut fléchir le cœur de la petite Anglore.

On s'en va au cabaret de Vignaux. Une fois la grande chiourme attablée autour de Guilhem, le prince prononce de graves paroles. Il proclame que ce dernier repas fait à Beaucaire, il veut le consacrer.

Il glorifie le Passé et porte un toast à la cause vaincue. Voici ses dernières paroles:

Allez livrer la dernière bataille — avec moi étranger, mais radieux — et ivres de votre lumière du Rhône, haussez les verres à la cause vaincue!

Lorsque tous les verres ont retenti, le prince, terminant, invite ses convives à ne pas se lamenter sur le désastre qui se prépare peut-être :

— Humons, leur dit-il, le vin de Genestet qui ressuscite.

Ce passage admirable est suggestif.

Mistral, une fois de plus, glorifie la Provence du passé. Au moment où la batellerie va sombrer en pleine gloire, il lui adresse un dernier adieu.

C'est sur ce triste présage lancé par le prince avec une calme résignation devant l'équipage ébaubi que l'on démarre pour la remonte.

## CHANT XI

### LA REMONTE

Le chant XI nous fait assister aux difficultés et aux périls de la remonte du Rhône.

Il faut lire dans le poème la description minutieuse des préparatifs de l'attelage de quatre-vingts chevaux de halage qui vont remonter les sept barques de maître Apian. On comprend que le grand patron ait éprouvé un sentiment d'orgueil et ait défié tous les autres équipages du Rhône, en voyant ses quatre-vingts beaux étalons alignés le long de la berge, quadriges par quadriges, avec le harnachement irréprochable et luxueux qui couvrait ses bêtes de grand prix.

Il devait être beau le départ de ces chevaux qui, au commandement de maître Apian debout sur la poupe et au claquement du fouet du premier conducteur, démarraient ensemble, en faisant retentir la berge du bruit de leurs sabots sonores ! Quel spectacle touchant de se représenter le grand patron se signant de son doigt qu'il a trempé dans le Rhône et disant :

— Au nom de Dieu et de la sainte Vierge, fais tirer la maille !

Cri qui, répété de couple en couple jusqu'au balle charretier, faisait s'ébranler la grande machine, c'est-à-dire l'immense attelage qui avait un quart de lieue de longueur.

On peut se figurer l'attention que réclamait le commandement pour diriger la manœuvre, surtout par les grandes crues, les précautions de chaque minute que devaient prendre les conducteurs pour ne pas se laisser entraver les cordelles de l'attelage dans les arbres et les oseraies des bords du Rhône.

Aussi le prince curieux, s'intéressant aux difficultés de la manœuvre, interroge maître Apian sur les crues du Rhône ; et maître Apian, qui est arrivé en vue de Valabrègue, décrit une grande crue pendant laquelle la désolation la plus terrifiante régnait dans les campagnes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Ayant encore cette horrible vision sous les yeux, il ajoute qu'il n'y a point de crue si violente ni si épouvantable que ce Rhône lorsqu'il sort de ses gonds.

Tout en donnant des détails sur les dangers qu'il a courus, en faisant ses réflexions sur le Rhône, il crie ses ordres. De leur côté, les mariniers de l'équipage échangent des propos plaisants sur les incidents du voyage, qui se déroule dans la gaieté.

Le mousse, qui fait bouillir la marmite, décoche quelques plaisanteries à l'Anglore, dont on envie le bonheur d'être destinée à épouser bientôt un prince.

A Maleven on s'arrête pour faire manger et reposer les bêtes. Mais maître Apian, qui a jeté les yeux vers le Nord, redoutant le souffle du mistral, ne tarde pas à faire mettre les colliers aux bêtes, après avoir soigneusement fait passer en revue l'équipage.

Au confluent de la Durance, au claquement des fouets, aux cris des hommes,

Toute la ribambelle entre en rivière, — passeurs, charretiers, valetaille, assis ou enfourchés sur les chevaux. — Dia, dia, hue, hue! Et frémissante, en nage, — puis secouant ses crinières trempées, la caravane sort victorieuse — et reprend son chemin le long des digues.

L'Anglore et le prince se sont rapprochés à bord et la jeune fille demande au prince des détails sur l'agression dont il a été l'objet. Le prince raconte en riant que s'il a été sauvé c'est que le Drac du Rhône ne peut pas périr ainsi. La jeune fille a l'air d'accepter cette explication.

Et Guilhem promet de nouveau solennellement à cette fleur du Rhône que nul autre que lui n'aura le bonheur de la cueillir comme fleur d'amour et comme épouse.

— Quand? demande la petite.

— Entends-tu souffler le mistral, répond-il, c'est la musique de nos noces.

En effet, le vent soufflait avec violence et rendait la montée de plus en plus pénible.

On arrive à Avignon où l'on jette l'amarre.

Les charretiers, après avoir dételé leurs bêtes, s'engouffrent dans le portail de l'Oulle pour la couche et le repas du soir.

A l'auberge on fait ripaille, on boit, on chante. Le gros Toni chante une chanson que l'on applaudit. Maître Aplati intervient vivement pour faire cesser une altercation des charretiers avec les portefaix d'Avignon, et l'on va se coucher avant de reprendre la joute au lever du soleil.

## CHANT XII

### LA CATASTROPHE

Le chant XII nous raconte *la catastrophe*.

Au souffle du mistral mugissant on a repris la pénible montée sous les jurements des charretiers qui cinglent leurs bêtes. Le prince, reprenant la conversation avec l'Anglore, lui dit qu'ils ne peuvent pas se marier comme font tous....

Et il lui rappelle le tableau que représente la fontaine de Tourne.

Un jeune homme qui tue le taureau. C'est là que nous nous unirons, que nous nous engloutirons.

Et la jeune fille lui répond:

— Mon Drac, la fleur du Rhône n'eut jamais peur de l'eau. Et l'on va. On croise maintes et maintes barques qui descendent avec rapidité. On se salue. On passe sous les arcades du Pont-Saint-Esprit, et maître Apian fait observer au prince la pile du haut, de laquelle autrefois un prêtre, en grande pompe, bénissait le Rhône. Le patron regrette que cette cérémonie soit perdue. On s'arrête pour faire manger les bêtes. La route est reprise. La petite est heureuse de s'approcher du Malabra, où elle verra sa mère, ses sœurs et ses frères et leur apportera leur cadeau de Beaucaire.

Mais le temps a changé. Maintenant le Rhône est calme et silencieux. Le mistral a cessé. Tout fait présager une montée plus heureuse, lorsque dans le lointain on entend un sourd bourdonnement.

Puis on voit un flot de fumée qui obscurcit le ciel. Derrière les arbres apparaît un long bateau à feu.

Le capitaine commande à maître Apian de se ranger. Maître Apian, inébranlable au timon, refuse de se ranger.

— Le Rhône est nôtre! s'écrie-t-il.

*Le Crocodile* (c'était le nom du vapeur) saisit par une de ses aubes la penelle et, en quelques instants, entraîne toutes les barques et tous les chevaux, qui sont engloutis dans le Rhône.

L'Anglore et le prince vont accomplir leurs noces au fond du fleuve, et l'équipage des marinières avec maître Apian, à grand peine, en nageant atteint la rive. Maître Apian verse des pleurs sur son métier perdu et sa fortune engloutie. Puis, dit le poète, à pied, toute la troupe, en suivant le rivage, remonte vers Condrieu sans autre plainte.

La fin brutale de l'équipage de maître Apian symbolise le remplacement fatal de la batellerie à cheval par la batellerie à vapeur, le triomphe de la science.

Et la mort de l'Anglore et du prince symbolise la mort de la poésie que dessèche la science en supprimant, en quelque sorte, les légendes et les vieilles croyances. Désormais on ne croira plus aux Dracs.

\* \* \* \* \*

## **LES DERNIÈRES ŒUVRES.**

## **LES TRAVAUX DISPERSÉS**

Quand, dans un de nos derniers chapitres, nous aurons entretenu le lecteur du recueil de poésies *Lis Oulivado*, nous aurons terminé l'étude des grandes œuvres du poète éditées chez Lemerre.

Nous avons fait, à maintes reprises, des allusions aux *Mémoires*, où nous avons puisé bien des renseignements précieux.

Il nous resterait à parler des articles de revues, de journaux, *Aïoli*, *Almanach*, etc., que Frédéric Mistral a soutenus jusqu'à la fin de sa vie, de son souffle, de sa prose toujours pittoresque et spirituelle.

Nous avons eu l'avantage de les lire dans leur texte provençal à mesure qu'ils paraissaient.

Un jour viendra où l'on réunira ces travaux dispersés que l'on traduira.

On trouvera peut-être aussi à glaner dans les brouillons que le poète a dû laisser, car il a travaillé jusqu'à sa dernière heure. *Pendent opera interrupta*....

Les œuvres admirables que nous avons longuement analysées et qui engageront le lecteur de notre modeste travail à recourir aux textes, prouvent suffisamment que la haute inspiration, le grand souffle, les belles formes du langage poétique se sont maintenus jusqu'au bout. Le génie du poète n'eut jamais de défaillance.

## XXXI

### LE MUSEUM ARLATEN

Après avoir écrit *Mireille*, *Calendal*, *Nerthe*, *Les Iles d'or*, *La Reine Jeanne*, *Le Rhône*, après avoir composé son grand *Dictionnaire*, c'est-à-dire après avoir fait revivre la vieille Provence, et surtout la Provence des paysans et des pêcheurs, la Provence laborieuse qui a préparé les vaillantes générations modernes toujours fidèles à leur glorieux passé, Mistral songea à concrétiser son œuvre en s'adressant aux yeux, de façon à ce que ceux qui ne liraient pas ses livres, qui n'auraient pas appris par eux ce qu'avaient fait, les ancêtres provençaux, pussent les voir comme si ces ancêtres étaient devant eux....

Ainsi il fut amené à créer un des premiers musées ethnographiques.

Les musées qui exposent les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture des grands maîtres qui se sont succédé à travers les âges, les musées lapidaires qui réunissent les débris des pierres sculptées ainsi que les inscriptions que l'on a sauvées des monuments antiques et des tombeaux, ne font pas figurer sous nos yeux la vie antique d'une Province particulière.

Ces peintures et ces pierres nous obligent à faire un effort d'imagination si nous voulons nous représenter la vie d'autrefois dans chaque pays séparément.

Toutefois, si nous voulons étudier la vie romaine et la surprendre en action, pour ainsi dire, le meilleur moyen c'est d'aller nous promener dans les rues de Pompéï. La grande catastrophe de l'année 79 après Jésus-Christ, en ensevelissant sous les cendres deux villes romaines, a fourni, peut-on dire, le modèle de la constitution d'un musée ethnographique. Dans les maisons de Pompéï on voit des Romains en train de pétrir,

on lit sur les murs des inscriptions nous indiquant comment se pratiquaient les élections municipales en Italie au premier siècle de l'ère chrétienne.

Les historiens ont puisé et puisent encore là les meilleurs documents pour nous instruire sur la manière dont nos ancêtres latins accomplissaient les actes de la vie journalière.

Eh bien, Frédéric Mistral, songeant que rien n'est stable ici-bas et que la science, étant en train de transformer les mœurs, allait peut-être faire disparaître, à brève échéance, des scènes très gracieuses de la vie pastorale et empreintes d'un symbolisme profond, comprenant d'autre part que toutes les descriptions des livres ne les fixeraient pas avec assez de plasticité pour en faire voir la délicatesse et la beauté, a voulu les fixer au moyen d'une manière de Musée Grévin.

Grâce à cette création à la fois patriotique et poétique, les visiteurs, en parcourant ce Musée, ont une vision de la Provence du temps de Mistral.

Ce Musée, Frédéric Mistral le créa lui-même en l'établissant d'abord dans une salle du collège des garçons.

Plus tard, ayant reçu la moitié du prix Nobel, il appliqua cet argent à la location du Palais de Laval et à la réfection du premier étage de ce palais pour y transférer le *Museum Arlaten*.

Le visiteur peut y voir la scène du repas de Calende, à la veillée de Noël, en Provence. Quelle évocation touchante que celle qui nous montre auprès du foyer, dont l'ancêtre vénérable a béni la bûche réchauffante, toute la famille réunie autour de la table pour manger le repas plantureux arrosé des vins vieux du cru que les ancêtres ont pieusement cachetés.

Dans cette scène rustique, le chien a sa place. Et les jeunes fiancés échangent à part les doux propos que nous pouvons imaginer, la fiancée étant revêtue du gracieux costume provençal, le fiancé, robuste laboureur, étant fièrement appuyé sur son aiguillon.

Il faudrait décrire aussi le tableau qui représente l'accouchée provençale, *la jacudo*, recevant, autour de son grand lit qui lui vient des ancêtres, les amies qui viennent offrir au nouveau-né les précieux cadeaux.

Pourquoi ne pas mentionner le blanc grignon de Camargue, cheval maigre et ardent, destiné tantôt à poursuivre les taureaux sauvages, tantôt à fouler, pour en faire sortir le grain, les gerbes dorées épandues sur l'aire?...

Mistral l'a mis en bonne place dans son Musée.

Un temps viendra, hélas! où bien des belles choses qui nous charment encore dans notre Provence adorée disparaîtront complètement. Déjà de douloureux changements se manifestent et laissent de pénibles regrets.

Il sera donc pour nos descendants du plus haut intérêt de parcourir ce Musée, que déjà aucun Provençal ne visite sans émotion et qu'aucun visiteur étranger à notre Provence ne parcourt sans être curieusement intéressé et sans éprouver le secret désir de voir se constituer dans la capitale de sa province un établissement semblable.

Arles a la gloire de posséder ce Musée. Cette gloire, elle la mérite bien la ville de Constantin le Grand, la glorieuse cité qui a défendu héroïquement ses traditions latines contre les Barbates et les Sarrazins et qui, à travers les âges, a conservé son caractère de ville romaine.

Avec ses Arènes, son Théâtre, son Palais Consantin, ses églises de Saint-Honorat et de Saint-Trophime, ses Aliscamps, désormais son *Museum Arlaten* ajoute un noble complément à son cachet antique.

## XXXII

### CONSIDERATIONS GÉNÉRALES SUR L'ŒUVRE DE FREDERIC MISTRAL

Après l'analyse détaillée que nous avons présentée des ouvrages de toute sorte de notre grand poète, homme tout à la fois de pensée et d'action, il est aisé de constater que, dans toute son œuvre, il donne la plus importante place aux gens simples, à ceux qui sont les plus rapprochés de la nature.

Nous l'avons vu chanter, dans *Mireille*, les paysans et les pâtres, dans *Calendal* les pêcheurs, dans *Le Rhône les bateliers*... Il nous paraît bon d'insister sur cette idée qu'il aime les humbles parce qu'ils sont la source de la véritable poésie.

Ils sont, à leur insu, la poésie même, parce qu'ils lui fournissent l'inspiration la plus abondante et la plus saine.

En effet, leurs sentiments ne sont pas compliqués. Ils aiment la vie simplement et naturellement.

Leur âme ne recèle aucun de ces sentiments que les personnages romantiques mêlent à leur façon de comprendre la vie. Ils aiment, sans arrière-pensée, tous les efforts que la vie réclame et ils s'y soumettent avec la plus grande résignation, donnant ainsi l'exemple de l'énergie, de la volonté, du courage. Ils s'attachent à leur humble métier et le transmettent à leurs descendants avec les petits secrets qu'ils ont trouvés pour l'améliorer. Attachés à ce métier, ils aiment profondément le sol où ils sont nés, la mer sur laquelle leurs ancêtres ont navigué; ce sol et cette mer ils les défendent obstinément. En un mot ils sont l'expression la plus naïve de la vie.

Ainsi les paysans de *Mireille* ayant, par leur labeur, fait la conquête de la terre qu'ils travaillent, continuent à la défendre comme l'ont défendue leurs ancêtres. Ayant reçu pures de leurs ascendants les vertus ancestrales, pures ils les transmettent à leurs descendants. Ce sont des sentiments analogues que nous trouvons dans l'âme de *Calendal*, de ce pêcheur provençal fils de consul, consul lui-même.

Et les mêmes vertus se retrouvent dans ce courageux et obstiné maître Apian et dans son entourage.

Ne nous étonnons pas que Mistral aime le passé et en dégage la belle poésie qu'il renferme. Pouvait-il faire autrement que de chanter la Provence des moissonneurs à la faucille, des pêcheurs d'anchois, la Provence des rudes bateliers du Rhône? Ce sont ces anciens qui ont fait la Provence et la France méridionale d'aujourd'hui.

Au lieu d'enseigner un vague idéal de Justice, de Fraternité, de Liberté ne reposant sur rien (des mots! des mots!... comme le dit Hamlet), Mistral cherche dans l'amour du foyer et l'attachement aux vertus du passé la source de toutes les vérités et de toutes les raisons d'agir.

Il se garde bien de bercer notre esprit dans l'incertaine et fuyante idée du Progrès! Il sait, par sa propre expérience des choses, que la vie est une illusion, un mirage, et que ce progrès, après lequel on court, est bien décevant.

Relisons et méditons, dans la pièce intitulée *Sisyphé (Iles d'or)*, la description de ce rocher que nous nous évertuons, à rouler vers le haut et qui descend toujours avec nous.

Cette pensée obsédante et illusoire du *Progrès* n'a-t-elle pas, bien souvent, l'inconvénient grave de nous faire oublier ceux que nous ne devrions jamais oublier, ceux auxquels nous devons ce que nous sommes et ce que nous serons, ceux qui, avant nous, ont peiné et, en souffrant, nous ont appris à bien vivre?

Ces grands mots, qui ne sont que des entités s'ils n'ont pas leur base sur Dieu, laissent voir, à chaque instant, leur vanité.... Il suffit d'une catastrophe, telle que la guerre que nous traversons, pour nous faire douter de la valeur de ces vocables, qui n'ont, à certains moments, d'autre avantage que de permettre des développements faciles susceptibles d'endormir les naïfs.

Et encore n'est-il pas permis de constater que ces mêmes naïfs se mettent assez souvent, à leur insu, en contradiction avec eux-mêmes?

Car, dans le même instant où ils s'extasient devant cet avenir paradisiaque qu'on s'évertue à leur montrer en leur faisant mépriser le passé, ils se retournent par la pensée vers leurs ancêtres dont ils apprécient les vertus au point de reconnaître que c'est en elles que réside la véritable force. C'est aux idées, aux sentiments qu'éveille le foyer ancestral (ils le sentent bien!) que les races et les nations doivent de durer, de persévérer, de rester elles-mêmes!

Actuellement, en effet, qui a raison, de Mistral qui a dit en parlant de la langue maternelle: *Es tu la patrio, e tu la liberta*, de Mistral qui, se constituant le défenseur du foyer provençal, s'est écrié: *Aubouro-te, raço latino*, ou de ces nombreux poètes qui, après avoir prêché sur tous les tons la Fraternité universelle et le désarmement, sont obligés de renoncer à ces rêves et de reprendre les vieilles idées?...

En forme de conclusion, n'est-il pas à propos de souhaiter que la poésie si belle de Mistral soit dans toutes les mains? Quelles œuvres sont plus propres à faire l'éducation de la jeunesse? Mieux que les classiques du XVII<sup>e</sup> siècle, Mistral enseignerait l'amour de la Patrie.

Les classiques de notre grande littérature forcent l'homme à rentrer en lui-même pour connaître ses faiblesses et ses vices. Leurs œuvres renferment les vérités morales universelles. Mais Racine, Molière, La Fontaine, La Rochefoucauld, Boileau, La Bruyère, nous entretiennent peu du foyer, qui est pourtant l'embryon de la Patrie... et par suite s'attachent bien peu à l'idée de Patrie. (Je dois faire une exception pour Corneille dans *Horace*).

Du foyer et de la patrie, s'ils en ont senti la poésie, ils l'ont rarement exprimée.

Quant aux classiques du XVIII<sup>me</sup> siècle ils s'adressent à notre raison, non point pour nous faire accepter les vérités morales dont se préoccupait le XVII<sup>me</sup> siècle, mais pour l'amener à renoncer à toutes les croyances du passé qui, cependant, font si bien corps avec nous qu'en dépit de cette philosophie sèche elles sont restées dans la plupart des âmes.

Nous avons montré les inconvénients du romantisme, en tant qu'il s'est inspiré du rationalisme antitraditionaliste du XVIII<sup>me</sup> siècle. Celui-là, plus particulièrement, devrait être enseigné avec précaution, car il a souvent oblitéré les intelligences en les remplissant d'idées nuageuses ou fausses, dont le danger est d'autant plus grand qu'est plus séduisante la forme dont elles sont revêtues.

Par ses idées et par sa forme, Mistral est le poète moderne qui se rapproche le plus des anciens les plus glorieux. Il est de la grande lignée des Homère, Pindare, Eschyle, Sophocle, Théocrite, Virgile et Horace. Comme eux il mérite d'être feuilleté nuit et jour (*nocturnâ versate manu versate diurnâ*) en tant qu'il a vigoureusement enseigné les vertus familiales et fait aimer la nature, qu'il dépeint sans mièvrerie, avec une forme splendide.

### XXXIII

## LA GLOIRE DE MISTRAL A ÉTÉ MONDIALE AVANT D'ÊTRE RECONNUE ET CONSACRÉE PAR LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES ET PAR LE MONDE OFFICIEL.

Grâce à ces idées (amour du foyer, attachement aux vertus familiales et patriotiques locales) qui sont l'armature puissante de son œuvre, la gloire (non pas encore la gloire nationale), la gloire mondiale est venue chercher Mistral dans sa profonde solitude.

Rappelons d'abord que le poème de *Mireille* fut traduit dans toutes les langues peu après son apparition.

Après la publication de *Calendal*, la popularité de Mistral grandit pour des raisons nouvelles.

Mistral avait exprimé si fortement les justes revendications de la Race en écrivant dans sa langue provençale son poème de *Calendal*, que toutes les petites nations, opprimées depuis des siècles par des vainqueurs impitoyables et brutaux, se sont toujours réclamées de la pensée du poète provençal pour protester contre l'oppression dont elles étaient les victimes. De son côté, Mistral ne laissait jamais échapper l'occasion d'approuver par des déclarations sympathiques leurs protestations légitimes.

Enfin en 1905, pour récompenser son œuvre de Paix et de Civilisation, la Suède lui décernait le prix Nobel. Les Universités allemandes avaient désigné à l'unanimité le poète provençal.

Parmi les manifestations de sympathie qui, à cette occasion, honorèrent le poète, celle qui lui alla le plus au cœur ce fut celle de l'*Aplech Catalanista*, un des groupes les plus importants de Barcelone.

Quelque temps auparavant le gouvernement de Madrid avait associé le nom de Mistral à celui de son co-lauréat Etchegaray, grand mathématicien et poète dramatique espagnol.

C'est dans la salle des fêtes de l'Athénée Barcelonais qu'eut lieu la grande fête littéraire pour laquelle s'était assemblé tout ce que la capitale de la Catalogne comptait de lettrés, d'érudits et de patriotes. Empêché de se rendre à cette manifestation, Mistral écrivit la lettre suivante dont nous donnons la version en français:

MESSIEURS ET BONS AMIS,

J'ai le cœur tout ému par la lettre touchante que vous venez de m'écrire et par la manifestation que vous préparez. C'est là la récompense la plus douce qui pouvait me venir en considération de la grande sympathie que j'ai toujours ressentie et professée pour votre nation sœur.

Je puis donc dire, et vous pouvez croire que personne n'estime plus que moi la Catalogne. Le voyage que je fis dans votre beau pays, il y a trente-sept ans, m'est resté dans l'âme comme un souvenir de paradis perdu.

Vos grands poètes, vos meilleurs patriotes ont été mes amis, mes compagnons de lutte, et je suis heureux de voir que la semence qu'ils ont jetée n'est pas tombée sur les pierres.

Car la jeunesse Catalane donne aujourd'hui, par son ardeur et sa sagesse, un magnifique exemple dans l'empire du soleil.

Mes occupations de toute sorte m'empêchent de répondre à votre galante invitation. Mais, pour vous faire voir le fond de ma pensée, qui n'a jamais varié, je vous communique un discours (qui n'a jamais été reproduit) que je fis à vos pères lorsque nous vînmes à Barcelone.

Ce que je dis à vos pères ce m'est une grande joie, ô Catalans, de vous le faire connaître. C'est ma signature au pacte d'alliance qui nous a unis et qui nous unira toujours.

Agréez....

Nous avons donné plus haut le discours auquel Mistral fait allusion dans cette lettre.

L'année précédente, c'est l'illustre président de la République des Etats-Unis, Roosevelt, qui rendait un éclatant hommage au poète provençal.

La lettre qu'il lui adressa est à retenir. Nous nous faisons un devoir et un plaisir de reproduire ce document littéraire qui renferme un haut enseignement.

Maison Blanche. Washington, décembre 1904.

MON CHER MONSIEUR MISTRAL,

Madame Roosevelt et moi sommes aussi charmés du livre que de la médaille que vous nous envoyez, et d'autant plus que depuis plus de vingt ans nous possédons un exemplaire de *Mireille*.

Ce premier exemplaire nous le gardons à cause des souvenirs qu'il nous rappelle, mais le nouveau, portant une dédicace personnelle, prendra la place d'honneur.

A vous et à vos collaborateurs tout succès! Vous enseignez une leçon que nul plus que nous n'a besoin d'apprendre, nous, les gens de l'ouest, nous, nation ardente, inquiète, ayant soif de richesses, une leçon qui, après l'acquisition du bien-être matériel, nous apprend que les choses qui comptent réellement dans la vie sont les choses de l'esprit.

Les industries et les chemins de fer ont leur valeur jusqu'à un certain point; mais le courage et la puissance d'endurance, l'amour de nos épouses et de nos enfants, l'amour du progrès et de la patrie, l'amour des fiancés l'un pour l'autre, l'amour et l'imitation de l'héroïsme et des efforts sublimes, les simples vertus héroïques, toutes ces vertus-là sont les plus hautes, et si elles font défaut, aucune richesse accomplie, aucun industrialisme important et retentissant, aucune fiévreuse activité, sous quelque forme que ce soit, ne sera profitable ni à l'individu, ni à la nation.

Je ne méconnais pas la valeur de ces choses qui sont le corps de la nation; seulement je désire qu'elles ne nous portent pas à oublier qu'à côté du corps il y a aussi l'âme.

Je vous remercie de nouveau de notre part à nous deux.

Croyez-moi bien fidèlement à vous,

THEODORE ROOSEVELT.

**XXXIV**

**LA GLOIRE DE MISTRAL ENFIN CONSACRÉE  
PAR LE MONDE OFFICIEL.  
POURQUOI?**

Jusqu'ici, tout en montrant la beauté de l'œuvre de Mistral, nous avons dû constater qu'elle a été d'abord acclamée par les Maintenances et admirée par les nations étrangères. Ce n'est qu'assez tard qu'elle a été applaudie par la France officielle, c'est-à-dire par l'Université de Paris et les Académies de province.

Quelques rares personnalités, avons-nous dit, au milieu de l'indifférence générale, ont manifesté leur sincère admiration pour Mistral. Nous avons mentionné l'appréciation de Michel Bréal.

Pourquoi cette divergence d'appréciation et cette consécration officielle tardive?

Expliquons premièrement pourquoi l'œuvre de Mistral a été goûtée, dès son apparition, par les peuples étrangers.

Dans quelque langue qu'une œuvre soit écrite, pourvu qu'elle exprime de grands sentiments dans une belle forme (et ces grands sentiments et cette belle forme apparaissent même dans une traduction), elle suscite chez les nations étrangères l'admiration des esprits non prévenus.

Voici maintenant pourquoi elle a été tardivement admirée chez nous.

En France, dans notre France centralisée (la Révolution a continué l'œuvre de Louis XIV), les dialectes du Midi vaincu sont systématiquement proscrits, du moins officiellement.

A cette raison, pourquoi n'ajouterions-nous pas que le Nord de la France a une tendance à s'attribuer le monopole de l'esprit? On sait quelle considération on attache dans le vulgaire au seul mot de *parisien*, à telle enseigne qu'il est nécessaire qu'un écrivain ait passé par Paris pour être consacré grand écrivain. Il est entendu que Paris donne l'esprit. Quand on est né ou qu'on a élu domicile au-dessus de la Loire et surtout à Paris, peut-on admettre qu'un écrivain du Midi, qui n'écrit que dans son dialecte provincial, puisse faire une belle œuvre?...

Préjugé tenace!

Et si nous nous représentons que ce poète du Midi donne pour fondement à son œuvre la défense d'un passé glorieux, mais que le Nord a brutalement étouffé (sans mériter une grande gloire), si nous rappelons en outre que cette œuvre se réclame de libertés que l'esprit moderne, imprégné du philosophisme du XVIII<sup>me</sup> siècle et de la Révolution, a toujours cherché à supprimer au nom de la Liberté, si nous songeons que cette œuvre cherche ses lumières et sa véritable voie en s'inspirant de traditions que l'on veut détruire parce que, dit-on, elles ne renferment qu'ignorance et superstitions, nous nous expliquons pourquoi le monde officiel a tardé à s'incliner devant l'œuvre de Mistral.

Car il est établi, pour beaucoup de bons esprits, que l'Ange Liberté et le Géant Lumière doivent faire régner sur le monde le bonheur absolu, lorsque toutes ces vieilles choses qu'enseigne Mistral et qu'ont aimées nos ancêtres, et auxquelles s'attachent obstinément certains esprits dits réactionnaires, auront complètement disparu de la société moderne. Telle est la doctrine enseignée dans les écoles d'après

le dogme intangible de la Révolution, qui est venue comme un autre Evangile éclairer la France et l'Humanité.

Et pourtant voilà que vers la fin de sa vie Mistral assiste au triomphe officiel de son œuvre dans son pays de France.

Précisons sous quelle forme et dans quelles conditions se manifeste ce triomphe.

Il voit ériger sa statue dans la ville d'Arles.

On sait que cette manifestation n'est pas due à l'instigation d'un groupe de politiciens gouvernementaux. Et pourtant nous devons rappeler qu'un ministre, délégué du gouvernement, consacra par sa présence et ses discours la fête glorieuse en l'honneur du défenseur de la langue et des traditions provençales.

A ce délégué gouvernemental fut adjoint un membre des plus illustres de l'Académie française, Melchior de Vogüé.

Peu de temps après, à Saint-Rémy, l'on célébrait le cinquantième anniversaire de *Mireille*.

M. Léon Bérard, ministre, représentant du gouvernement, en faisant sienne la parole d'Arnavielle:

— Qu'est-ce que la patrie sans la langue? affirmait la grandeur de l'œuvre du poète qui avait ressuscité la langue provençale.

A Toulouse, M. Cruppi, alors ancien ministre, n'hésitait pas à glorifier les parlers locaux au nom de la force qu'ils donnaient au sentiment patriotique.

En 1911 (ceci n'est pas une manifestation officielle gouvernementale, mais une manifestation bien parisienne), une des plus grandes Revues parisiennes, *les Annales Politiques et Littéraires*, faisait auprès de Mistral, à Maillane, un pèlerinage qui était un souverain hommage rendu à son œuvre. Dans cette mémorable circonstance où, à côté de M. Adolphe Brisson et de sa compagne distinguée, Mme Cousine Yvonne Sarcey, on vit un ministre, Dujardin-Baumetz, un grand poète, Jean Richepin, le Directeur de la Comédie Française, Jules Claretie, on communia dans la langue et la poésie provençales.

Enfin, pour couronner tous ces triomphes, en 1912, le Président de la République, M. Poincaré, membre de l'Académie française, pendant un voyage dans le Midi, consacrait une demi-journée à une visite à Mistral, dans la modeste demeure du maître chargé d'ans et de gloire.

Mistral, dans son allocution au Président, expliquait cette visite non point comme s'adressant uniquement à sa personne, mais à la Provence revendiquant ses coutumes. Il n'avait sans cloute pas tort. Avec sa largeur de vue, M. Poincuré n'était pas hostile au principe de la décentralisation qu'a défendu Mistral.

A ces glorieuses manifestations nous devons ajouter que l'Académie française avait déjà, peu auparavant, souhaité de compter le grand poète parmi ses membres.

Elle lui avait offert un siège par la dépêche suivante

13 décembre.

— Plusieurs de nos confrères pensent à vous pour l'Académie. Croyons qu'il y aurait intérêt français à votre élection.

Comprenons qu'avec votre gloire ne pouvez vous présenter que contre succès assuré et éclatant. Si pouvons, comme nous l'espérons, vous le garantir, accepterez-vous poser candidature?

Prière répondre. 10, rue Oudinot, télégraphiquement.  
Vos admirateurs,

COPPÉE, BOURGET.

Mistral répondit tout de suite:

CHERS AMIS,

Etant donné mon âge, mon genre de vie rustique et la langue à laquelle je dois de recevoir l'honneur que vous m'offrez, je ne puis accepter la proposition superbe.  
Remerciements affectueux.

F. MISTRAL.

Le poète de Maillane commenta d'ailleurs cette dépêche par une lettre à Bourget dont voici un passage:

Je suis habitué, comme saint Simon le Stylite, à vivre isolé sur ma colonne; et si Dieu me réserve encore quatre ou cinq années pour lier ma falourde, il serait peu sage à moi de brûler, comme on dit, le chemin qui reste (*Parva domus, magna quies*) et l'Académie est une grande maison.

Je n'eus jamais d'ambition autre que celle de sauver ma langue provençale et de glorifier ma race, tout cela par la poésie. Mais je n'ai jamais fait ni un pas, ni un songe pour ma gloire personnelle, et, ce qui me fait croire à quelque providence ou conjoncture astrale favorable à mon œuvre, tout m'est venu par surcroît, à preuve l'extraordinaire proposition que vous me faites et que le bon Legouvé, puis l'excellent Claretie m'avaient faite dans le temps.

F. MISTRAL.

D'où est venue dans le monde officiel cette ascension de la renommée du poète qui s'est manifestée par tant d'hommages éminents, sinon de ce qu'on a fini par reconnaître que la source de la vie de la Patrie, c'est le foyer, ce sont les traditions, c'est le passé, et que détruire systématiquement les dialectes locaux c'est affaiblir l'amour de la Patrie?

On sait qu'à la fin du XIX<sup>me</sup> siècle et vers le commencement du XX<sup>me</sup>, tous ceux qui se souciaient de l'avenir de la Patrie commençaient à s'inquiéter du mal que l'esprit, d'anarchie intellectuelle et de scepticisme avait fait dans les âmes vers le dernier quart du XIX<sup>me</sup> siècle, à partir de 1880.

L'œuvre mistralienne venait, semblait-il, bien à propos pour opérer un redressement et répondait aux aspirations des âmes vraiment françaises.

Donc, à la suite des maintenances locales et provinciales qui, à peu près seules jusque-là, avaient glorifié la pensée du poète, se placèrent bien vite des patriotes et des érudits appartenant à toutes les provinces, entraînés qu'ils étaient par la renommée grandissante du poète en France et à l'étranger.

Mais sa pensée a été mieux comprise, semble-t-il, à mesure que le péril germanique se manifestait plus ouvertement.

Pour faire renaître le sentiment patriotique en décroissance dans certaines âmes et le faire progresser chez ceux qui en souhaitaient le retour, on n'a dès lors rien trouvé de mieux que d'aller en chercher la source féconde dans la vie terrienne... et l'œuvre de Mistral en est la plus forte expression.

Nous, méridionaux, que l'on a un peu trop aisément calomniés; nous avons donc quelque motif d'être fiers de l'œuvre de Mistral!

\*

**XXXV**

**LA DERNIÈRE ŒUVRE DE MISTRAL.**

**SON TESTAMENT**

Le dernier recueil de poésies de Mistral parut quelques années avant sa mort. Il est intitulé *Lis Oulivado* (La Cueillette des Olives)... joli titre, poétique, souriant et ironique, imprégné de l'esprit *galejaire* du vieux provençal. On sait que la cueillette

des olives est la dernière récolte de l'année. Quand elle est terminée, c'est la mort de la nature, en attendant sa résurrection au printemps.

Mistral sent que sa dernière heure approche. Il a franchi les quatre-vingts ans. Il fait donc sa dernière cueillette. Mais il commence par en offrir les prémices à l'Auteur de toutes choses. Il annonce, au début de l'ouvrage, qu'il cueille ses olives (c'est-à-dire ses dernières pièces) pour en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu. Une fois de plus, et ce sera la dernière, le poète exprime sa croyance chrétienne, qui ne s'est jamais démentie et qu'il a affirmée dès son premier poème, dans *Mireille*, où il commence par invoquer, non pas la Muse, mais le Dieu qui naquit parmi les pâtres. Et le jour où l'on inaugura sa statue à Arles, il ne trouva rien de mieux à dire, pour remercier les personnages éminents qui l'entouraient, ainsi que le peuple, pour l'acclamer, que de réciter cette invocation. Mistral n'a jamais cessé de rendre hommage à Dieu de son génie.

Aussi attendait-il la mort avec le calme d'un chrétien sincère, sans jamais se départir de cette bonne humeur bien provençale avec laquelle il avait l'habitude d'accueillir ses nombreux visiteurs.

C'est donc de cette belle santé morale que sont imprégnées les pièces des *Oulivado*, qui sont à cent lieues de trahir cette morosité et cette tristesse dont sont marquées les œuvres de certains poètes.

Nous n'en donnerons pour preuves que les vers qu'il fit graver sur la nouvelle cloche de Maillane, dont il fut le parrain, et à l'inauguration de laquelle il contracta dans l'église du village la maladie qui l'emporta:

Cloche, voix de Dieu, à nos allégresses — harmonise tes carillons — et pieusement sur nos amertumes étends tes glas, — et longtemps, Daiane, — sonne à Maillane — pour réjouir le cœur — et nous tenir d'accord.

Afin que son œuvre de propagande provençale se continue après sa mort, il écrit dans son testament que sa maison, léguée à la commune de Maillane, devra, après le décès de Mme Mistral, être convertie en Bibliothèque-Musée. Ainsi, cette demeure où, pendant une grande partie de sa vie, le poète a rêvé à l'avenir du Félibrige, deviendra un lieu de pèlerinage où viendront s'abreuver à une source bienfaisante les fervents amis du Beau.

Dans ses dernières volontés il recommande, en outre, à la générosité de Mme Mistral, le *Museum Arlaten*, auquel il avait déjà consacré le prix Nobel.

Avec de tels actes l'œuvre du poète nous paraît consolidée par une puissante armature. Que d'éléments pour la faire vivre?

Afin de la faire vivre, nous qui l'aimons et qui voulons la transmettre à nos descendante, nous devons nous graver dans la mémoire, tout particulièrement la Chanson des Aïeux, *La Cansoun dis Avi*, le dernier chant que Mistral fit entendre, l'année qui précéda sa mort, à la Sainte-Estelle d'Aix, à cette fête où, suprême apothéose, les étudiants dételèrent les chevaux de sa voiture pour la traîner eux-mêmes:

Honneur à nos aïeux si sages, — honneur à nos aïeux que nous avons connus. — Ils ont vécu, ils ont tenu vivante notre langue. — Ils ont vécu, ils ont tenu tant qu'ils ont pu, — Songeons qu'ils ont fait merveille grandement.

Si nos descendants ont en vénération les grands aïeux, comme nous nous efforçons de le faire, ils nous vénéreront pour ce que nous faisons, nous, les félibres. Ainsi le flambeau du Félibrige brillera éternellement.

## MISTRAL ET LES MYSTÈRES DES CHOSES.

### QUELQUES ANECDOTES

Mistral, avons-nous dit, croyait à l'au-delà, et il cherchait à expliquer les mystères impénétrables des choses.

Quoiqu'il ne fût ni superstitieux, ni fataliste, certains faits lui dormaient de l'inquiétude.

Il y a dans le pays une certaine herbe qu'on appelle *herbe des sabres*. Celui qui la transplante meurt dans l'année. C'est la croyance du pays.

Un jour un paysan trouva une touffe de cette herbe et vint l'offrir à Mistral....

— Mais, objecta Mistral, n'avez-vous pas peur de mourir dans l'année?

Le bon paysan se mit à rire, et quelques heures après *l'herbe des sabres* fut dans le jardin du poète placée à un bon endroit.

Mais dans l'année le paysan mourut. Mistral se garda bien de transplanter *l'herbe des sabres*.

Il avait un chien noir qui, lorsqu'on lui jetait une certaine pierre de meule, que les Romains employaient à moudre le blé, se mettait à la tourner dans ses pattes avec tant de violence, en la roulant sur le sol, qu'il s'en serait rendu malade.

A ce même chien jetait-on une autre pierre, il n'y prenait même pas garde.

Mistral, mi-sérieux, mi-plaisant, expliquait ce phénomène en racontant qu'en vertu de la métempsycose l'âme de quelque méchant Romain d'autrefois avait dû passer dans le corps de ce chien. Le Romain s'étant sans doute montré dur envers les esclaves auxquels il faisait tourner la meule, était désormais, par un juste retour, condamné à tourner la meule en qualité de chien.

Pour compléter l'interprétation de ce que présentaient de mystérieux les actes de cette bête, il ajoutait qu'un jour, recevant la visite d'un évêque, il voulut amuser le prélat en jetant au chien la pierre de meule. Cette fois le chien s'obstina à ne pas bouger.

Mistral expliqua la conduite du chien par la présence de la croix pastorale de l'évêque, dont la bête dut subir l'influence. Le poète disait:

— Vous voyez bien, ce chien est du diable. La croix le cloue sur place.  
Nous avons été témoin, chez Mistral, du premier fait: le chien tournant violemment la meule.  
Le second fait nous a été conté par le Maître lui-même.

Voici une autre anecdote qui ne manque pas d'intérêt. Nous la tenons également du poète.

Devant la maison de Mistral, le long du mur, se trouvaient, des fragments de feuilles d'acanthé, débris de sculpture provenant des monuments de la région.

Or, près de ces débris avaient poussé des feuilles d'acanthé que nous avons vues tout, à fait verdoyantes. Comment expliquer ce voisinage?

Mistral nous racontait que des fourmis étaient allées chercher des graines pour obéir aux feuilles d'acanthé sculptées, qui avaient voulu voir pousser près d'elles des feuilles d'acanthé originales.

— Fourmis, avaient dit les feuilles d'acanthé, allez chercher des graines afin que poussent près de nous nos semblables.

Et les fourmis avaient obéi.

Ainsi parlait Mistral, toujours préoccupé d'expliquer les mystères des choses.



## XXXVI

### **MORT DE MISTRAL. SES FUNÉRAILLES. SON TOMBEAU. INFLUENCE DE SON ŒUVRE SUR LA LITTÉRATURE.**

Frédéric Mistral mourut le 25 mars 1914, dans sa maison de Maillane qu'il n'a quittée pendant le cours de sa longue vie que pour les déplacements exigés par les nécessités de son action félibréenne. Il s'éteignit sans souffrances, après une courte maladie. Sa mort fut un deuil provençal et national.

Les télégrammes de condoléances qui affluèrent à la demeure du poète, venant du Président de la République, du Président du Conseil, de la plupart des Ministres, des membres de l'Académie française, de toutes les écoles du Félibrige, d'un très grand

nombre de savants et de poètes de l'Espagne, de l'Italie, de la Grèce, de l'Allemagne et d'autres nations, indiquent l'importance que l'on attachait à la disparition du poète maillanais.

Ses funérailles furent simples, comme l'avait été sa vie. Après avoir été honoré d'un service solennel à l'humble église de son village, sa dépouille mortelle fut saluée par de nombreux discours, qui s'accordèrent tous à glorifier la grandeur de l'œuvre du poète et la dignité de sa vie.

Nous ne citerons que les derniers mots du discours du Président du Conseil, M. Viviani, représenté par le Sous-Secrétaire d'Etat, M. Jacquier.

Après avoir, dans un langage dithyrambique, exalté la poésie de Mistral, il manifestait l'espoir de la voir se continuer:

— Messieurs, dit-il en terminant, séchons nos larmes. L'œuvre de splendeur continuera, servie par d'autres œuvres. Rien ne s'arrête. La mort n'est qu'un incident de la vie immortelle, et la lyre sera transmise à des mains qui sauront la faire vibrer encore.

Puis le cercueil, accompagné des délégations du gouvernement de la République, de toutes les notabilités du Félibrige et de toute la population du village, fut porté, à travers les chemins dont les arbres commençaient à ouvrir leurs premiers bourgeons, dans la tombe que Frédéric Mistral avait fait construire lui-même.

Cette tombe est la copie d'un pavillon de la Renaissance, du pavillon de la reine Jeanne, que les touristes peuvent voir sur la route de la vieille cité des Baux.

Mistral y a fait ajouter la croix, deux têtes provençales et celles de ses fidèles chiens. Ce pavillon porte le nom de Pavillon de la Reine Jeanne. Dans ce gracieux asile, qui ornait les jardins ombragés des princes des Baux, le roi René vint plus d'une fois deviser des choses galantes avec les belles châtelaines d'alentour, et la reine Jeanne, sa seconde femme, y tint cour d'amour.

Ainsi, c'est dans un monument inspiré par l'architecture provençale que Mistral veut être enseveli, c'est dans un monument qui rappelle les scènes les plus gracieuses du Moyen Âge provençal qu'il veut dormir son éternel sommeil, comme éternellement bercé par un rêve rieur poésie.

Car le poète ne voit dans la mort que la fin ou la continuation d'un beau rêve, heureux qu'il est de songer que se perpétuera la gloire de la Provence.

Dans la modestie de son âme chrétienne ce n'est pas la gloire de son nom qu'il souhaite, mais la gloire de la Provence à laquelle il a consacré toute sa vie. En effet, si le tombeau, parmi les sculptures qui l'embellissent, porte l'étoile des armoiries des princes des Baux, qui a pris place dans le blason du Félibrige, on lit d'autre part l'inscription suivante, qui renferme toute la sagesse chrétienne:

*Non nobis, Domine, non nobis  
Sed nomini tuo  
Et Provinciæ nostræ  
Da gloriam.*

Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom et à notre Provence donne la gloire.

Mistral était, du reste, si pénétré de la vanité des choses humaines, qu'il a jugé à propos de l'exprimer sur son tombeau, dont nous traduisons l'épithaphe:

Suprême effort de notre orgueil  
Pour échapper au temps vorace!  
Cela n'empêche pas qu'hier et aujourd'hui  
Vite se change en long oubli.

## CONCLUSION

Mistral est mort, mais son œuvre vivra éternellement. Elle a glorieusement continué l'œuvre des troubadours les plus illustres. Elle sera universellement lue tant qu'il y aura des hommes. Puis elle trouvera des imitateurs et des continuateurs, parce que la langue provençale vivra et qu'il y aura toujours des poètes qui se feront l'écho des âmes des paysans en se servant de la langue de leur terroir.... Elle continuera ainsi à rattacher les cœurs à la terre, bienfaisante nourricière de la race et semence féconde de la Patrie.

De plus, elle continuera à faire aimer le naturel et la simplicité, qualités fondamentales de toute bonne littérature, précieux héritage des Anciens.

Or, une des plus salutaires influences de Mistral c'est, en écrivant dans la langue du terroir dont il peint la vie, d'avoir mieux fait comprendre les littératures anciennes dont il renoue les traditions.

Faut-il rappeler qu'après le seizième siècle, où beaucoup de poètes vibrèrent au contact du sol natal, la littérature française étudia l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus général, sous couleur de suivre les Anciens.

Mais, des Anciens ne prenant que le côté universellement humain (c'était là leur mérite assurément), ils ne voient pas le caractère local et national; encore moins saisissent-ils le sentiment naïf de la nature inspiré par la vue des paysages variés de la Grèce et du Latium....

Il en résulte que les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle nous éloignent des Anciens, tandis que, quand nous lisons Mistral, qui nous y ramène, nous sentons ce que renferment de particulièrement pittoresque les poètes grecs et latins.

Nous serions même amenés, en lisant les œuvres du grand Maillanais, à préférer traduire dans la riche langue de nos paysans et de nos marins méridionaux les descriptions et réflexions de ces autres méridionaux antiques qu'étaient Homère, Sophocle, Aristophane, Théocrite, Virgile et Horace.

La langue française, venue du Nord, née des salons du XVII<sup>e</sup> siècle, est bien trop fardée, trop peignée, et souvent trop pudique, trop éloignée de cette nature que

n'aimait pas la marquise de Rambouillet, et de plus trop intellectuelle et trop abstraite pour rendre pleinement et largement les tableaux des Anciens qui baignent dans la nature.

Aussi, comprenant et sentant mieux la poésie concrète des Anciens, grâce à Mistral et au Félibrige, bien des écrivains de notre race méridionale, inspirés par Mistral, ont été incités à serrer de près la vérité et à la peindre sans fard.

Sans Mistral, aurions-nous eu Alphonse Daudet, Paul Arène, Charles Maurras, Léon Daudet, et tant d'autres qui, tout en écrivant en français, ont gardé le parfum du terroir et ont ainsi enrichi, rajeuni et vivifié notre langue française?

Mistral et le Félibrige ont, en outre, appris à mieux apprécier la richesse et la beauté des monuments du Midi, trop négligés et trop oubliés. Ils ont inspiré la pensée d'en tirer parti pour le progrès de l'art.

C'est en partie au Félibrige qu'on doit les grandes manifestations artistiques qui ont été applaudies dans les théâtres antiques d'Orange et d'Arles, dans les Arènes de Nîmes et d'Arles, grâce au concours que leur ont prêté les artistes de la Comédie française.

De plus, le Félibrige a amené dans le Midi, à plusieurs reprises, de toutes les régions de la France, des artistes et des érudits qui ont pris part aux fêtes félibréennes, attirés par la gloire de Mistral, et qui, émerveillés par le grand Aqueduc, la Maison carrée, les Arènes de Nîmes, par les Antiques de Saint-Rémy, l'Arc de triomphe, le théâtre antique d'Orange, les Aliscamps, le Palais Constantin d'Arles, le Palais des Papes et les Remparts d'Avignon, les récentes exhumations de Vaison-la-Romaine, sans parler des églises romanes et gothiques qui pullulent dans notre Provence, ont rivalisé de zèle pour en étudier l'histoire et en célébrer les mérites.

Ainsi toutes ces richesses artistiques, dont la plupart périssaient par l'incurie et l'abandon dans lequel elles étaient laissées, sont devenues désormais l'objet de la sollicitude de l'Etat et des villes.

Ajoutons que le Félibrige, en faisant aimer les vieilles Provinces, a porté les âmes à en mieux apprécier les beautés. Ainsi il a contribué à rendre chaque ville et chaque région jalouses des œuvres qu'elles possèdent.

Le sentiment régionaliste se développe peu à peu et progresse. Puisse-t-il désormais empêcher le renouvellement de certains larcins regrettables. Les trouvailles de notre sol, riche en antiquités, doivent-elles continuer à enrichir les Musées de Paris? La place de la Vénus d'Arles (pour ne citer qu'un exemple), est-elle au Louvre?

En résumé, connaissance plus profonde de l'antiquité gréco-latine, développement intelligent du sentiment de la nature, plongeant dans le sol natal, progrès du goût-artistique régional, progrès du régionalisme décentralisateur, telles sont les conséquences heureuses de l'œuvre de Mistral.

Le Félibrige ne laissera pas périr ces acquisitions. Il les élargira au grand avantage de la Patrie.

**© CIEL d'Oc – Juliet 2012**